



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF NO.

*Adams*  
*141.18*







+

Not in Catalogue

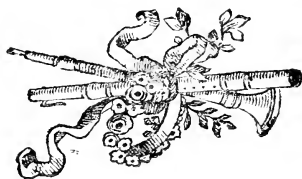
✱  
+

1945

141.18

CAMPAGNES MILITAIRES  
 D U  
 LIEUTENANT GÉNÉRAL  
 SIR WILLIAM HOWE,  
 E N  
 A M É R I Q U E :

*D'après le Compte rendu par lui-même dans un  
 Comité de la Chambre des Communes le 29  
 Avril 1779 : Et d'après les OBSERVATIONS  
 qu'il a publiées contre les Lettres à un Gentil-  
 homme.*



A {	La Haye , chez VAN CLEEF, GOSSE, DETUNZEL
	Amsterdam, VAN HARREVELT, CHANGUION.
	Rotterdam, BENNET & HAKE.
	Leide, les FRERES MURRAY.
	Utrecht, SPRUYT, WILD. &c. &c.

---

M D C C L X X X I.

2242





# P R É F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

*Il est peu de nations en Europe qui ne prennent intérêt au soulèvement des colonies Américaines. Cette guerre qui ne paraissait d'abord qu'une dispute légère entre la mere & les enfans, a pris un caractère plus imposant par la prétention des derniers à l'émancipation. La mere soutient qu'ils n'ont pas encore atteint l'âge requis, les enfans ont eu recours à la force pour prouver leur droit ; & la querelle, soutenue, pendant plusieurs années, avec des succès balancés des deux côtés, a déjà entraîné deux autres puissances Européennes qui n'ont de relation avec les Américains septentrionaux que par l'intérêt qu'elles prennent à leur indépendance. La plupart des autres nations maritimes de l'Europe, mues par le même in-*

*térêt , viennent de former une confédération redoutable qui , sous le prétexte spécieux de rétablir la liberté des mers & de la navigation , tend directement à favoriser les Ennemis de la Grande-Bretagne. De toutes ces nations , ou neutres ou entraînées indirectement dans la guerre , il n'en est , peut-être , aucune qui soit plus intéressée à son issue que la République des Provinces-Unies des Pays-bas. Il est vrai que l'Etat & les particuliers ont été fortement divisés sur cet article : mais les nuages des préjugés & de l'esprit de parti se sont évanouis à la longue : Et les plus ardens partisans de l'Angleterre sont obligés de confesser aujourd'hui que sa conduite passée & présente force tout le monde à craindre ses succès plus qu'à les désirer. En un mot , dans l'état où sont actuellement les esprits , on est beaucoup moins inquiet sur la justice que sur l'issue de cette guerre.*

*En jettant les yeux sur l'Amérique , on craint , ou qu'elle ne soit obligée de céder à la force des armes Britanniques ou que succombant sous les calamités d'une guerre si lon-*

gue & si onéreuse, elle n'accepte des articles de conciliation de la mere-patrie. Ces deux objets sont en effet de la plus grande importance ; & comme on ne sait presque rien sur ce point que par les pamphlets dont l'esprit de parti inonde l'Angleterre, il n'est pas étonnant que les personnes les plus avides de s'instruire n'aient eu jusqu'à présent que des notions fausses ou imparfaites. Vingt fois les Anglais ont bercé les autres nations de l'idée & se sont flattés eux-mêmes de l'espérance, de mettre une prompte fin à ces troubles. Voilà plus de six ans qu'ils se consomment en espérances & en promesses ; & cette conquête ou réconciliation désirée est encore moins avancée actuellement qu'elle ne l'était le premier jour.

Quelles sont les causes de ces jugemens toujours trompeurs & toujours trompés ? J'en rencontre trois : 1<sup>o</sup> C'est que cette Amérique si facile à conquérir est en effet un pays inconquérable : 2<sup>o</sup> C'est que ces Américains qu'on nous peignait comme entraînés malgré eux dans la rebellion & soupirant pour la

*réunion avec l'Angleterre, sont en effet des hommes aliénés à jamais de la mere-patrie, courant à l'indépendance par un ressentiment implacable & des principes fixes & inaltérables : 3<sup>o</sup> C'est que cette Angleterre, si puissante & si riche, n'a jamais été en état de faire des efforts proportionnés à ses projets & qu'ajoutant tous les jours à la masse des dettes qui l'accablent & au nombre des ennemis qui affaiblissent ses forces en les divisant, elle est de plus en plus hors d'état de recouvrer les colonies qui sont échappées de ses mains.*

*Voilà les observations qui s'offrent à celui qui lira, avec jugement & impartialité, la défense que le Général Howe a donnée de ses opérations militaires. On ne trouvera point ici les spéculations chimériques d'un Nouvelliste Européen, ni les déclamations virulentes d'un homme à parti; c'est une discussion modeste, froide, raisonnée, & appuyée sur des faits authentiques. En un mot c'est le récit d'un Général célèbre par ses talens & même par de brillantes victoires. On voit, il est vrai, que, dans plu-*



seurs points délicats, la prudence lui ferme la bouche : mais ce que la nécessité de se justifier contre de vils détracteurs lui fait dire, doit suffire aux esprits pénétrants. Dans le tems où la fermentation était la plus violente en Angleterre contre lui, on ne parlait de rien moins que de lui faire porter sa tête sur l'échaffaut. Il a donc été obligé, sinon de révéler du moins de laisser entrevoir bien des choses qu'il importait au cabinet de Londres de tenir secrètes. Dès qu'il eût fait son exposé, sans fiel, sans emphase, & qu'on eût entendu les témoignages qu'il réclamait, tout s'évanouit ; & s'il n'est pas rentré dans les dignités, c'est que, dans les cours, on ne pardonne jamais à ceux que l'on a offensés.

On trouvera dans ces deux pieces beaucoup de détails qui n'intéressent que certains particuliers : mais comme c'est un documents authentique, que les contemporains & la posterité pourront consulter en voulant apprendre ou retracer la grande révolution qui s'opere en Amérique, nous n'a-

vons pas ôsé les mutiler : nous en avons donné une traduction fidele & complete.

On y trouvera bien des observations particulieres sur la tactique & la navigation dans ces contrées lointaines : elles plairont surement aux personnes du métier.

Enfin les nations neutres sont en état d'avoir des informations importantes & certaines sur les affaires de l'Amérique.

Ceux qui ont fait des remarques sur cette guerre, trouveront ici l'enchaînement & les raisons de plusieurs événemens qui leur paraissaient disparates & contradictoires.

Pour la commodité des différens lecteurs, nous avons cru devoir faire imprimer en italiques certains passages de la plus grande importance, & les plus propres à faire remarquer au premier coup d'œil, la nature particuliere de cette guerre, le plan de ceux qui l'ont conduite, les forces de l'Angleterre, les dispositions & les ressources des Américains.

*A Amsterdam ce 25 Novembre 1730.*



CAMPAGNES MILITAIRES

D U

LIEUTENANT GÉNÉRAL

SIR WILLIAM HOWE,

D A N S

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

*d'après le Compte rendu par lui même &c.*

En jettant un coup-d'oeil sur les circonstances particulières de ma situation, on ne me taxera pas de présomption de souhaiter l'indulgence du Comité pendant le tems où je dois abuser aujourd'hui de sa patience. La répugnance que les Ministres de sa Majesté (au moins dans cette Chambre) ont té-

A

moignée de s'expliquer sur les transactions de la guerre de l'Amérique durant mon commandement, quoiqu'ils eussent en main tous les documens nécessaires & même les seuls sur les quels on pouvait former un jugement, m'engagerent à proposer en motion que ma correspondance avec le Secrétaire d'Etat pour le département d'Amérique fût exposée devant vous. Les particularités les plus essentielles de ma conduite, les raisons d'après lesquelles j'ai opéré, les plans que j'ai suggérés & exécutés, tout cela se trouve dans cette correspondance ; ainsi ceux qui auraient combiné le tout d'après la liaison naturelle & régulière des dates & des événemens, pourront trouver peu nécessaire le détail où je me propose d'entrer. Mais je ne saurais me flatter que les papiers aient été examinés avec une attention aussi minutieuse ; je n'oserais même supposer que toutes les circonstances de la guerre d'Amérique aient été examinées avec une intention particulière de justifier la conduite de celui qui commandait l'armée. Et c'est, Monsieur, avec cette intention particulière que je comparaïs maintenant. Je ne prétends point mettre en question si cette guerre est de la justice ou de la bonne politique. Je ne prétends point mettre en question la

bonté des mesures qui ont été formées, abandonnées, ou poursuivies par le ministère Britannique. Je n'ai, actuellement, d'autre objet que d'expliquer ma propre conduite.

Les traits, que la critique a lancés contre moi, sont en grand nombre. Les représentations infidèles & les argumens erronés de mes ennemis ont fait une forte impression sur des esprits trop prompts à décider; pendant que l'ignorance de l'état réel des choses lais-  
fait flotter dans le doute les personnes exemptes de préjugés. Les seuls qui pouvaient me rendre justice, sont restés dans le silence; je ne puis donc en appeler qu'au jugement de ce Committé & à l'impartialité de ma patrie en général; car je me flatte de l'espérance d'une ample justification.

Dans la multiplicité des affaires dont j'ai été chargé, durant le cours d'un Commandement si grand & si étendu, il serait bien singulier qu'on ne découvrit aucune faute; mais j'espère qu'on n'en trouvera aucune qu'on puisse soupçonner être provenue d'un défaut de zèle ou d'activité. Dans toutes les transactions militaires, & particulièrement *en Amérique où la nature de la guerre est, à tous égards,*

*sans exemples qui puissent diriger un Général, le plus heureux doit être celui qui fait le moins de fautes.*

Les faits sur lesquels je desirerai pouvoir fixer l'attention du Comité & dont les papiers exposés sur table rendent témoignage, sont;

1<sup>o</sup>. Que je n'ai pas négligé de faire passer, de tems en tems, aux Ministres pour le département de l'Amérique, toutes sortes d'informations, ainsi que mes observations particulières, relativement à la conduite de la guerre.

2<sup>o</sup>. Que je n'ai pas manqué de donner mon opinion sur ce qu'il paraissait possible de faire, avec les secours demandés ou attendus d'Europe & avec les forces qui se trouvaient sur les lieux en différents tems.

3<sup>o</sup>. Que mes plans ont été mis à exécution avec autant de précision qu'on pouvait en attendre de la nature des opérations militaires.

4<sup>o</sup>. Que je n'ai jamais flatté le ministère d'espérances précoces de voir la guerre ter-

minée dans une des Campagnes, avec les forces qui jamais ont été sous mon commandement.

Je demanderai actuellement la permission de faire au Committé le récit fastidieux des opérations essentielles de la guerre, propres à le mettre en état de prononcer avec impartialité sur ma conduite générale, à détruire des opinions mal-formées sur des événemens particuliers & propres aussi, à l'aide de quelques remarques telles qu'elles se présentent sur différens passages de la correspondance, à éclaircir la vérité des faits énoncés.

L'évacuation de Boston fut le premier événement important, depuis ma nomination au commandement des forces de sa Majesté dans l'Amérique septentrionale.

Le 9<sup>e</sup> Novembre 1775, je reçus une lettre de Secrétaire d'Etat, datée du 5<sup>e</sup> Septembre, avec ordre d'abandonner cette ville avant l'hiver, & de faire transporter l'armée à New-York ou dans quelque autre place au Sud: Il est vrai que j'avais déjà, dans une lettre écrite le 9 Septembre à sa Seigneurie, exposé en général mes raisons sur la difficulté d'ouvrir la Campagne de Boston. L'arri-

vée tardive de cet ordre & le manque des choses nécessaires au transport, rendirent impraticable le voyage des troupes jusqu'au 17 du mois de Mars suivant ; ce fut alors que je m'embarquai j'avais alors environ six mille hommes d'ordonnance & propres au service, & environ 900 malades.

On n'a pas insinué que, dans cette évacuation, il soit arrivé rien de flétrissant pour les armes de sa Majesté (a). Ma lettre du 21 Mars 1776 contient les raisons que j'ai eues de transporter l'armée avec tout son attirail embarassant à Halifax, préférablement à toute autre place. Dans l'idée que ces raisons sont

---

(a) Dans l'Examen du Général Robertson (un des témoins appelés par Lord George Germain) on entreprit de prouver qu'une quantité considérable de marchandises de laine & de fil propres à servir aux Rébelles, avait été laissée à Boston, à l'évacuation de cette ville, quoique j'eusse pu emporter le tout. Mais quoique le Général fût d'opinion que ces effets eussent pu être transportés avec l'armée, c'étoit simplement dans l'idée, provenue d'un bruit public, savoir que l'on aurait pu les emporter; si les effets destinés au transport eussent été bien rangés; car il avouait que nous étions dans une grande disette de navires, & que nous primes tous les bâtimens qui pouvaient aller en mer.



fatigantes, je ne veux point ennuyer le Committé par des explications ultérieures ; je me borne à dire que l'armée tira de grands avantages d'avoir été dans cette place, non seulement à cause des rafraîchissemens dont elle avait besoin, mais encore à cause de la facilité d'être exercée en ligne de bataille, partie importante de la discipline militaire à laquelle nous n'avions pu nous livrer jusqu'alors. Je puis encore ajouter que les troupes rendirent des services très importants à Halifax, en construisant des redoutes & d'autres gros ouvrages pour la défense de la ville & du Chantier, travaux que la garnison n'aurait pu exécuter.

Mes lettres continuent à montrer comment on disposa de l'armée, avant la descente dans le Long-Island, pendant qu'on attendait l'arrivée des troupes d'Europe, & de l'expédition dans la Caroline méridionale. Comme je ne me rappelle pas que, dans la multitude de brochures publiées contre moi, on m'ait fait des reproches relatifs à ce tems là, je me contenterai de remarquer que, par les inconvéniens de l'extrême chaleur, on n'aurait gueres pu entreprendre des opérations vigoureuses ; & ces opérations n'auraient pu man-

quer de causer beaucoup de maladies dans les troues.

Qu'il me soit permis de dire ici que, quoique, pour épargner du tems au Committé, j'omette plusieurs tranfactions de la guerre, je ne laiffe pas de consentir à réfoudre tous les doutes que les membres du Committé peuvent entretenir, relativement aux circonftances qui n'ont pas encore été touchées ni fuffifamment éclaircies. Je me hâte de paffer à l'action de Bedford Long-Island, le 27 Août, 1776; car l'on a tiré avantage d'un paragraphe de ma lettre publique du 23 Septembre pour en faire contre moi un de plus violens articles d'accufation. Voici ce paragraphe.

„ Si l'on eût permis aux troupes d'aller plus  
 „ avant, je crois qu'elles auraient emporté  
 „ les redoutes; mais comme il y avait appa-  
 „ rence que nous pouvions gagner les lignes  
 „ à bon marché, par des approches réguli-  
 „ res, je ne voulus pas rifquer la perte qu'au-  
 „ rait coûté un affaut, & je donnai ordre  
 „ de rebrouffer vers un chemin creux, au  
 „ front des ouvrages, hors de la portée du  
 „ fufil.”

Je veux bien avouer que j'ajoutai ce para-

graphe pour donner de l'ardeur des troupes la même idée qu'elles m'inspirerent à moi-même dans cette occasion. Mais je ne puis encore concevoir d'où l'on a pu supposer que les lignes emportées de force auraient été suivies de la défaite de l'armée des Rébelles. Voici le fait. — Les Rébelles avaient un corps posté au front des lignes, pour se garantir contre une attaque de Flat-Bush, & d'un chemin plus bas à leur droite. Les troupes furent défaites avec une perte considérable. Le reste de ce détachement était posté derrière les lignes, le corps de l'armée étant alors dans l'York-Island; de sorte qu'en admettant que les ouvrages eussent été forcés le jour de l'action, le seul avantage que nous aurions gagné, eût été la destruction de quelques hommes de plus; car la retraite de la plus grande partie aurait été assurée par les ouvrages construits sur les hauteurs de Brooklyn, à l'opposite de New-York & leur embarquement couvert par quantité de batteries flottantes.

D'un autre côté le devoir le plus essentiel que je devais avoir à cœur, était de ne pas hasarder inutilement les troupes de sa Majesté, quand l'objet n'était pas de grande im-

portance. Je savais très bien que toute perte considérable, faite par l'armée, ne pouvait être réparée avec facilité ni célérité. Je savais aussi qu'un des grands moyens de gagner la confiance d'une armée, (confiance sans laquelle un Général est dans une crise périlleuse) consiste à ne point exposer les troupes, quand, dis-je, l'objet n'est pas d'une grande importance. Ainsi dans le cas où nous étions, d'après la certitude que nous avions de gagner ces lignes en peu de jours, en ouvrant la tranchée, permettre l'attaque en question eût été téméraire & même criminel. La perte de mille ou peut-être de quinze cents hommes de troupes Britanniques qu'il nous aurait coûté pour emporter ces lignes, n'aurait pas été réparée, quand même l'ennemi aurait perdu le double, si même l'on peut supposer qu'on lui eût causé ce dommage.

La nécessité des préparatifs & l'érection des batteries pour faciliter la descente dans l'Île de New-York & l'attaque des ouvrages de l'Ennemi à Horens-hook, nous occupèrent jusqu'au 15 de Septembre, on prit alors possession de New-York, comme il appert par ma lettre du 21 Septembre, 1776.

Depuis ce tems jusqu'au 12 d'Octobre nous fumes occupés à fortifier les hauteurs de Macgowan-pais jusqu'à la riviere du Nord, environ à deux milles des retranchemens les plus avancés de l'Ennemi & à nous emparer de Paulus-hook. Il fut aussi nécessaire d'employer du tems à faire des informations sur la surface du pays dont nous devions nous emparer, en supposant que l'Ennemi se retirerait de Kings-bridge. Il était nécessaire de se retrancher sur la hauteur dont j'ai fait mention, afin de couvrir New-York en l'absence du corps de l'armée. Mes lettres publiques du 23, 24 & 25 Septembre indiquent toutes ces particularités.

Quant à la connaissance du pays, si nécessaire avant d'opérer hors de la ville de New-York, je demande la permission d'exposer les difficultés que nous éprouvâmes à cet égard durant le cours de la guerre. *Le pays est tellement entre-coupé de bois, de marais & de criques qu'il n'est pas possible d'en avoir la moindre connaissance, que d'un poste à l'autre, ou par les récits qu'on peut recueillir des habitans absolument ignorans dans les descriptions militaires.* Ces circonstances ne pouvaient manquer de causer des délais dans nos mouvemens.

Je dois encore ajouter ici ~~que je ne trou-~~  
*vai pas les Américains aussi bien disposés à nous*  
*joindre & à servir que l'on me l'avait fait espé-*  
*rer.* Ainsi je regardai les progrès ultérieurs  
 que nous pouvions faire, comme précaires ;  
 & je ne vis aucun jour à finir la guerre cet-  
 te Campagne. Je fis part de ces idées au Sé-  
 cretaire d'Etat dans les lettres que j'ai men-  
 tionnées.

Depuis le 12 Octobre, jour où l'armée dé-  
 barqua à Frogs-neck, jusqu'au 21 du même  
 mois, nous fumes employés à ramasser des  
 munitions & provisions, à transporter les dra-  
 gons, la seconde division des Hessois, les voi-  
 tures & les chevaux pour le transport des  
 provisions, de l'artillerie, des munitions & du  
 bagage. On n'avait pu se dispenser d'em-  
 ployer quatre ou cinq jours à la descente au  
 Frogs-neck, au lieu d'aller une fois à Pell's-  
 point, ce qui aurait été une démarche im-  
 prudente, attendu qu'on n'aurait pu l'exécu-  
 ter, sans bien des risques inutiles.

Le 28 Octobre fut donnée la bataille dans  
 les plaines blanches (White-plains). On a affir-  
 mé que, pour n'avoir pas attaqué les lignes  
 le jour de l'action, je perdis l'occasion de

détruire l'armée rébelle ; on a dit aussi que j'aurais pu couper la retraite de l'Ennemi par le Croton Bridge. Messieurs, il fut effectivement question de donner un assaut sur la droite de l'Ennemi, qui était opposée aux troupes Hessoises. Le Committé doit m'en croire, lorsque je l'assure que *je n'ai point d'autres raisons que des raisons politiques d'éviter* de dire pourquoi cet assaut ne fut pas donné. Dans un examen minutieux, ces raisons pourraient, s'il était nécessaire, être exposées devant la barre. Cependant, si cet assaut eût été donné & les lignes emportées de force, l'Ennemi se serait retiré sans beaucoup de perte ; & je ne sache pas que nous ayons eu aucune voie pour leur couper la retraite par le Croton-bridge. Je ne puis concevoir sur quoi cette idée pourrait être fondée. En forçant les lignes, nous aurions indubitablement, gagné un avantage plus brillant, des bagages & des provisions ; mais nous n'avions aucune raison d'imaginer que l'armée des rebelles eût pu être détruite. Ils avaient à leur arriere garde un terrain tel qu'ils pouvaient le désirer pour assurer leur retraite, qui paraissait être en effet leur principal objet. Et je n'hésite pas de confesser que si je pouvais, par une manœuvre déloger l'Ennemi d'un poste avantageux, sans

courir les risques d'une attaque , au cas que l'avantage à gagner ne serait pas proportionné à la perte d'hommes qu'une pareille entreprise pourrait coûter , j'adopterai certainement une conduite aussi prudente , dans l'espoir de rencontrer mon adversaire dans une position plus égale.

Il est tems de reprendre le fil de mon récit. — On voit dans ma lettre publique du 30 Novembre un détail des procédés ultérieurs de l'armée , jusqu'à l'arrivée de Lord Cornwallis à Brunswyk dans les Jerseys ; on y trouve la prise du fort Washington , ensuite appelé Fort Mifflin. Je n'ai garde d'ennuyer le Comité par d'autres particularités sur cette époque. Mais je dois dire que j'aurais été extrêmement blâmable , si j'avais donné ordre au noble Lord de suivre les Ennemis au de là de Brunswyk , lorsqu'il n'avait pas encore été joint par tout son corps.

J'en appelle à ma lettre publique du 20 Décembre pour le récit des progrès de ce corps jusqu'au 14 de ce mois , lorsqu'il vint se cantonner dans les places que j'espérais qu'il aurait pu conserver. Mon premier dessein était de prendre Brunswyk pour la gauche & Eli-



zabeth-town ou Newark pour la droite de ces cantonnemens : & la raison qui m'engagea à m'étendre jusqu'à Trenton était qu'un nombre considérable d'habitans accoururent en armes, pour jouir du bénéfice de la proclamation des Commissaires du 30 de Novembre. Je pris sur moi de risquer ce poste sous le commandement d'un brave officier, fécondé du Colonel Donop qui était à Borden-town, à cinq milles de là, avec un puissant détachement. Les deux postes furent pris par neuf bataillons, la cavalerie Hessoise, & une partie du 16 régiment de l'infanterie légère, faisant en tout plus de 3000 hommes aidés de seize pieces de Campagne. L'infanterie légère de l'armée, une brigade d'infanterie & quelques dragons furent postés à Prince-town, dans une chaîne de Cantonnemens, à douze milles de Trenton.

Mais l'on m'a objecté que je n'aurais pas dû confier le poste important de Trenton aux troupes Hessoises. Ma réponse, si elle est bien comprise, paraîtra, je pense, satisfaisante. Les militaires l'entendront certainement. La gauche était le poste des Hessois rangés en ligne ; & si je l'avais alors changée, je leur aurais fait un affront, puisqu'on conser-

vait dans les cantonnemens la même situation que dans les camps. Cela pouvait faire naître des jaloufies entre les troupes Heffoïfes & Britanniques; & il était de mon devoir de les prévenir avec foin.

Le Colonel Donop , qui commandait les deux poftes , était parfaitement fatisfait de fa fituation; ainfi que le Colonel Rhall. Tous deux furent informés à tems de l'attaque projetée; le nombre des ennemis , fuivant des informations plaufible , ne montait pas à plus de trois mille; & fi le Colonel Rhall eût fuivi l'ordre que je lui envoyai d'élever des redoutes, je fuis affûré que fon pofté n'eût pas été pris.

Je voudrais demander à ceux qui attaquent cette diftribution, à quoi les troupes Heffoïfes pouvaient être mieux employées qu'à la défenfe d'un pofté? Dans la dernière guerre elles avaient la réputation de n'être inférieures à aucunes des troupes du Prince Ferdinand; & je leur ferais fort fi je ne difais qu'elles fe diftinguaient par leur difcipline en Amérique. Deux de ces mêmes bataillons avaient fervi en Allemagne avec beaucoup de gloire; & toute la brigade commandée par le Colonel

nel Rhall venait de donner une nouvelle preuve de sa bravoure à l'attaque du fort Knyp-hausen.

La possession de Trenton était d'une grande importance ; si nous l'avions conservé , nous aurions couvert la plus grande partie du pays à l'Est de Prince-town , y compris tout le Comté de Monmouth où j'avais raison de croire qu'il y avait beaucoup d'habitans fideles : nous aurions encore été si près de Philadelphie , que nous aurions sans doute pu nous en emparer pendant l'hiver : j'avoue , cependant , que j'avais bien des raisons de douter si ces mesures eussent encore été convenables dans ce tems là.

Mon principal objet , en étendant si loin mes cantonnemens , était de donner de la protection aux habitans , pour qu'ils sentissent la différence entre le gouvernement de sa Majesté & celui des chefs de la Rébellion. Car , quoiqu'il y ait des personnes qui me condamnent pour avoir cherché à gagner l'affection des sujets rebelles de sa Majesté , en employant tous les moyens de prévenir la destruction du pays , au lieu de les irriter par des procédés contraires , je ne laisse pas , pour bien des rai-

sons , de penser , avec satisfaction , du fond de mon cœur , que j'ai contribué , à cet égard , à l'avantage du service du Roi. Je fais que le Ministère lui-même a été dans un tems de la même opinion ; & d'après une circonstance sur laquelle il n'est pas actuellement nécessaire d'insister , il est certain que je n'aurais pu m'autoriser à en espérer des secours , si j'eusse été porté à agir avec beaucoup de rigueur. Si , dans la suite , on n'eût pas jugé de la bonne politique de changer le plan de cette guerre en portant indistinctement le dégât & la désolation dans le pays , & si l'on m'avait jugé un instrument propre à l'exécution d'un tel plan , je présume que les Ministres se seraient ouvertement expliqués & m'auraient envoyé des ordres clairs & formels. Des messages équivoques , des demi-signes , des conseils sourds portés à travers l'immense étendue de l'Allantique , & de nature à être avoués ou désavoués à plaisir suivant les circonstances , n'auraient été que de misérables sauve-gardes pour l'honneur & la conduite d'un Commandant en chef.

Je retourne à mon récit. — Avant la perte de Trenton , j'avais détaché le Général Clinton avec six mille hommes pour s'emparer de l'Isle de Rhode ; & le succès de cette expé-

dition est exposé dans ma lettre publique du 20 Decembre 1776. C'était un point important dans le plan général des opérations. Et je demande ici la permission de porter l'attention du Committé sur ma lettre particuliere du 30 Novembre 1776, où se trouve exposé mon premier plan pour la Campagne prochaine avec les forces requises pour terminer, *s'il était possible*, la guerre dans une année. Je proposai de faire agir dix mille hommes du côté de l'Isle de Rhode & de pénétrer à l'Est dans le pays vers Boston, laissant deux mille hommes dans l'Isle de Rhode, dix mille dans la Province de New-York pour monter la riviere du Nord jusqu'à Albany, cinq mille hommes pour la défense de l'York-Island & de ses dépendances, huit mille pour couvrir Jersey & tenir en échec l'armée de Washington en portant l'alarme dans Philadelphie que je proposai d'attaquer en Automne ainsi que la Virginie, pourvu que le succès des autres opérations eût permis d'y envoyer des forces proportionnées. Nous aurions réservé pour l'hiver l'attaque de la Caroline méridionale & de la Georgie. Mais pour mettre ce plan à exécution, j'informai sa Seigneurie qu'il me faudrait absolument un renfort de dix vaisseaux de ligne, de quinze mille hom-

mes d'ordonnance & d'un bataillon d'artillerie. D'après ce calcul j'aurais eu probablement sous mon commandement une armée de trente cinq mille hommes effectifs, pour lutter avec cinquante mille que le Congrès avait votés pour la Campagne prochaine, sans comprendre les nombreux corps de milices que l'on aurait levées au moindre avis. Je n'oubliai pas de mentionner l'opinion répandue dans le peuple par ses chefs qui lui donnaient les plus fortes assurances d'être assisté de secours étrangers, & le bruit semé que le Docteur Franklin était allé en France pour solliciter les secours de cette puissance.

Cette lettre du 30 Novembre fut reçue par le Secrétaire d'Etat le 30 Décembre. Le 9 Mars 1777 je reçus la réponse de sa Seigneurie en date du 14 Janvier. Il est à observer que cette réponse n'était point décisive. La détermination relative à mon plan fut renvoyée jusqu'à l'arrivée de ma lettre suivante, & le Major Balfour, un de mes Aides de camp, alors en Angleterre, devait m'apporter une prompte décision. Ma demande, comme je viens de le dire, était de 15,000 hommes d'ordonnance pour faire monter l'armée jusqu'à 35,000 hommes ef-

festifs. Le noble Lord, dans la lettre que je viens de citer, espere de pouvoir augmenter l'armée sous mon commandement à près de 35,000 hommes; & il se propose cependant de ne m'envoyer que 7,800 hommes. Je crains de ne pouvoir rendre d'autre raison d'un calcul si mal saisi qu'en supposant que sa Seigneurie a compté nos malades & nos prisonniers chez les Rébelles, comme faisant partie des vraies forces effectives de l'armée; cette méprise me paraît d'autant plus étonnante que ma demande était spécifiquement pour quinze mille hommes d'ordonnance, propres à servir. Sa Seigneurie déclare en outre qu'il n'est pas en son pouvoir de me fournir l'augmentation d'un bataillon d'artillerie. Si quelque chose eût pu me consoler d'avoir ainsi été trompé dans mon attente, c'était le ton d'assurance avec lequel on ajoutait qu' „ *envain les Rébelles avaient été ber-*  
 „ *cés de l'esperance d'être assistés de secours étran-*  
 „ *gers, que sa Seigneurie avait grande raison de*  
 „ *croire que le Docteur Franklin ne serait pas*  
 „ *en état de leur procurer aucun secours public.*”

Pendant le tems où je doutais si les puissans renforts que j'avais demandés, arriveraient à tems pour l'exécution du vaste plan

que j'avais exposé dans ma lettre du 30 Novembre, 1776, je fut instruit par des informations qui me parurent dignes de foi, que la réduction de la Pensylvanie était praticable, même dans la supposition que toutes mes forces, propres au service à l'ouverture de la Campagne, n'excéderaient pas 19,000 hommes. En conséquence, je suggérai, dans ma lettre séparée du 20 Decembre 1776, un second plan qui consistait à ouvrir la Campagne prochaine dans la Pensylvanie, & je me déterminai à l'adopter, lorsque j'appris que je n'avais à attendre qu'un renfort de 7800 hommes, un peu plus de la moitié de ce que j'avais demandé.

Je remarquai que, d'après ce plan, la marche vers Boston que j'avais proposée auparavant, devrait être renvoyée jusqu'à ce que les renforts demandés fussent arrivés d'Europe; mais comme ces opérations, peut-être le plus importantes pour la nation, pouvaient dépendre des conjonctures du moment, je priai sa Seigneurie de tracer en général les plans qu'elle jugerait les plus praticables, eu égard, soit aux forces actuelles de l'armée, soit aux renforts que je recevrais, me marquant les tems où je pourrais attendre l'arri-



vée des troupes. Cette lettre ayant été reçue en Angleterre , le 23 Fevrier 1777 , ainsi longtems avant le départ du Général Burgoine, le Ministre eut toute l'occasion d'en communiquer le contenu à ce Général & de faire les changemens qu'il pouvait juger expédiens pour faire agir de concert avec les opérations projetées au Nord.

Dans l'idée qu'il était de mon devoir de ne laisser passer aucune occasion d'inculquer mes idées au Secrétaire d'Etat, quoique je parusse me répéter; ma lettre particulière du 20 Janvier 1777, était également claire & formelle. Je l'assurai qu'une autre campagne était nécessaire, car je m'aperçus que les bonnes nouvelles venues de Quebec en 1776 lui avaient fait espérer qu'il y aurait jour à terminer la guerre dans une Campagne. Je le pressai de n'envoyer un plus grand nombre de troupes. — Je lui déclarai qu'un renfort de vingt mille hommes était nécessaire; mais que quinze mille nous donneraient la supériorité; je lui indiquai en même tems mes projets sur Philadelphie pour les raisons déjà énoncées: je lui fis observer qu'une augmentation de vingt mille hommes, me mettrait en état d'y envoyer un détachement par mer,

pendant que le corps de l'armée pourrait y pénétrer à travers les Jerseys. J'observai d'un autre côté que des renforts légers influeraient sur les opérations & les rendraient moins étendues. Cette lettre arriva encore en Angleterre avant le départ du Général Burgoine. On répondit aux deux lettres le 3 Mars 1777 ; la réponse me fut apportée par le Major Balfour qui arriva à New-York le 8 May.

Elle contenait une entière approbation de mon second plan, savoir l'expédition dans la Pensylvanie ; le Ministre avait goûté les raisons que j'avais eues de renoncer à mon premier plan ; & il les avait, disait-il, trouvés solides & concluantes. Il regrette, cependant, de ne pouvoir m'envoyer que 2,900 hommes, au lieu des renforts que j'avais demandés & même espérés pour faire monter l'armée à 35,000 hommes, au lieu même de 7,800 qu'il m'avait promis ; ainsi ce n'était pas la cinquième partie du nombre que j'avais demandé. Il est à observer qu'en même tems, sa Seigneurie, nonobstant une si forte réduction des renforts nécessaires pour les opérations projetées & approuvées, recommande de tenter une vigoureuse diversion sur la côte de Massachusetts-Baye & de New-Hampshire, autant que le

plan général peut le permettre. Conformément aux ordres de sa Seigneurie, nous ne laissâmes pas, l'Amiral & moi, de conférer ensemble sur la possibilité de cette diversion; & dans ma lettre du 3 Juin, 1777, j'informai le Secrétaire d'Etat que nous ne la trouvions pas praticable, sans faire un tort considérable aux plus importantes opérations militaires que lui-même avait approuvées & qui n'étaient déjà que trop affaiblies par le défaut de forces de terre. — *Il manquait à l'armée alors propre au service, non compris deux mille hommes de troupes provinciales, encore 14000 hommes pour compléter le nombre que j'avais demandé.*

Je vais reprendre le fil de ma correspondance. Voyant par la lettre du Secrétaire d'Etat, en date du 14 Janvier 1777, & reçue le 9 Mars suivant que je n'avais pas de renforts à attendre, j'abandonnai, dans ma lettre secrète du 2 Avril, toute idée d'opérations offensives, excepté vers le Sud &, par occasion, une diversion sur la rivière de Hudson. J'informai le Secrétaire d'Etat qu'il n'y avait plus moyen de penser à la partie principale du plan auparavant proposé; qu'il fallait abandonner les Jerseys & se borner à en-

vahir la Pensylvanie par mer; que dans les Campagnes précédentes, mes forces avaient été analogues aux opérations, mais que, pour la suivante, la nécessité de conserver les différens postes rendait l'armée trop faible pour pouvoir obtenir des succès rapides, & que, dans l'impossibilité d'entreprendre des opérations plus étendues faute de troupes suffisantes, je renonçai à l'espérance de terminer la guerre cette année; que, quand même les cinquante mille hommes votés en Automne par les Rébelles ne pourraient pas être levés, l'ennemi ne laisserait pas d'avoir en Campagne une armée nombreuse, pour renforcer leurs troupes sur pied, outre un bon train d'artillerie. Je lui fis passer en même tems, la manière dont j'avais distribué l'armée pour la Campagne, surquoi il est à propos d'observer que *mes forces effectives*, non compris trois mille hommes de troupes provinciales, *ne montaient qu'à dix huit mille & cent hommes* (b).

Le noble Lord, dans la lettre qu'il me répondit, le 18 May, 1777, approuve de nouveau mon expédition en Pensylvanie; mais

---

(b) Dans ce nombre on comprend toujours les troupes d'ordonnance, propres au Service.

ce n'est pas le seul endroit qui la rend remarquable. Il déclare qu'il ne lui est pas possible de me fournir les secours demandés; il témoigne qu'il *est affligé de voir que je ne trouve pas mes forces aussi proportionnées aux opérations de la Campagne suivante, qu'elles l'auraient été, suivant mon aveu, aux Campagnes passées.* Ces expressions méritent observation. On semble vouloir me surprendre dans l'aveu que mes forces répondaient aux opérations de la dernière campagne, pour pouvoir en inférer qu'elles devaient être également proportionnées aux opérations de toute autre Campagne. Et même, à présent, si je ne m'étais pas expliqué sur ce point (ce que j'ai fait, toutefois, très clairement) je pense qu'il aurait fallu aux yeux de tout homme moins instruit de spéculations militaires que sa Seigneurie, que les forces qui avaient suffi pour s'emparer de New-York, & des autres postes fortifiés de l'Ennemi, ne pouvaient, après les divisions nécessaires pour conserver les différens postes que nous avons gagnés, être également fortes pour faire de nouvelles Conquêtes. Car n'est-ce pas une chose évidente que la force d'une armée doit diminuer à proportion qu'elle diminue en nombre? Et le nombre qu'on employe en campagne, ne doit-il pas diminuer à

proportion des villes, des postes ou des forts que l'on prend & qu'il faut conserver? Mais la Seigneurie poursuit en disant que sa douleur (en conséquence de mes observations) est, en grande partie, tempérée par les avis reçus tous les jours, des extrêmes difficultés que rencontrent les Rébelles pour lever une armée qui puisse faire face aux troupes de sa Majesté. Et si, d'après la faiblesse supposée de l'Ennemi & les dispositions favorables des habitans, le Ministre prétend avoir toutes les raisons *d'attendre que mes succès dans la Pensylvanie me mettront en état de lever parmi eux des forces suffisantes pour la défense intérieure de la province*, il évite de prendre en considération particulière, les avantages que l'on peut attendre de l'exécution heureuse du plan que je lui propose; mais il veut bien m'informer (contre mes représentations formelles & mes assertions répétées) qu'il *n'est pas dans une espérance légère de voir enfin cette malheureuse querelle terminée dans cette Campagne*. Ainsi, à toutes mes assurances positives, dérivées d'un manque déclaré de forces & du véritable état des faits, il ne répond que par le seul argument de ses espérances trompeuses, bâties sur la supposition de la faiblesse de l'Ennemi: A quelle alternative n'est pas réduit

un Commandant lorsque, après s'être plaint à différentes reprises, de n'avoir pas des forces suffisantes, le Ministre, livré à des informations recueillies dans son pays ou à des espérances suggérées par ses craintes, lui oppose je ne dis pas son jugement, mais ses propres conjectures; & lui dit qu'on attend encore de lui des succès décisifs? Si ce pays n'était pas assez puissant ou l'influence du Ministre assez étendue pour effectuer la levée des forces, c'était la meilleure réponse qu'il pouvait me faire; j'en eusse été content; & je n'eusse pu m'en prendre à lui. Cette réponse m'aurait délivré de la crainte que je commençais d'avoir, que mes avis n'étaient plus d'aucun poids; & qu'en conséquence on m'avait retiré la confiance si nécessaire pour le soutien, la satisfaction & même la sécurité de tout homme qui se trouve dans une situation où il doit répondre de sa conduite. Si le noble Lord pensait que ma demande d'un plus grand nombre de troupes n'était pas nécessaire, & que les forces dont j'étais déjà chargé, étaient suffisantes, pourquoi n'agit-il pas avec une mâle vigueur, en nommant à ma place quelqu'autre, plus propre à remplir ces ardentes espérances que j'avais tâché de faire évanouir par devoir & par conviction.

Pour conserver, autant qu'il est possible, l'ordre Chronologique des faits, en parlant d'un si grand nombre d'événemens & d'écrits, je dois rapeler ici au Committé, que, dans ma lettre au Secrétaire d'Etat, le 2 Avril 1777, j'inserai la copie d'une lettre de confiance que j'écrivis, de moi-même, le 5 du même mois à Sir Guy Carleton; je dis de moi-même, parce que je n'avais pas encore reçu d'instruction ministérielle, relativement au plan de l'expédition du Nord que je pensais devoir avoir lieu cette année. On peut se rappeler que la substance de cette lettre était que je ferais probablement en Pensylvanie au tems où l'armée du Nord serait prête à entrer dans la province de New-York; qu'on n'avait pas beaucoup de secours à attendre de moi pour faciliter leur approche, attendu que le défaut de forces suffisantes dans ma propre armée ne me permettrait pas d'en détacher une partie pour agir sur la rivière de Hudson au commencement de la Campagne.

Le 5 Juin je reçus la copie d'une lettre du Secrétaire d'Etat à Sir Guy Carleton, en date du 25 Mars 1777; il lui communiquait le plan de l'Expédition du Nord, ajoutant,, qu'il



„ écrirait à Sir William Howe par le premier  
„ paquebot.”

Je dois observer que la copie de cette lettre à Sir Guy Carleton, qu'on me fit passer, n'était accompagnée d'instructions d'aucune sorte ; & que la lettre qu'on devait m'écrire par le premier paquebot, & qui devait contenir probablement quelques instructions, ne me fut jamais envoyée.

Je vais passer à l'été de 1777, sans faire mention des expéditions entreprises en Mars & Avril à Pecks-Kill & à Danburg.

Le progrès de notre armée dans le Jersey étant amplement détaillé dans mes lettres exposées sur table, je passe également sous silence les différens événemens qui survinrent, avant l'embarquement à Staten-Island. Mais comme on m'a fait des reproches d'avoir quitté les Jerseys, sans avoir avancé pour attaquer Washington, je demande la permission de dire encore quelques mots sur cet article devant le Committé.

Pour attaquer le Général Washington dans un poste aussi fort, j'aurais été obligé de fai-

re un circuit considérable dans le pays ; & ne voyant aucun jour de pouvoir le forcer, je ne crus pas à propos de perdre tout le tems qu'il aurait fallu employer dans cette marche, pendant les chaleurs ardentes de la Saison.

Sans m'arrêter à cette considération, notre retour n'aurait pu se faire qu'à travers un pays très difficile & épuisé, où il n'y avait aucune possibilité de conserver la communication avec Brunswyk, le seul endroit d'où nous pouvions tirer nos provisions ; & les forces que j'avais dans ce tems là, ne montant qu'à onze mille hommes, je ne pouvais en ôter des détachemens suffisans pour conserver la communication. Le mouvement que je fis avec deux Colonnes était en vue d'engager une action, si l'Ennemi était descendu de son poste & qu'il eût été tenté d'avancer vers la Delaware pour empêcher la passage de cette riviere dans la supposition que j'avais intention de la traverser. Mais, comme la position de ma premiere Colonne à Hilloborough devait faire naître cette idée & n'eut cependant pas l'effet désiré, je me déterminai à retourner à Brunswyk & à suivre le plan que le Ministre avait approuvé. Ces raisons ainsi que celles assignées dans ma lettre

tre du 5 Juillet, 1777, me justifieront, j'espère, suffisamment pour n'avoir pas attaqué le Général Washington dans cette occasion. Je dois encore observer que même, longtems auparavant, dans ma lettre du 2 Avril, j'avais déclaré que mon intention n'avait pas été d'entreprendre des opérations offensives dans les Jerseys, à moins qu'il ne se présentât quelque occasion bien avantageuse.

Mais l'on a demandé pourquoi je ne traversai pas la Delaware & pourquoi je n'avancai pas par terre vers Philadelphie? A cela je réponds que manquant de moyens suffisans pour passer une riviere si large, je jugeai les difficultés & les risques trop grands, d'autant plus que les Ennemis avaient un détachement prêt à la défendre, outre leur corps d'armée qui se trouvait derriere moi.

J'ai déjà montré que voyant que je n'avais pas à attendre les renforts promis, j'informai le Secrétaire d'Etat qu'on ne pouvait plus penser au plan, proposé d'abord; qu'il fallait abandonner les Jerseys & se borner à envahir la Pensylvanie par mer. Il m'était absolument impossible, avec si peu de troupes, de conserver le passage nécessaire pour les provisions

dans une si grande étendue de pays. Voilà sûrement une réponse satisfaisante contre le reproche de n'avoir pas alors avancé par terre vers Philadelphie.

Dans ma lettre suivante du 7 Juillet, 1777, j'observai que „ *la guerre se trouvait, eù égard*  
 „ *à l'augmentation de force & de puissance*  
 „ *des Ennemis, dans une perspective bien dif-*  
 „ *férente de la dernière campagne; car ils a-*  
 „ *vaient acquis des officiers beaucoup meilleurs,*  
 „ *une augmentation de plusieurs militaires fran-*  
 „ *çais & un train très respectable de pièces de*  
 „ *campagne: Que cinquante pièces de canon*  
 „ *de fonte avaient été débarquées à Boston,*  
 „ *& que l'armée Rébelle dans les Jerseys a-*  
 „ *vait déjà un train d'artillerie de Campagne*  
 „ *de quarante pièces. — Qu'à moins que les*  
 „ *Régimens Britanniques fussent complétés par*  
 „ *des enrôlemens & de bonnes recrues, nous*  
 „ *perdrions bientôt notre influence par les événe-*  
 „ *mens casuels d'une Campagne, même sans une*  
 „ *action générale: qu'un corps de dix mille*  
 „ *Russes, d'hommes effectifs, pourrait assurer*  
 „ *les succès de la Grande-Bretagne dans une*  
 „ *autre Campagne: Mais que si l'on ne pou-*  
 „ *vait se les procurer, & que si nous pou-*  
 „ *vions réussir cette Campagne à nous empa-*

„ rer de la Pensylvanie, des Jerseys & de la  
 „ province de New-York, (ce que j'avais dé-  
 „ jà dit devoir dépendre en grande partie  
 „ du succès de l'armée du Nord) en ce cas,  
 „ *il faudrait encore beaucoup de troupes pour conser-*  
 „ *ver ces conquêtes* dans la Campagne prochai-  
 „ ne, dans le tems où d'un autre côté *des for-*  
 „ *ces considérables seraient nécessaires pour soumet-*  
 „ *tre les provinces du Nord; qu'il y faudrait em-*  
 „ *ployer trois armées* pour rendre les opéra-  
 „ tions efficaces: Et que, même dans l'état  
 „ où nous étions, vingt bataillons de trou-  
 „ pes réglées étaient employés pour assurer  
 „ l'York-Island & ses dépendances, ainsi que  
 „ l'Isle de Rhode.”

On peut observer que je fis, de tems en tems, différentes altérations dans les plans des opérations; mais je me flatte qu'on les trouvera justes, autant qu'elles ont rapport à la distribution des troupes à l'Isle de Rhode, à New-York & au corps principal de l'armée.

Relativement au principal corps de l'armée on demande „ s'il n'aurait pas été possible de „ l'employer à une expédition plus avanta- „ geuse que celle que l'on fit en Pensylva- „ nie?” — Expédition, s'écrient quelques-

uns, qui a été la cause de tous les revers suivans: je présume que ces Messieurs tâcheront de soutenir une si forte assertion par le témoignage des Officiers, des Officiers-Généraux, sur les opinions desquels ils prétendent avoir fondé leur jugement. S'il est quelqu'un dans ce Committé qui ait formé le même jugement d'après ses propres spéculations, j'espère qu'il voudra me faire aujourd'hui la grace d'exposer son opinion, à moins qu'il ne se contente de ce que je vais exposer pour ma justification. En faisant cette requête je fais que je m'adresse à des personnes d'honneur qui ne cherchent pas une frivole accusation, mais qui désirent d'être satisfaits dans les points qui n'ont pas été suffisamment expliqués.

Et quoique je puisse ici me couvrir contre cette violente accusation, en renvoyant à l'approbation complète ainsi qu'au consentement du Secrétaire d'Etat; & que pour répondre à toutes les objections, j'eusse seulement besoin d'observer que mes raisons d'avoir adopté ce plan ont été jugées solides & concluantes par sa Seigneurie; cependant je ne refuse point de renoncer à cette justification, & de me borner à défendre le mérite & la politique de cette démarche en elle-même.

Des personnes de quelque considération ont, à ce qu'on m'a rapporté, dit, „ que l'armée „ aurait dû avoir été conduite dans la Nouvelle - Angleterre ; ” d'autres ont affirmé „ qu'elle aurait dû remonter la rivière de Hudson.” Permettez-moi d'examiner la valeur de ces deux opinions, en considérant quelles auraient été les conséquences, si l'une de ces mesures eût été adoptée.

Supposé, d'abord, que l'armée fût allée dans la Nouvelle-Angleterre, cette démarche aurait-elle opéré la conclusion de la guerre? Je ne le crois pas. Car il est sûr que partout où notre principal corps d'armée se ferait transporté, le Général Washington y serait aussi allé. Et qu'il aurait évité d'en venir à une action générale, c'est ce que j'ai droit d'affirmer, non seulement d'après sa conduite toujours uniforme à cet égard (en quoi je ne doute pas qu'il n'ait agi d'une manière judicieuse) mais encore pour cette raison qui saute aux yeux ; savoir, qu'il n'ignorait pas que nous n'aurions pu garder aucune partie du Connecticut pendant l'hiver, excepté une ou deux places sur la côte du Sond, postes qui n'auraient pas avancé le recouvrement de cette province. — Ainsi il n'y avait dans le Con-

neëticut aucun objet qui pouvait l'engager à risquer une action générale.

En outre, les *provinces de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas seulement les plus peuplées ; mais leurs milices, quand on les fait agir, sont encore les plus fermes de toutes celles de l'Amérique septentrionale* : Et il n'est pas à douter que le Général Washington, à la tête de sa grande armée, ne m'eût suivi dans un pays où les forces du Continent, encouragées par sa présence, auraient été rassemblées avec la plus grande célérité.

La perspective était bien différente en Pensylvanie. L'augmentation de forces que Washington y aurait pu recueillir, eût été peu considérable en comparaison de l'autre ; & c'était avec raison que je jugeai que la défense de Philadelphie serait un objet qui attirerait toute son attention. C'était un grand inconvénient pour lui de risquer une bataille, pour conserver cette Capitale. Et comme *j'ai toujours été d'opinion que la défaite de l'armée régulière des Rébelles est le plus sûr acheminement à la paix*, j'ai toujours poursuivi les moyens d'engager le chef à une action, dans les circonstances les moins périlleuses pour l'armée



royale : car *une victoire même que nous aurions remportée avec perte considérable de notre côté, aurait pu porter un échec fatal aux progrès de la guerre & même être suivie de conséquences irréparables.*

Telles furent les raisons qui m'engagerent, alors, à transporter les armes de sa Majesté dans la Province de Pensylvanie, plutôt que dans celles de la Nouvelle-Angleterre (a).

Si les renforts que j'avais demandés, eussent été accordés, la Nouvelle-Angleterre aurait eu part aux opérations générales de la Campagne, pendant que la grande armée aurait opéré au Sud. Mais un tel plan était impraticable avec une armée moins nombreuse ; & j'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles je ne pouvais conduire notre principal corps d'armée dans ces provinces, à moins que je n'eusse désiré réellement de prolonger la guerre pour mon avantage particulier ; motif qui m'a été lâchement imputé par ceux qui desi-

---

(a) Je passe sous silence le calcul des forces de la Nouvelle-Angleterre, parcequ'il est impossible d'en parler avec quelque degré d'exactitude.

rent de me ruiner, soit dans ma réputation militaire soit dans celle de probité.

La seconde observation est que j'aurais dû avoir monté la rivière de Hudson, afin de faciliter l'approche de l'armée du Nord à Albany. Quelles auraient été les conséquences de cette expédition? Avant de parvenir à cet objet, il aurait fallu emporter les forts construits dans les montagnes; ce qui aurait probablement coûté la vie à un nombre considérable d'hommes; car ils auraient été défendus par toutes les forces du Général Washington. Supposons encore que ces forts eussent été emportés, qu'aurait fait l'Ennemi? Une de ces deux choses: ou il se ferait mis entre la Nouvelle-York & moi ou entre moi & l'armée du Nord. Je pense que, dans aucun de ces deux cas, nos efforts sur la rivière de Hudson n'auraient pu, *à raison des grandes difficultés pour pénétrer dans un pays si fort*, être couronnés du succès, assez à tems pour pouvoir prendre Philadelphie cette Campagne. En admettant même que j'eusse à la fin atteint Albany, qu'aurais-je gagné, après avoir employé la Campagne à ce seul objet; n'ayant pas droit d'espérer d'empêcher le Général Washington avec la grande armée

Américaine de faire aucune opération de ce côté.

Quand je considère combien les réflexions qu'on a faites sur ma conduite & sur les motifs de cette conduite, ont été minutieuses & odieuses, on ne regardera pas comme absurde que je dise, que si j'eusse adopté le plan de monter la rivière de Hudson, on aurait publié que j'avais perdu cette Campagne, ayant une armée considérable sous mon commandement, uniquement pour assurer la marche de l'armée du Nord, qui aurait pu se suffire à elle-même, pourvu que j'eusse fait une diversion en sa faveur, en attirant au Sud le corps d'armée commandé par Washington. Mes ennemis n'auraient-ils pas été plus loin? N'auraient-ils pas insinué qu'alarmé des succès rapides que l'Honorable Général avait droit d'attendre de la réduction de Ticonderoga, j'étais venu, par jalousie, lui ravir une partie de sa gloire qu'autrement il aurait cueillie toute entière? Et qu'il me soit permis d'ajouter; les Ministres ne vous auraient-ils pas dit, comme ils l'auraient pu vraiment, que j'avais agi sans leurs ordres ni leurs instructions; que le Général Burgoine était chargé de se frayer sa propre route jusqu'à Albany & qu'ils a-

vaient confié à son commandement des troupes suffisantes pour effectuer cette marche? Ne vous auraient-ils pas renvoyé au plan original & fixe de cette expédition (qui se trouve parmi les papiers exposés sur table) pour prouver que je n'avais jamais eu l'idée de lui donner des secours. Et ne se feraient-ils pas empressés de faire croire à la Chambre que si quelque doute s'était élevé dans leur esprit sur le succès d'un plan si bien digéré, ils m'auraient, dès les commencemens, mis de la partie, & envoyé des instructions formelles, pour agir en conséquence?

Ayant, à présent, avec assez d'étendue & j'espère, d'une manière satisfaisante, parlé de ces deux plans, que quelques personnes ont jugé qu'on aurait dû adopter, je retourne au seul, qui, suivant mon opinion, aurait pu l'être convenablement. Après les délibérations les plus profondes & de fréquentes conférences avec l'Amiral, avec Lord Cornwallis & les Officiers Généraux, après avoir pénétré toutes les circonstances de toutes les opérations possibles, après les conclusions les plus probables fondées sur les meilleures intelligences, que le Général Washington me suivrait; je me déterminai à poursuivre le plan qui devait

faire la diversion la plus efficace en faveur de l'armée du Nord, dont les suites faisaient espérer les plus importans succès & que le Secrétaire d'Etat en Angleterre & moi, d'après mon jugement particulier sur les lieux, avions finalement approuvé.

Il ne s'agissait pas d'une seule province; c'était de trois dont j'espérais que nous pourrions nous emparer vers la fin de l'an 1777. Le premier objet était Philadelphie, ville d'où les Rébelles tiraient la plus grande partie de leurs provisions par la rivière de la Delaware: — C'était la Capitale de la Pensylvanie. — C'était même, alors, la Capitale & la résidence du Congrès de l'Amérique Septentrionale, située dans une des provinces les plus fertiles: c'était le lieu où reffortent les trois Comtés inférieurs sur la Delaware. Outre la Pensylvanie, je jugeais que l'arrivée de l'armée du Nord à Albany nous procurerait la province de New-York & des Jerseys; & je me flattais que tous ces événemens conduiraient à faire terminer heureusement la guerre.

Je commençai l'embarquement de bonne heure au mois de Juillet 1777. Je souhai-

tai, cependant, de rester jusqu'à ce que j'eusse vu arriver d'Europe Sir Henri Clinton, qui devait commander à New-York en mon absence ; & jusqu'à ce que j'eusse appris quelque chose des progrès de l'armée du Nord. Sir Henri Clinton arriva le 5 Juillet, & le 15, je reçus un exprès du Général Burgoine qui m'apprenait, en me parlant de ses succès à Ticonderoga, „ que son armée était en bonne santé & que Ticonderoga serait gardé „ par une garnison venue du Canada, ce qui „ lui laisserait toutes ses forces pour des opérations ultérieures.” Je lui dis, dans ma réponse, que j'attendais que le Général Washington me suivrait en Pensylvanie ; mais que si, contre mon attente, il allait vers le Nord, je ferais bientôt à sa poursuite. Il est encore à propos de faire ici attention aux instructions que je laissai à Sir Henri Clinton & à plusieurs des lettres suivantes que j'écrivis à ce Général. Comme je n'en envoyai pas de copies au Secrétaire d'Etat, elles ne sont pas sur table ; mais je les ai en main ; & avec la permission de Committé, je vais en lire un court extrait.

*EXTRAIT des instructions de SIR WILLIAM HOWE à SIR HENRI CLINTON, en date du 9 Juiliet 1777.*

„ A mon départ d'ici avec l'armée, vous  
 „ aurez la bonté de prendre le Commande-  
 „ ment des troupes , mentionnées dans le  
 „ compte ci inclus , & de toutes les autres  
 „ troupes qui sont encore ici ou qui peuvent  
 „ arriver en mon absence. Vous pourrez  
 „ faire dans leur position tels changemens  
 „ que vous jugerez les plus propres au servi-  
 „ ce de sa Majesté pour la défense de ce pos-  
 „ te important & de ses dépendances , dans  
 „ les quelles je voudrais comprendre King's-  
 „ bridge , le Long-Island , le Staten-Island , Pau-  
 „ lus-Hook , & Sandy-Hook : en même tems ,  
 „ mon intention n'est cependant pas d'empê-  
 „ cher que vous n'agissiez offensivement , dans  
 „ le cas qu'il s'offre quelque occasion , sans  
 „ négliger la sûreté de la place , qui doit tou-  
 „ jours être le principal objet de votre at-  
 „ tention.”

*EXTRAIT d'une lettre de SIR WILLIAM  
HOWE à SIR HENRI CLINTON, en date  
du 15 Juin 1777.*

„ J'ai donné ordre que les 7<sup>e</sup> & 26<sup>e</sup> Ré-  
„ gimens d'infanterie & le Régiment d'An-  
„ spach du Colonel d'Eib restassent ici sous  
„ votre commandement, pour augmenter le  
„ nombre des troupes que vous avez reçues  
„ en retour; j'espère que, si l'occasion se pré-  
„ sente d'agir d'une manière offensive, ces  
„ corps vous feront d'un service essentiel.”

„ A l'arrivée du Major-Général Sir Tho-  
„ mas Wilton, vous aurez le bonté de lui  
„ ordonner de me joindre, à moins que quel-  
„ ques opérations offensives dont l'occasion  
„ peut se présenter, ne vous rendent son  
„ secours nécessaire; dans ce cas vous pou-  
„ vez le garder sous votre commandement.”

*EXTRAIT d'une lettre de SIR WILLIAM  
HOWE à SIR HENRI CLINTON, datée de  
la Delaware 30 Juilliet 1777.*

„ Il ne m'est pas possible de dire, à l'heu-  
„ re qu'il est, quand je serai en état de vous  
„ envoyer des renforts, mais je vous prie



„ d'être assuré que je ne manquerai pas de le  
 „ faire, aussitôt qu'il sera convenable : En  
 „ même tems, si vous pouvez faire quelque  
 „ diversion en faveur du Général Burgoine,  
 „ quand il s'approchera d'Albany, je n'ai pas  
 „ besoin de vous indiquer combien une telle  
 „ mesure serait utile.”

D'après ces extraits, il est à observer que je donnai plein pouvoir à Sir Henri Clinton d'agir d'une manière offensive, s'il s'offrait une occasion qui pût s'accorder avec la défense de New-York & de ses dépendances, sans oublier de faciliter l'approche de l'armée du Nord par une diversion en sa faveur, au cas qu'elle fût praticable, quoique je n'eusse reçu aucunes fortes d'instructions sur ce point.

Le Comité me permettra, actuellement, d'exposer la distribution de toute l'armée sous mon commandement au tems de mon départ vers le Sud. Il y avait environ 7000 hommes pour la défense de l'Isle de Rhode, 8500 à New-York, sans compter les malades & les convalescens de ces corps & de l'armée du Sud & un petit corps de milice sur le Long-Island. A mon avis, ces deux corps n'étaient gueres plus que suffisans pour

leurs situations dans ce tems , eu égard au dessein où était Sir Henri Clinton d'agir dans l'occasion, dans un certain degré, d'une manière offensive, en faveur de l'armée du Nord. Mon propre corps que je devais opposer à la grande armée de l'Ennemi avait près de 14,000 hommes ; & sachant que le Général Washington en avait environ 15,000, sans compter tel nombre qu'il voudrait de milices, je ne jugeai pas qu'il fût prudent d'affaiblir aucun de ces corps, en détachant quelques parties pour une expédition maritime vers le Nord.

L'embarquement étant fini, nous mîmes à la voile de New-York le 23 Juilliet & nous arrivâmes à l'embouchure de la Delaware le 30. Il fallut employer plusieurs jours pour vaincre les difficultés qui s'offrent en voulant remonter le fleuve ; & j'en inférai qu'il ne me ferait pas possible de débarquer les troupes avant que le Général Washington eût rassemblé des forces à Wilmington où il y avait déjà un corps : il n'y avait d'ailleurs aucun jour à débarquer au dessus du confluent de la Delaware & de Christiana-Creek : du moins les dispositions que l'Ennemi avait faites pour la défense de la rivière, en distribuant des ga-  
leres,

ieres, des batteries flottantes, des brûlôts & des radeaux à feu, auraient rendu cette entreprise extrêmement périlleuse. J'avais encore à considérer que le pays d'en bas où les troupes auraient dû débarquer & le seul endroit où les transports auraient été en sûreté, (je veux dire aux environs du Reedy-Island) était très marécageux & que les routes étaient pratiquées sur des chaumières étroites, entre-coupées de criques. En conséquence, j'entrepris de concert avec l'Amiral, de remonter la Baye de Chesapeake, plan déjà projeté, au cas que notre descente dans la Delaware se trouvât, à notre arrivée, impraticable. Il est à observer que si nous n'avions pu débarquer au dessus de Wilmington, nous aurions été dans la nécessité de suivre la même route que nous primes vers la Tête de Elk, par la voie de Aiken's-Tavern, autrement appelé Pencadder.

Notre route vers la Baye de Chesapeake jeta l'alarme dans les provinces de Virginie & de Maryland, & causa la diversion d'un corps de troupes qui ne put rejoindre le Général Washington qu'après la bataille de Brandywine. Le changement fut encore accompagné d'une circonstance heureuse pour nous: nos

troupes, étant en mer dans la chaleur du mois de Juilliet & d'une partie du mois d'Août, échapperent aux inconvéniens presque sûrs des maladies dont les ennemis souffrirent beaucoup alors. Mais je ne demande pas qu'on fasse attention à cette particularité, attendu que mon plus grand désir était d'aller plus avant, & que cette considération ne donna occasion à aucun délai. Je me borne à déclarer que *je suis dans l'opinion qu'en Amérique, dans ces deux mois (en Juilliet & Août) on doit, le moins qu'il est possible, exposer les troupes en Campagne.*

Le 16 Août nous entrâmes dans la Baye de Chesapeake; j'y reçus la lettre du Ministre du 18 May 1777, où l'on me dit de nouveau que mon dernier plan est approuvé: il ajoute dans la même période, qu'il espere, que „ tout ce que je projetterai sera exécuté à tems pour que je puisse agir de concert avec l'armée du Nord.” S'il m'était permis de rendre raison de cette espérance, je dirais qu'elle a dû être fondée sur l'idée que la possession du plus important objet, Philadelphie, ne devait pas rencontrer de grandes oppositions de la part des Ennemis. — Au moins dois-je juger que le noble Lord ne

s'attendait à aucune. Toutefois il est de fait que le Général Washington s'opposa de toutes ses forces à nos progrès. On doit aussi observer que, quoique l'idée de remonter la rivière de Hudson ne fût entrée dans aucun des plans concertés que j'envoyai en Angleterre, & qui obtinrent approbation, cependant dans cette lettre on l'insinue dans un tems où il n'y avait aucune possibilité de le mettre à exécution, d'une manière qui pût s'accorder avec l'expédition déjà approuvée que j'exécutais alors. — J'étais donc, alors, dans la nécessité de poursuivre (a).

---

(a) Lord George Germain, dans sa réponse à cette partie de mon discours, s'est plaint de ma négligence à remplir le devoir de la correspondance, déclarant que, lorsque je me fus embarqué pour la Pensylvanie, deux mois s'écoulerent, sans qu'il eût de mes nouvelles. Je saisis la première occasion de répondre à cette accusation: voila le fait: — J'écrivis le 16 Juillet à sa Seigneurie pour l'informer que je me proposais de remonter la Delaware, afin d'être plus près de New-York, que si je remontaais le Chesapeake, comme j'en avais eu le dessein; car je préférerais cette route à celle de la Delaware, pour vu que l'Ennemi parût disposé à défendre la Pensylvanie. Cette lettre fut reçue par le noble Lord le 22 Août. La lettre que je lui écrivis ensuite était datée du 30 Août de la Tête de Elk; mais il arriva que le Swallow, Packebot

Je passe outre le tems entre le débarquement de l'armée près de la Tête de Elk & la bataille de Brandywine. Mais apprenant qu'on m'a blâmé d'avoir fait une division de mes forces pour engager cette action, je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je dise quelques paroles sur ce sujet.

Mon grand objet était d'attirer l'Ennemi à une action, & comme je savais que le Général Wathington ne cherchait qu'à l'éviter, à moins qu'il ne se trouvât dans les circonstances les plus favorables il fallait employer de l'art & courir quelque danger pour venir à bout de ce dessein.

---

qui portait cette lettre, eût un voyage extrêmement long & n'arriva en Angleterre que vers le 28 d'Octobre, ce qui fut causé que sa Seigneurie fut deux mois sans avoir de mes nouvelles, vû que ma lettre du 16 Juilliet n'était parvenue en Angleterre que le 22 Août. Le noble Lord voyant qu'il restait si longtems, sans avoir de mes nouvelles, comme de coutume, aurait pu conjecturer que le Pacquebot avait eu un voyage fort long, ou avait péri, ou été pris par l'Ennemi. Il aurait également pu conjecturer, par les paroles que j'ai citées dans ma lettre du 16 Juilliet, que j'avais remonté le Chesapeake, ce qui devait nécessairement allonger mon voyage de New-York; enfin il eût dû comparer les dates des lettres & non pas les dates de leur arrivée.

Les mouvemens faits dans cette occasion ainsi qu'on les trouve exposés dans ma lettre du 10 Octobre 1777, n'étaient pas opposés aux vrais principes de l'art; & ce n'est pas une légère consolation pour moi de savoir qu'indépendamment de l'événement, j'ai les suffrages des Officiers les plus judicieux de l'armée en faveur d'une démarche qu'il a plu à quelques Messieurs, je ne fais sur quelle autorité, de censurer. Mais dans le tems qu'on me reproche d'un côté d'avoir trop hasardé, on me blâme de l'autre de n'avoir pas rendu l'action plus décisive & de n'avoir pas suivi de plus près le cours de la victoire.

*Vouloir montrer l'impossibilité d'une poursuite vigoureuse dans un pays Ennemi (& plus particulièrement en Amérique que dans aucun autre pays que j'aye jamais vu) faire voir l'inutilité de la tenter au delà de ce que j'ai fait, dans l'état particulier où se trouvait alors l'armée, ferait trop abuser de la patience du Committé. Je me flatte qu'il suffira de dire que, eû égard aux soins dûs aux blessés, à l'importance de posséder le poste de Wilmington pour leur commodité, & pour la sûreté des prisonniers, on ne pouvait entreprendre aucun mouvement ni plus prompt ni plus efficace, dans de pa-*

reilles circonstances, que de faire avancer vers Chester les deux corps avec le Major-Général Grant & Lord Cornwallis; & l'on doit me permettre de dire qu'il n'y avait pas moyen d'éviter un délai, en s'approchant de Philadelphie, par le Valley-forgé, attendu qu'il n'est pas possible de passer la rivière du Schuylkill par la route la plus courte à travers Derby & qu'on ne perdit aucune occasion d'attirer l'ennemi à une autre action entre Dilworth & German-town. C'est ce que je vins presque à bout d'exécuter le 17 Septembre, pendant qu'il était en marche sur la route de Lancaſtre; mais les grands inconvéniens du mauvais tems rendirent impraticables tous les efforts tentés pour pénétrer plus avant: Ils eurent donc l'occasion de ſe dérober à l'approche de l'armée du Roi, par une marche forcée à travers une montagne très rude où l'on ne pouvait certainement pas les pourſuivre. Cependant mes efforts pour atteindre l'ennemi, nonobſtant l'opinion de ceux qui eurent part à l'expédition, ont été jugés ici comme mal combinés, faiblement pourſuivis & dénués d'activité; & cette dernière cenſure a été étendue aux opérations générales de la guerre ſous mon commandement



Je dédaigne de descendre à la réfutation des minuties; mais *qu'il me soit permis de dire & d'affirmer avec fermeté que presque tous les mouvemens de la guerre dans l'Amérique Septentrionale étaient des opérations d'activité, remplies d'innombrables difficultés.* La connaissance du pays, entre-coupé, comme il est partout, de bois, de montagnes, d'eaux ou marais, ne peut s'acquérir avec aucun degré de précision. Il faut nécessairement toujours prévoir & prévenir les obstacles qui peuvent se rencontrer. En un mot, quelque puisse être le but ou le désir de mes ennemis, en répandant ces bruits injurieux, c'est d'après le témoignage de ma conscience, que j'affure ce Committé & mon pays en général, que je n'ai jamais négligé l'occasion d'attirer les ennemis à un engagement, quand cela pouvait se faire, après avoir examiné & comparé toutes les circonstances du tems, sans négliger les précautions indispensablement nécessaires dans une situation toujours si critique qu'un revers considérable dans l'armée de sa Majesté pouvait produire en Amérique les suites les plus fatales pour les intérêts de ce pays.

Le second point est l'attaque faite sur l'armée du Roi à German-town le 4 Octobre; on

l'a malicieusement représentée comme une surprise qui jetterait par conséquent une tache sur la vigilance des troupes & plus particulièrement sur celle du Général.

Les circonstances qui déterminèrent les Ennemis à tenter cette attaque, sont exposées dans ma lettre du 10 Octobre 1777, ainsi que les raisons de faire les détachemens qui devaient produire cette détermination. Pour ajouter encore au Compte qui j'y rendais, je demande la liberté d'informer le Committé que ma première position à German-town fut prise pour couvrir Philadelphie, pendant qu'on poursuivait les opérations contre Mud-Island; & c'est pour cela que cette position fut plus étendue qu'elle ne l'aurait été autrement. Il est, cependant, vrai que je n'attendais pas que l'Ennemi eût osé s'approcher après une défaite aussi récente que celle de Brandywine.

Dans cette idée je n'ordonnai point d'élever des redoutes pour la sûreté du camp ou des postes avancés; je ne cherchai pas même à en faire construire à la tête de la ligne, puis qu'elle était forte; parceque ces fortes d'ouvrages donnent à penser qu'on est dans

un état d'infériorité, & que mon désir étoit de soutenir, par tous les moyens, l'idée de la supériorité des troupes du Roi sur l'Ennemi ; ce que je regardai comme plus particulièrement essentiel, quand la force n'étoit pas à estimer par le nombre, puisqu'à cet égard l'Ennemi aurait dû être supérieur, en appelant à lui les forces du pays dans un cas de besoin.

J'avoue aussi que ce fut pour les raisons mentionnées ci-dessus, que je ne changeai pas ma position, après avoir fait les détachemens dont j'ai parlé, aimant mieux me reposer sur la vigilance bien éprouvée des vites & sur l'activité des patrouilles (quoique j'eusse des instructions qu'on pourrait tenter une attaque) que de donner à l'armée des fatigues inutiles, en faisant des préparatifs plus exacts.

Je ne fus pas trompé dans la confiance que j'avais aux troupes : les patrouilles découvrirent l'approche de l'Ennemi & j'en eus connaissance de bonne heure. La ligne fut mise immédiatement sous les armes ; & quoi qu'il faille avouer que les postes extérieurs & l'infanterie légère furent repoussés dans un quartier, on doit convenir aussi qu'on les sou-

tint d'une maniere efficace & que l'Ennemi fut repoussé de la seule place où il avait donné le choc le plus leger.

Je ne puis rapeler cet événement sans rendre le tribut d'éloges qui est dû au Lieutenant-Colonel Musgrave, dont la conduite courageuse & prudente, dans cette occasion, sera, j'espere, quelque jour, couronnée de la récompense que mérite cet Excellent Officier.

J'ai exposé ces faits, pour ajouter au Compte de ma lettre exposée sur table, afin de montrer principalement que, tel reproche qu'on puisse faire à la vérité de ma conjecture, on ne saurait soutenir que l'armée fût mal gardée & surprise, sans blesser la vérité.

Le 19 Octobre, je jugeai à propos de marcher vers Philadelphie, pour travailler à la réduction du Mud-Island qui se trouva plus difficile qu'on ne l'avait d'abord cru. Pour cet effet, je portai toute mon attention à me rendre maître du Red-Bank sur la côte orientale de la Delaware. Le succès de cette entreprise est exposé dans ma lettre du 25 Octobre 1777; mais comme j'apprends que le no-

ble Lord du Département de l'Amérique fit une réflexion là dessus l'année dernière, dans la Chambre, je vais exposer, le mieux qu'il m'est possible de me rappeler, les circonstances qui firent détacher pour cet objet le Colonel Donop, habile & brave officier. Il servait dans le corps de Lord Cornwallis qu'il avait instamment supplié de faire connaître avec quelle ardeur il désirait d'être employé dans une occasion où il pût se signaler avec les troupes Hessoises qu'il avait sous son commandement. Mon projet sur Red-Bank fut la première occasion qui se présenta; je priai Lord Cornwallis de lui expliquer la nature de cette expédition & s'il obtenait son approbation, de lui en offrir le commandement, qu'il accepta avec ardeur. Le soir de son départ, le Colonel Donop demande à Lord Cornwallis s'il devait tenter cette attaque à tout hazard; & Lord Cornwallis l'assura de ma part qu'il devait s'abandonner à son propre jugement sur le lieu; mais qu'il devait tenter l'attaque, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons pour s'en abstenir. Si je puis juger d'après la manière dont le Colonel Donop me quitta & d'après le plaisir qu'il témoigna en recevant les directions que lui donna le très habile Général Knyphausen, son Commandant

immédiat , j'ai toutes les raisons de croire qu'il entreprit cette expédition avec la plus grande satisfaction.

Le Committé me fera la justice de croire que je n'ai d'autre motif dans cette explication , que de faire connaître ce qui se passa en effet relativement aux ordres donnés au Colonel Donop sur son entreprise. La vigueur & l'intrépidité avec lesquelles on la tenta , font le plus grand honneur au Commandant & à ses troupes ; & la perte soufferte dans cette occasion ne saurait être trop regrettée.

On assura qu'il aurait fallu prendre possession de Redbank , immédiatement après la réduction du Mud-Island. Je déferé à cette idée, si l'on fixe cette expédition, après que l'Ennemi eût mis cette Ile en état de défense: Avant ce tems un corps qu'on aurait détaché de l'armée, n'aurait pu être pourvu de provisions & de munitions qu'avec bien de la peine , tant qu'on l'aurait exposée au feu des galeres armées & des batteries flottantes; & avant que l'armée fût plus proche de Philadelphie, la conservation d'un poste si détaché, eût été précaire.

Je dois cependant avouer, que je fus grandement trompé pour le tems nécessaire à la réduction de Mud-Island; mais si les pluies violentes qui remplissaient les tranchées & fappaient les fondemens des batteries, n'eussent retardé considérablement la destruction des défenses de l'Ennemi, ce qui empêcha les vaisseaux de guerre de les assister plutôt, i'eusse probablement été moins déçu dans mes espérances.

Mes dépêches du 13 Decembre 1777, relativement à la marche vers White-marsh, & ma conduite dans cette occasion, sont exposées trop clairement pour avoir besoin d'éclaircissemens ultérieurs. — Les raisons qui me firent alors agir, étaient, je pense, justes; & si quelqu'un ici les trouve peu concluantes, je ne puis que m'avouer malheureux de n'avoir pas son suffrage.

On trouve dans mes lettres suivantes des preuves incontestables de l'activité de l'armée pendant l'hiver: mais comme grand nombre de ces transfections étaient en effet bien moins importantes au grand objet que la conservation de la gloire des troupes, on ne trouve

que les plus essentielles exposées dans mes dépêches :

Les Ennemis restant dans leurs retranchemens à Valley-forgé, à vingt deux milles de Philadelphie, nous ne nous trouvâmes pas dans une situation assez embarrassante pour avoir des raisons d'entreprendre des attaques aussi vigoureuses pendant les rigueurs de l'hiver ; & quoique tout fût préparé dans cette intention, je ne jugeai pas à propos de l'entreprendre, jusqu'à ce que la saison nous permît d'espérer les avantages qui devaient résulter de cette démarche ; mais étant assuré par de bonnes informations au printems, que les Ennemis avaient fortifié leur camp en y ajoutant de nouveaux ouvrages, & sachant pour certain qu'il décamperait dès l'ouverture de la Campagne, je renonçai à toute pensée d'une attaque. Ma lettre du 19 Avril, 1778, donne d'autres raisons sur cette partie de ma conduite.

Quand au reste de ma correspondance, ces Messieurs doivent avoir vu que je continuai à solliciter une augmentation de troupes. *Peut-être qu'il était impossible au ministre d'en en-*



*voyer un plus grand nombre. Il aurait pu m'avouer cette impossibilité, sans se compromettre ; il eût alors soulagé mon esprit de l'idée douloureuse que mon sentiment sur la nécessité d'un renfort paraissait frivole & que j'avais, en conséquence, perdu la confiance de ceux qui avaient le premier droit de juger de ma conduite. Il n'est pas surprenant que, dans une situation pareille, j'aie demandé la permission de sa Majesté de me retirer du commandement. Je ne cachai point la vraie raison qui m'engageait à cette demande, la perte de la confiance. — On reconnut tacitement que cette raison était fondée ; car on accorda ma demande ; & sa Majesté eut la bonté de me nommer un successeur au Commandement de l'armée.*

Quant à la plainte que je faisais d'avoir perdu la confiance, le Noble Lord dans le département de l'Amérique m'aurait fait grand tort en affectant de faire entendre que je voulais seulement faire allusion au peu de compte qu'on avait fait de mes recommandations : je ne laisse pas de confesser que j'étais mortifié de voir que de braves officiers dont j'avais représenté les services éminens de la manière la plus avantageuse & le plus fidèle, ne

trouvaient pas dans leur patrie les récompenses & les distinctions que l'armée & moi désirions qu'on leur conférât.

Le noble Lord jugea même, un jour, à propos de traiter avec un certain air de mépris & de dérision, la manière dont je lui recommandais le Capitaine Emmerick. Il paraissait avoir oublié qu'il avait lui-même envoyé ce Capitaine en Amérique, & qu'il me l'avait, dans une lettre du 25 Avril, 1776, recommandé d'une manière particulière, dans les termes les plus extraordinaires. Sa Seigneurie fait mieux que personne pour quel objet il l'envoya; s'il était propre à lever des troupes & s'il méritait qu'on lui confiât de l'argent pour cet objet.

Quand je reçus mes ordres de revenir, dès que Sir Henri Clinton serait arrivé à Philadelphie, j'avoue que je fus plus réservé à hasarder des exploits qui pouvaient affaiblir l'armée de mon successeur; quoiqu'une belle occasion s'étant offerte, je fis une tentative, qui, si elle eût réussi, aurait porté un coup terrible à l'Ennemi. A tout considérer, je me flatte qu'on trouvera que je n'ai point fait un usage défavantageux de l'armée que je com-

commandais , que je n'ai jamais envoyé des exposés infidèles de la situation des affaires ; mais que j'ai communiqué librement mes idées sur les forces nécessaires pour étouffer la rébellion ; & j'ose encore me flatter que si l'on m'avait envoyé des renforts suffisans & si l'on eût adopté , dans toute son étendue , le plan que je pris sur moi de proposer , la guerre de l'Amérique aurait eu une issue bien différente.

Je fais que l'on a dit que ma commission civile ne s'accordait pas avec mon emploi militaire : J'ose affirmer qu'un tel propos est mal fondé. Je suis certain que *je n'ai jamais évité l'occasion d'attaquer l'Ennemi , autant que cela pouvait s'accorder avec l'obligation où j'étais d'avoir égard au danger de ruiner la cause où j'étais engagé par une perte considérable de troupes.* Aussi ceux que ont eu connaissance de ma Commission & de mes instructions en qualité de Commissaire de paix , doivent savoir qu'elles renferment tant de restrictions qu'il était presque impossible que mes fonctions militaires pussent se croiser considérablement avec les fonctions civiles dont j'étais chargé.

Je crains d'avoir trop longtems abusé de la patience du Committé. La grande importan-

ce du sujet , la quantité des faits dont j'étais obligé de donner un détail , feront , j'espère , mon apologie. Je n'ai plus à demander cette indulgence que pour un mot , pour la défense du projet d'avancer vers Philadelphie. Avant que je la quittasse , j'avais toutes les raisons du monde d'être parfaitement satisfait des avantages qui devaient résulter de cette opération , si notre ministère avait jugé que le poste pût être conservé. En général les Habitans de la province de Pensylvanie , des comtés inférieurs sur la Delaware & ceux des Comtés inférieurs de Jersey , se montrèrent les plus disposés à retourner au devoir de l'obéissance , & même à nous assister pour forcer les autres à s'y ranger. Cependant ces dispositions favorables ne parurent pas immédiatement. Je ne pus d'abord obtenir qu'une équivoque neutralité. *Nos succès & l'apparente facilité que nous retirâmes nos avantages , finirent par engager les habitans à paraître moins réservés.* Les informations secrètes qu'il avait été jusqu'alors si difficile de se procurer , étaient alors si faciles à obtenir & si avantageuses que je ne pus m'empêcher d'attribuer cet avantage à la possession de Philadelphie : cette conquête fema dans la campagne l'idée & la conviction de la supériorité & de la solidité des conquêtes de sa Majesté.

*Les difficultés qu'y éprouva le congrès à faire des levées & des recrues pour l'armée de Washington furent alors réelles, & paraissaient devoir être insurmontables. Mais le traité des Américains avec la France & l'ordre d'évacuer Philadelphie qui laissait cette province à la discrétion des ennemis, causèrent un prompt & triste changement dans nos affaires. Les Rébelles s'encouragèrent par de nouvelles espérances, les amis du Gouvernement furent consternés. — Mais mon intention n'est pas de contrôler les ordres envoyés d'ici depuis mon retour, ni de faire le censeur sur les suites futures de la guerre. Mon seul objet est de justifier ma propre conduite pendant le tems où j'étais honoré du Commandement (a).*

Je crains que ce récit n'ait été trop prolix; mais le sujet était si compliqué avec les

---

(a) Mr. Joseph Galloway, dans ses dépositions devant le Comité de la Chambre des Communes, affirme positivement que je lui conseillai ainsi qu'aux autres Magistrats, de repasser sous les drapeaux de Washington & de faire leur paix. Voici le fait. Dès qu'on fut qu'il y avait des ordres venus pour évacuer Philadelphie, Mr. Galloway vint me trouver, pour ses affaires & celles des autres Magistrats. Il demanda mes avis & mon assistance touchant les mesures qu'ils devaient adopter pour leurs

détails ; & les circonstances qu'il fallait mettre dans un grand point de vue étaient si nombreuses , qu'il n'eût pas été facile d'allier la brièveté avec la clarté. Je ne pouvais faire ce récit plus court , sans le rendre obscur. Vivement sensible à l'attention & à l'indulgence dont le Committé m'a honoré , je me hâte de passer à la conclusion.

Le Secrétaire d'Etat, comme il appert par ses lettres , m'a témoigné , avec les expressions les plus flatteuses , l'approbation de sa Majesté sur toutes les parties importantes de ma conduite , durant le cours de mon commandement. Le suffrage personnel de sa Seigneurie se trouve aussi fortement marqué dans toute sa correspondance ; cependant on peut dire que toutes ses lettres ont été des lettres particulières , jusqu'au tems où elles furent portées devant cette Chambre. La connaissance des suffrages qu'elles renfermaient , était alors un secret entre sa Seigneurie & moi. Quand

---

intéressé : je les assurai que s'ils voulaient suivre l'armée du Roi , on aurait tous les soins possibles pour eux ; mais que s'ils aimaient mieux rester avec leurs biens & leurs familles je ne m'opposai pas à ce qu'ils s'informassent auparavant s'ils pourraient obtenir protection & sécurité de Washington et en congés.

la Calomnie commença à déchirer ma réputation , j'aurais désiré que les sentimens de sa Seigneurie eussent été plus connus, quoi qu'il ne m'eût, peut-être, pas convenu d'avoir réclamé en ma faveur devant le public le témoignage de ces lettres ministérielles. Je ne ferais , cependant, m'empêcher de penser que le Noble Lord aurait agi avec franchise, honneur & générosité, s'il eût avoué, publiquement, en Parlement, l'approbation qu'il faisait, probablement bien, m'être dûë; puisqu'il avait conseillé au Roi de me la dispenser. Une pareille conduite aurait arrêté le torrent des accusations mal-fondées contre moi. Une pareille conduite lui aurait assuré la confiance des autres Généraux & leur zèle pour la patrie.

Ayant, à présent, taché de vous développer, par les citations les plus fideles, tous les témoignages que je jugeais devoir recueillir des papiers exposés sur table, je me bornerai à vous rappeler que la Chambre a fait mander ici plusieurs des plus respectables Officiers qui servaient en Amérique durant mon Commandement. Leur témoignage pourra confirmer la vérité des faits que j'ai avancés, & il expliquera & prouvera, sans aucun dou-

te, toutes les autres circonstances importantes dont vous pouvez juger l'examen nécessaire.

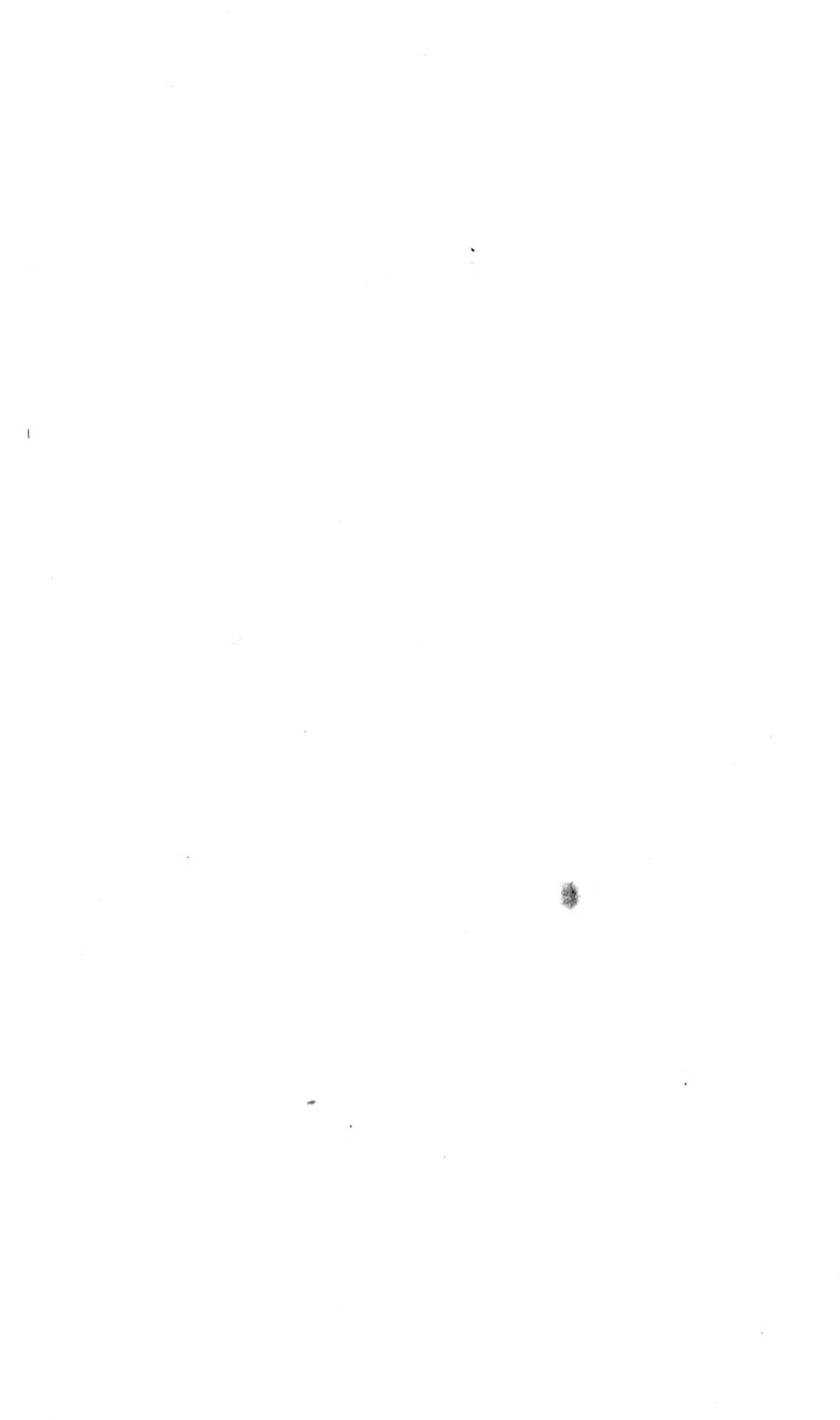
Et si la Chambre des Communes ou quelques-uns de ses membres a quelque accusation à faire à ma charge, je suis prêt & disposé à l'écouter. Le Comité est ouvert pour la réception de tout autre papier, & pour l'examen de tout autre témoin. Je n'ai d'autre desir que de répandre le plus grand jour sur toutes les circonstances de ma conduite.

Je demande que le Comte Cornwallis soit appelé.

---

P. S. Après cette demande les Témoins furent appelés & ouïs : & c'est en grande partie sur les dépositions qu'ils firent alors que sont appuyés les raisonnemens qu'on va lire dans la Réponse que le Général Howe publia ensuite contre les *lettres à un Gentil-homme*, dont Mr. Joseph Galloway passe pour être l'Auteur. *Note du Trad.*







OBSERVATIONS  
SUR UN PAMPHLET ENTITULE,  
L E T T R E S

à un

GENTIL-HOMME

---

JE vais tracer quelques remarques sur les assertions odieuses, contenues dans les *Lettres à un Gentil-homme*. L'Auteur prélu-  
de, dans son Pamphlet, par une comparaison entre la guerre d'aprèsent & celle qu'on a faite dernièrement en Amérique.

Je n'ai aucune intention de ravalier les grands services des Généraux précédens. On me permettra de dire que les deux guerres, relativement à l'état du pays en Amérique, n'ont de ressemblance sous aucun rapport. Dans la dernière guerre, les difficultés qui provenaient de la force du pays, s'évanouissaient, en grande partie, par les dispositions amicales des habitans qui contribuerent toujours de bonne volonté à faciliter les opérations de l'armée du Roy & à la pourvoir de toutes les choses de nécessité ou de commodité.

Quant à ces circonstances , dans la guerre actuelle , il faut tourner absolument la médaille : L'Auteur ne laisse pas de chercher à persuader à son lecteur que la force ou la difficulté des lieux en Amérique s'évanouissent , quand on les compare avec les opérations de la dernière guerre.

( Comme les troupes Britanniques étoient toujours supérieures aux troupes Rébelles en discipline & souvent en nombre , il ne peut consentir à leur accorder le moindre mérite dans les victoires qu'elles ont remportées ; car il nie qu'elles aient eu à lutter contre la difficulté des lieux. „ Cette partie „ des Colonies du milieu (dit-il page 2me) qui a „ été le théâtre des dernières opérations militaires, „ ne saurait , à aucun égard , dans le sens militaire „ des termes , être regardée comme étant d'une force „ non commune , & encore moins d'un accès „ impraticable.”

Une telle assertion est directement opposée à l'opinion du Comte Cornwallis , du Major Général Grey & de tous les Militaires avec lesquels j'ai jamais conversé sur ce sujet , tous témoins oculaires , tous acteurs dans cette guerre.

Voici le témoignage que le Major - Général Grey a rendu sur ce point dans la chambre des Communes.

Question. „ Le pays n'est-il pas en général si „ couvert de bois , & si favorable pour les ambuscades qu'on ne peut en avoir qu'une connaissance „ imparfaite , en envoyant à la découverte?”

Réponse. „ Cette partie de l'Amérique où je  
 „ suis allé est le pays le plus fort que j'aye jamais  
 „ vu: il est partout montueux, couvert de bois,  
 „ entre coupe de ravines, de criques & de marais;  
 „ & à chaque quart de mille on trouve un poste  
 „ propre aux ambuscades. On ne peut en avoir que  
 „ peu ou point de connaissance en envoyant à la  
 „ découverte.”

Question. „ Connaissez vous un pays, en égard  
 „ aux circonstances de la guerre d'Amérique, aussi  
 „ bien disposé pour la défensive?”

Réponse. „ Ma réponse à la première question mon-  
 „ tre sûrement que l'*Amérique est, de tous les pays,*  
 „ *le mieux disposé pour la défensive. Il n'y a pas un*  
 „ *terrain de cent pieds qu'on ne puisse disputer, au*  
 „ moins dans la partie que j'ai vue.”

Je vais actuellement poursuivre mes remarques sur  
 le Pamphlet, page par page.

Page 3me. Dans ce pays nous avons vu, dernièrement,  
 deux armées, l'une pour le conquérir, l'autre pour le dé-  
 fendre. Nous avons vu l'armée Britannique pénétrer dans  
 le coeur du pays, dans une étendue d'environ deux cens  
 milles, depuis le Long Island, par les plaines blanches, jus-  
 qu'à Trenton, & depuis Elk Ferry jusqu'à Philadelphie,  
 malgré tous les efforts d'un ennemi instruit à fond de tous  
 les postes avantageux; & nous avons vu cette armée s'em-  
 parer avec facilité & presque sans perte, de tous les  
 postes avantageux, occupés par les ennemis qui ont toujours  
 fui à son approche.

Cette description a été amenée pour montrer que

le pays n'est pas bien fort ni bien impénétrable. Mais elle sert seulement à prouver que les Généraux & les Officiers chargés du commandement des différens corps étoient infatigables dans leur devoir & furmonterent toutes les difficultés du pays qu'ils rencontrerent dans leur marche. Ainsi l'Auteur me donne des éloges sans y penser. Car, après tout, celui qui commandait en chef, a peut-être aussi quelque droit au mérite de ces succès. Mais *il est faux que les ennemis aient toujours fui à notre approche & que nous ayons pris tous leurs postes avantageux avec facilité & presque sans perte.* Ils se battirent avec l'armée Royale dans le Long-Island, ils en soutinrent l'attaque au fort Washington; ils tinrent bon à la bataille de Brandewine, & nos pertes dans ces occasions, quoiqu'on ne puisse les égaler aux leurs, ne doivent, cependant, pas être regardées comme peu considérables.

Page 7, 8, &c. Ces pages contiennent une dissertation sur les bonnes dispositions & la fidélité du peuple d'Amérique,

Il y aurait beaucoup à dire sur l'article de la fidélité & sur les principes de cette fidélité, par rapport au peuple d'Amérique. Quelques-uns sont fidèles par principe; grand nombre par intérêt; grand nombre par des motifs particuliers de ressentiment: il y en a beaucoup qui désirent la paix, mais absolument indifférens pour quel parti la victoire se déclarera: il en est d'autres qui souhaitent le triomphe de la

Grande-Bretagne, à cause du bonheur qu'ils goûtaient sous son empire. J'aurai, dans le cours de ces remarques, occasion de traiter ce sujet plus au long.

Page 8. Le mépris & les traitemens inhumains qu'on a fait éprouver aux sujets fideles de sa Majesté.

J'ai beau chercher : je ne fais de quelle espece de mépris ou de mauvais traitemens, on veut parler ici. Dans une autre partie du Pamphlet on fait encore une mention particuliere du pillage ; on y répondra dans le tems. Je ne puis, cependant, m'empêcher de faire quelques remarques sur cette accusation générale. Je ne trouve point mauvais qu'on attaque ma conduite sur ce qui concerne l'art de la guerre ; mais, quand on m'accuse d'inhumanité, je sens que je suis homme, & mon coeur se révolte contre le trait dont on a voulu me percer.

Les premiers désastres des Américains, suites de leur rébellion, commencerent à Boston ; & je crois impossible d'alléguer un seul exemple d'inhumanité envers aucun individu de cette ville. Au contraire, on a eu les plus grands égards, non seulement pour ceux qui par leur conduite, avaient acquis un droit à la protection publique, mais envers quiconque donnait la moindre profession ou faisait paraître le moindre signe extérieur de fidélité. C'est une chose attestée par acte public (voyez la Proclamation du 28 Octobre 1775) que leurs services furent recherchés en leur recommandant de faire une affo-

ciation défensive & qu'on offrit des armes à tous ceux qui se déclareraient inclinés à contribuer de leur pouvoir à la conservation du bon ordre & du gouvernement dans la ville de Boston : ceux qui s'enrôlèrent dans cette occasion furent pourvus de la même portion de munitions & de provisions, qu'on accordait aux troupes de sa Majesté. On continua d'avoir les mêmes égards pour les Réfugiés à l'évacuation de Boston (lorsque l'armée se trouva dans les circonstances les plus périlleuses, tant par la rareté des provisions que par la dépense des transports) en transportant à Halifax plus de onze cens personnes, tant hommes que femmes & enfans, avec toutes les marchandises & tous les effets qu'ils pouvaient prendre avec eux. Est-ce être cruel que d'agir ainsi ? — Les circonstances sur lesquelles je me fonde sont prouvées authentiquement dans mes lettres à Lord George Germain le 21 de Mars & le 21 d'Avril 1776.

Dans toutes les autres époques de mes opérations militaires à New-York, à Philadelphie, y a-t-il eu un seul homme de bonne volonté & digne de considération qui n'ait pas été employé ? Plusieurs furent encouragés par des emplois publics : plusieurs par des récompenses pécuniaires : je ne sache même pas qu'il y ait eu un seul réfugié, muni de recommandations convenables, à qui nous n'ayons offert des emplois militaires ou civils, de l'argent, des provisions, des commodités, ou témoigné des égards publics. Il est vrai que j'avais des considérations



particulieres, (comme de raison) pour ceux dont j'aurais droit d'attendre les plus importans services : & j'avoue que j'ai souvent été la dupe de ces sortes de distinctions.

Je crois qu'il est à propos d'en alléguer un exemple particulier. *Joseph Galloway*, Ecuyer (homme de loi) avait été Orateur dans l'Assemblée de Pensylvanie. Au commencement de la Rébellion, il fut élu membre du Congrès. Quand mon frere & moi, en qualité de Commissaires de sa Majesté pour rétablir la paix, publiâmes une amnistie en faveur de tous ceux qui avaient eu part à la Rébellion, pourvu qu'ils consentissent à se rendre & à prêter par écrit avant un tems fixé, le serment de fidélité, Mr. Galloway fut un des premiers qui sortit de Philadelphie pour passer de notre côté. C'était au mois de Décembre 1776, dans un tems où nos grands succès avaient jetté la terreur parmi les Chefs de la Rébellion & presque opéré une soumission générale. Quoique la perspective des affaires fût si favorable, je ne laissai pas de regarder l'acquisition de Mr. *Galloway* comme un avantage de quelque importance, parcequ'à tout événement je me promettais de tirer de grands secours d'une personne si distinguée par ses talens & par son influence dans la Province de Pensylvanie. J'espère qu'un pareil espoir doit justifier, en quelque façon, la libéralité dont j'usai envers lui. Je lui accordai deux cens livres Sterlings par an à dater du moment qu'il aurait joint l'armée, jusqu'au tems où l'on pourrait le pourvoir d'une autre manière.

Lorsque nous eûmes pris possession de Philadelphie, je le nommai Magistrat de Police de cette ville, avec un honoraire de 300 livres Sterlings par an, outre six Shillings par jour pour l'entretien d'un clerc. Je lui confèrai en outre la supérintendance du port avec un salaire de vingt Shillings par jour, le tout montant à plus de 500 livres Sterlings par an. Si sa faveur populaire ou son influence personnelle eût été aussi grande dans la Pensylvanie qu'il nous le disait, cette récompense ne m'aurait pas paru mal placée. Je commençai d'abord par faire attention à ses observations & je me confiai à lui pour me procurer des intelligences secrètes; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ma confiance étoit mal placée. Je m'aperçus que ses idées étoient chimériques, & que ses avis n'étoient que trop souvent ou mal fondés ou tellement exagérés qu'il eût été imprudent d'agir en conséquence. Ayant un jour découvert qu'il m'avait donné des informations comme venant d'une personne qui, dans la suite, fit, dans un examen, un récit différent de la chose, j'eus aussitôt recours à un autre Canal pour me procurer des intelligences secrètes; & dans la suite je regardai Mr. *Galloway* comme un vain babillard. Je ne laissai pas de le continuer dans les emplois lucratifs de Magistrat de Police & de Superintendant du port; & je crois qu'il avait les qualités propres à les remplir.

Pages 22, 23, 24, 25, 26, 27. L'Auteur dit dans ces pages que l'armée Britannique, partout où elle portait sa marche, fut reçue avec tous les témoignages de joie & particulièrement à Philadelphie; que, pendant que nous fumes en possession de cette ville, les gens de la Campagne vinrent, au risque de leurs vies, pour fournir toutes sortes de provisions, à l'armée, à la flotte & aux habitans de la ville qui ne montaient à rien moins qu'à 50,000ames; qu'ils refusaient d'en fournir au Général Rébelle, pour ne pas servir d'instrumens aux mauvais dessein des ennemis de leur souverain. Qu'ils accouraient de tous les côtés pour donner des informations de l'état de l'ennemi & des bonnes dispositions du peuple envers le gouvernement; que des milliers venaient se ranger du côté des troupes Anglaises pour avoir leur protection, ou allaient s'enfoncer dans les Provinces éloignées pour y vivre inconnus, ou cherchaient un asile parmi les sauvages, pour éviter d'entrer en guerre contre leurs concitoyens dans ce pays; & que, dans le même tems des milliers d'entr'eux servaient en qualité de volontaires sans recevoir ni paye ni habillement.

Je ne sache pas, je n'ai même jamais ouï dire que les troupes Britanniques aient dans leur marche, en aucun lieu & surtout à Philadelphie, été reçues avec joie, excepté par les Quakres & par un petit nombre d'autres personnes. A l'arrivée de l'armée à Philadelphie il ne restait pas dans la ville tout à fait 4,500 habitans mâles entre dix-huit & soixante ans. Ils y rentrèrent peu à peu, les uns pour prendre possession de leurs maisons & de leurs effets; quelques-uns pour nous faire tout le mal qu'ils pouvaient, en faisant passer des informations à l'en-

nemi, en cherchant à débaucher les troupes pour les faire désertter & à enlever adroitement pour l'armée de Washington les choses qu'on ne pouvait se procurer dans la Campagne. Que les gens de la Campagne nous aient apporté des provisions fraîches & qu'ils en aient refusé, autant qu'ils ôsaient le faire, au Général Rébelle, c'est une chose certaine : mais je suis bien éloigné d'accorder que cette conduite ait eu pour motifs les causes assignées par l'Auteur. Les gens de la Campagne n'avaient aucune foi à la valeur du papier monnoyé du Congrès ; & le Général Rébelle les forçait de le prendre en paiement pour les provisions qu'il ramassait. Au contraire, ils savaient qu'on les payerait à l'instant en bonnes espèces sonnantes pour tout ce qu'ils nous apporteraient ; & la même occasion leur procurait encore la facilité d'emporter avec eux, pour l'usage de leurs familles, une grande quantité d'articles de nécessité qu'ils ne pouvaient se procurer que dans les places où se trouvaient les armées & les flottes Britanniques : Ou je suis bien trompé, ou voilà les motifs réels qui engagerent les gens de la Campagne à nous procurer toutes ces sortes de secours. L'Auteur dit qu'ils agissaient ainsi au péril de leurs vies. La chose paraissait telle en effet ; aussi envoyai je des détachemens considérables pour protéger, aux jours de marché, tous ceux qui venaient dans la ville ou en retournaient. Je ne laissai pas de *souçonner que le Général Washington connivait, par une espèce de politique, à cette espèce de commerce.* Il savait que ni

notre armée ni notre flotte ne souffraient jamais la disette de, provisions: il savait que cette disette se ferait plutôt sentir aux habitans *qui en général étaient débroués pour lui*: il sentait que la circulation de l'or & de l'argent servait à renforcer son pays dans un point très important, & il savait que les gens, soit qu'il connût à cette pratique ou non, porteraient leurs productions partout où ils pourraient avoir en paiement de l'or & de l'argent.

Plusieurs milliers (dit l'Auteur) allèrent se cacher dans les Provinces éloignées où ils n'étaient pas connus, ou cherchèrent un azile parmi les sauvages pour éviter d'avoir part à la guerre.

S'il veut parler, comme je le présume, des insurgens de la Caroline septentrionale, le lecteur verra les circonstances qui les regardent, éclaircies dans une des remarques suivantes.

Bien des milliers (dit-il) vinrent chercher de la protection auprès des troupes Britanniques.

Je nie que dans aucun tems il soit venu des multitudes auprès des troupes Britanniques, quoi qu'il y eût apparence que cela arriverait au printems de l'année 1778, ce que j'attribuai au succès avec lequel nous avions pris & retenu Philadelphie.

*Je ne sais ce que l'Auteur veut dire par des milliers de volontaires en armes qui venaient nous servir sans recevoir de payes ni d'habillement.* Ce que fais,

c'est que, dans le grand nombre de ces troupes provinciales, il n'y avait que très peu d'Américains.

Dès notre arrivée à Philadelphie, Mr. Galloway s'adressa à moi pour avoir la permission de lever une Compagnie de Dragons qu'il m'assura pouvoir être toute composée d'Américains natifs, & principalement du Comté de Bucks en Pensylvanie où il prétendait avoir ( car il n'avait sûrement pas ) la plus grande influence. Sa Requête fut accordée; & lorsqu'en suite la chose vint à être examinée, il se trouva qu'il n'y avait que très peu d'Américains parmi ceux qu'il enrôla.

Pour prouver l'opinion que j'avais de la fidélité du peuple, l'Auteur, (dans une note page 26) cite un passage de ma lettre du 3 Septembre 1775 au Secrétaire d'Etat dans laquelle je dis que „ les Habitans du Long-Island dont plusieurs avaient été „ contraints à épouser le parti de la Rébellion, s'é- „ taient tous soumis & se disposaient à prêter le „ serment de fidélité.”

C'était le Gouverneur de la Province qui m'avait fait accroire que les habitans du Long-Island avaient été forcés à suivre la Rébellion; j'avouerai même que nos premiers succès dans cette Isle furent suivis de la soumission des habitans; mais il parut dans la suite que leur soumission ne fut due qu'à nos succès; puisqu'il n'y en eut que peu qui entrèrent dans les Compagnies qui se levaient dans le Long-Island. Le mot de *soumission*, dont je me servis dans ma lettre, montre qu'il y avait de la contrainte.

L'Auteur, voulant montrer (dans la même note) que je ne croyais pas que le peuple fût porté à la Rébellion, cite les mots suivans de ma lettre publique du 12 Février 1777. „ Ils (les Etats Rébel-  
 „ les) sont convaincus que leur existence dépend  
 „ entièrement du succès de la Campagne prochaine;  
 „ c'est pourquoi ils employent toutes les voies de  
 „ la contrainte envers ceux qui n'embrassent pas leur  
 „ service de bonne volonté." Il cite, pour le même objet, ma lettre du 5 Mars 1778.

Les voies de la contrainte auxquelles j'ai dit que les Rébelles étaient réduits, étaient effectivement les suites des succès des armées Britanniques. Les Américains n'avaient aucun penchant à s'enrôler dans une armée qui, partout où elle rencontrait la nôtre, était presque sûre d'être défaite. Si l'aversion des Américains pour entrer dans l'armée rebelle eût procédé d'un principe de fidélité pour leur souverain, pourquoi ce corps de 500 hommes que l'Auteur assure (ce que je ne crois pourtant pas) avoir été congédié au mois de Septembre 1777 par le Général *Washington*, parce qu'il conservait une affection trop forte pour le gouvernement Britannique, pourquoi, dis-je, ce corps congédié à si peu de milles de notre armée, ne faisoit-il pas cette occasion de nous offrir ses services ?

Page 33. L'infanterie & la Cavalerie envoyées en Amérique montoient à 52,815—de ce nombre 40,874 étaient sous le commandement de Sir William Howe.

L'Auteur voudrait ici faire accroire au Lecteur qu'au tems de mon arrivée à Staten-Island, mon armée montait à 40,874, & celle des Rébelles à 18,000 y compris les milices. Rien n'est plus capable d'induire en erreur que ce calcul. Lorsque je débarquai à Staten-Island, je n'avais sous mon commandement immédiat que 7,558 Soldats d'ordonnance, y compris les malades. Je débarquai à Long-Island avec environ 15 à 16000 hommes d'ordonnance, ayant laissé le reste de l'armée pour la défense de Staten-Island: toutes mes forces ne consistaient alors qu'en 20,121 hommes d'ordonnance, dont 1,677 étaient malades.

Page 34. Quand Sir William Howe arriva à Staten-Island, les Résolutions du congrès pour déclarer l'indépendance des Colonies, venaient d'être publiées, &c. L'armée Rébelle que l'on avait engagé, par séduction, à prendre les armes, sous prétexte d'obtenir le redressement de leurs griefs, ne montait pas à 18000 hommes y compris les milices.

Ayant ainsi exposé le nombre des troupes des deux partis, il est nécessaire, pour mieux éclaircir la vérité, de comparer & peser dans la balance militaire les forces réelles de chacun des deux partis.

Les Rébelles, d'après les informations les plus exactes, avaient alors dans cette partie du pays, au delà de 20,000 hommes. — On les faisait monter à 24000. — Je ne parle qui de ce que se trouvait dans le Long-Island & l'York-Island, sans y com-



prendre leur camp volant dans le voisinage ( les Jerseys ) que l'on disait être composé de 8,000 hommes. Si je voulais suivre la manière de calculer de l'Auteur, quand il expose le nombre d'hommes qui servaient sous moi, je dirais, & avec plus de raison, que le Général *Washington* avait, sous son commandement, au mois de May 1776, dans les différentes Provinces, une armée de 80,300 hommes (a)

Page 35. La santé de l'armée des Rébelles n'était point ménagée; elle manquait de discipline.

Bien loin qu'on négligeât la santé de ceux qui la composaient, rien n'est plus certain que les médecins & chirurgiens les plus expérimentés de l'Amérique, avaient soin d'eux, & qu'ils avaient établi des hôpitaux réguliers. Quand à leur discipline, ils savaient, en général, aussi bien se servir d'armes à feu que les troupes du Roi; car, depuis l'an 1774, on avait pris de grandes peines pour les exercer.

(a) Voici un tableau des forces des Rébelles, imprimé à New-York, au mois de May 1776.

Dans le Canada, sur les Lacs & à Albany.	9,000 de troupes continentales,
à New-York & au Long-Is-land.	12,000 dito
	11,000 de milices
Dans les Jerseys & la Pensylvanie.	3,000 Brigade de Jerseys
	10,000 Camp volant
Dans la Virginie.	8,000 T. continentales
Caroline Septentrionale	1,000 dito
Caroline Méridionale	4,000 dito
À Boston	2,000 dito
De troupes sans station fixe	20,000 de milices
Total	80,300

Page 35. Il est à propos d'éclaircir une autre matière qui a longtems été un sujet de dispute dans le public, savoir, si le Général, Commandant les Troupes Britanniques, a été arrêté par des instructions formelles qui fissent languir ses opérations & missent obstacle au grand dessein de la guerre. Les lettres des Secretaires d'Etat pour les affaires d'Amérique prouvent qu'on s'en rapportait entièrement au jugement du Général dans la combinaison & l'exécution des projets, dans tous les cas hors un (b) qu'il négligea par un grand malheur; négligence qui causa la ruine d'une armée Britannique, & attira sur son pays un opprobre dont il n'avait jamais été flétri auparavant.

Je ne me suis jamais plaint d'avoir été gêné par des instructions formelles. Il est vrai que mes opérations furent languissantes & que le grand but de cette guerre fut arrêté, mais ce fut manque de forces suffisantes, comme je l'ai exposé au long dans le Récit précédent. L'Auteur cite ici la lettre de Lord *George Germain* du 3 Mars 1777, comme contenant des instructions pour soutenir l'armée septentrionale, quoi qu'en effet elle ne fasse aucunement mention de cette armée. Les seules instructions (si toutefois je peux leur donner ce nom) que j'aye jamais reçues relativement à l'armée septentrionale, sont contenues dans la lettre de sa Seigneurie du

18

(b) Ces instructions (dit l'Auteur) avaient pour objet de soutenir l'armée septentrionale & de faire une diversion en sa faveur sur les côtes de la nouvelle Angleterre. Lettres de Lord *George Germain* 3 Mars 1777.

18 May 1777 ; & je ne les reçus que le 16 Août ; étant à la Baye de *Cheſapeack*. Voici ſes propres paroles : „ Me promettant , cependant , que , quoi-  
 „ que vous puiffiez projetter , vous l'aurez exécuté  
 „ à tems pour être en état d'agir de concert avec  
 „ l'armée qui a ordre de partir du Canada , & de ſe  
 „ ranger ſous votre commandement.” J'ai déjà parlé de cela dans mon compte rendu.

Dans la lettre du 3 Mars ( citée par l'Auteur ) on m'avertiſſait que c'étoit l'opinion de ſa Maieſté qu'une diverſion vigoureuſe ſur les côtes de *Maſſachuſet-Baye* , & de *New-Hampſhire* n'empêcherait „ pas ſeulement les levées pour l'armée continen-  
 „ tale , mais faciliterait auſſi beaucoup la ſûreté de  
 „ notre commerce.” Lord *Howe* & moi avions ordre de „ prendre ſérieuſement cet objet en con-  
 „ ſidération , autant que le plan que je projettais  
 „ ( mon expédition en Penſylvanie ) pouvait le per-  
 „ mettre.” Dans ma réponſe du 3 Juin ſuivant à Lord *George Germain* , j'expoſai les raiſons pour leſquelles cette diverſion ne pouvait ſe faire. — Ce point eſt débattu dans mon compte rendu. Je dois encore obſerver ici que la diverſion dont il eſt queſtion dans la lettre de Lord *George* , ne paraît avoir aucun rapport à l'armée ſeptentrionale.

Page 36. Le Commandant en chef n'ouvrit jamais aucune opération avant le mois de Juin. Une partie de ce mois & ceux d'Avril & de May tout entiers. quoique les plus propres pour les opérations , l'air étant temperé &

les chemins praticables , étaient perdus inutilement ; dans un tems où quantité de raisons les plus pressantes aursient dû faire ouvrir la Campagne de bonne-heure , & avec vigueur.

Ainsi je dois répondre pour l'ouverture de deux Campagnes.

Le 2 Juillet 1776, je vins de Halifax débarquer à Staten Island. On ne pensa jamais que nous devions commencer les opérations avant l'arrivée des troupes attendues d'Angleterre ou l'arrivée de l'armée du Général Clinton de Charles-Town. Le Général Clinton arriva le premier Août. Les Gardes & les Hessois n'arriverent avec les équipages de Campagne que le 12 d'Août. Après un si long transport sur mer, on n'accorda que neuf jours aux troupes pour se rafraichir, & se préparer à tous les arrangemens nécessaires. Nous mimes pied à terre dans le Long Island le 22 Août. Ainsi fut ouverte la premiere Campagne de 1776; il eût été impossible de l'ouvrir plutôt.

Je vais rendre compte de la seconde Campagne en 1777. L'expédition à Peek's-Kill commença dès le 22 Mars : l'expédition à Danbury le 23 Avril : l'équipage de Camp pour l'armée n'arriva pas avant le 24 May. Nos opérations dans les Jerseys commencerent le 12 Juin. Il y a dans mes lettres au Secrétaire d'Etat bien des raisons propres à prouver que ces opérations ne pouvaient commencer plutôt.

Page 37. Dans ces mois ( Avril & May ) l'armée Rébellé était toujours réduite à l'état le plus faible.

C'était principalement dans les mois d'Avril & de May que se faisaient les recrues pour l'armée Rébelle, & elles ne pouvaient jamais la joindre avant le mois de Juin.

Ils faisaient, ainsi que partout ailleurs, leurs recrues en hiver; & les levées venaient la joindre de bonne-heure au printems. Les portions de ces recrues étaient en Campagne pendant l'été.

Page 38. Il savait que le fourage sec était pour les chevaux une bien meilleure nourriture que le fourage verd; il aurait donc pu prendre avec lui pour un tems le fourage qu'il pouvait employer dans les quartiers; le pays était plein de fourage sec de toutes sortes; il avait toujours pu s'en procurer dès qu'il en avait eu besoin, soit en Campagne soit dans les quartiers (a)

Nous n'avions pas de fourage dans les quartiers, nous n'aurions même pu en transporter une quantité suffisante pour l'essentiel du service.

Son appel à ma lettre du 17 Janvier 1778, est dans le même goût que le reste de sa brochure. Le fourage dont il parle, on se l'était procuré dans le voisinage de Philadelphie, au commencement de l'hiver. Mais quoique toutes sortes de moyens fussent mis en usage, nous ne pûmes nous procurer une quantité suffisante de fourage; & nous aurions été dans une grande disette sur cet article, si Lord Howe ne nous en avait fourni une quantité considérable de l'Ile de Rhodes.

(a) Lettre de Sir W. H' ———'s 17 Janv. 1778. Lord Cornwallis se procure dans la Campagne assez de fourage pour la consommation d'hiver.

Mais quel rapport peut-il y avoir entre l'état du fourage à Philadelphie l'an 1778, & l'ouverture de la Campagne dans les Jerseys en 1777 ? L'Auteur est singulièrement habile en anachronismes : il a, dans plusieurs cas, non seulement confondu, transposé les dates, mais encore combiné les circonstances de différens périodes, pour les renforcer l'une par l'autre, ou les appliquer à une époque particulière.

J'ai déjà parlé de l'ouverture de la Campagne, en 1777. Il n'est pas nécessaire que je m'étende sur l'an 1778. Je reçus de bonne-heure au mois d'Avril les ordres de revenir en Angleterre. — Ainsi c'était à mon successeur à répondre de la Campagne de 1778. Dans cet intervalle, on ne laissa, cependant, pas l'armée perdre son tems dans l'oïveté ou dans la dissipation. — Au mois de Mars je détachai le Colonel Mawhood pour faire une descente sur la côte de Jersey. Il défit les forces rassemblées contre lui & rapporta une quantité considérable de fourage, venue fort à propos. — Le Colonel Abercrombie ne fut pas moins heureux à surprendre & à défaire entièrement un corps d'environ mille Rébelles, qui avaient pris poste à dix-sept milles environ de Philadelphie. Cette expédition fut exécutée le 4 May ; & le 7 du même mois, le Major Maitland remonta la Delaware avec le Capitaine Henri de la flotte, pour détruire tous les navires & bâtimens des Rébelles entre Philadelphie & Trenton, entreprise qui fut conduite avec beaucoup d'intelligence & exécutée avec succès. — Sir Henri Clin-

ton arriva le 8 à Philadelphie ; & le 24 du même mois, je lui résignai le Commandement de l'armée.

Page 38. Il vit plusieurs fois différens Corps tenter de se mettre en armes & de l'assister pour supprimer la rébellion.

*La seule tentative de cette espee, qui mérite d'être mentionnée, éclata dans la Caroline septentrionale, au printems de l'année 1776 ; il me fut alors absolument impossible de seconder cette insurrection. — Le projet était concerté entre une Colonie de Montagnards d'Ecosse & un corps d'Américains de cette Province qui se faisaient connaître sous le nom de Loyalistes. Ils s'étaient engagés à suivre les ordres du Gouverneur Martin, qui leur proposa d'opérer en faveur des troupes d'Europe sous le Comte Cornwallis. Les Loyalistes promettaient cinq mille hommes & les Montagnards sept cent. Les premiers voulaient qu'on s'assemblât immédiatement, les autres insistèrent d'abord sur l'utilité d'attendre l'arrivée des troupes Britanniques, se laissèrent à la fin gagner par les importunités des Loyalistes & se rendirent au rendez-vous, en plus grand nombre qu'ils n'avaient promis. Mais les Loyalistes, au lieu de cinq mille hommes, ne purent pas même assembler la vingtième partie de ce nombre, & deux de leurs Compagnies déserterent à l'approche des Rébelles. Les Montagnards garderent leur poste, combattirent avec valeur, mais accablés par le nombre, ils furent défaits avec perte considérable & forcés de se disperser.*

Page 38. Il vit plusieurs des Habitans mis à l'amende , en prison ou à mort , pour leur fidélité. (a)

La lettre que l'Auteur cite ici avec la date du 8 Juin, n'est datée que du 7 Juilliet 1775 de Staten-Island. *Le petit nombre des habitans de cette Isle avaient condamné les mesures violentes, adoptées par leurs voisins, & reçu en conséquence des mauvais traitemens de ceux de Jersey.* L'arrivée des troupes du Roi les délivrèrent des craintes qu'ils pouvaient entretenir, & leur fidélité éclata par tous les témoignages qu'ils purent imaginer. Ils nous fournirent des provisions fraîches, des voitures, des chevaux &c. en conséquence, ils méritaient dans ce tems-là les éloges que je leur donnai dans ma lettre. Mais il ne faut pas oublier que ces éloges se bornaient uniquement aux habitans de Staten-Island. La Campagne n'ayant pas encore été ouverte, je ne pouvais avoir aucune connaissance personnelle de la fidélité du peuple de New-York, des Jerseys, ou de Connec-ticut. J'avais rencontré à Sandy-Hook le Gouverneur Tryon avec d'autres Messieurs, qui s'étaient

(a) Les lettres de Sir William Howe prouvent la vérité de ce que j'ai tâché de soutenir. -- Dans celle en date du 8 Juin, 1776, il dit qu'il débarqua ses troupes à la grande joie d'un peuple, *très fidèle & très affectionné.* --- Qu'il a bien des raisons d'espérer de voir l'armée jointe par un corps nombreux des habitans des Provinces de New-York, des Jerseys, & de Connec-ticut, qui, dans ce tems d'oppression universelle, n'attendent que les occasions de donner des preuves de leur fidélité & de leur zèle pour le Gouvernement.



réfugiés à bord d'un Vaisseau ; & ce ne fut que par leur canal que je pus être informé des dispositions du peuple dans ces Provinces. — *L'événement a montré qu'ils avaient été trop bouillans dans leurs espérances.*

Page 39. Pour prouver encore mon opinion sur la grande fidélité des Américains , il ajoute dans une note la citation suivante de malettre écrite au Secrétaire d'Etat, en date du 20 Decembre 1776.

La chaîne des Cantonemens est beaucoup trop étendue ; mais j'ai cru devoir occuper Burlington pour couvrir le Comté de Monmouth où se trouvaient plusieurs habitans fideles.

Cette lettre fut écrite avant l'affaire de Trenton , & je n'avais aucune raison de soupçonner la fidélité de ceux qui vinrent à nous de Monmouth , mais je ne tardai pas à être désabusé. Grand nombre , & même un très grand nombre de ces Loyalistes furent peu de tems après faits prisonniers en combattant contre nous , d'autres furent tués ayant encore mes lettres de protection dans leurs poches. On trouva aussi dans les poches des tués & des prisonniers , des certificats qui prouvaient qu'ils avaient même prêté , par écrit , serment de fidélité , pour jouir de bénéfice de la proclamation des Commissaires du Roi pour une amnistie générale. — Ces faits là sont notoires.

Page 39. Et cependant , contre toutes ces preuves , il a affecté , ainsi que plusieurs de ses Officiers généraux , de

les croire : ils ont déclaré , depuis , que les habitans de ce pays avaient une aversion presque unanime pour la Couronne. Sous ce prétexte , nous l'avons vu éviter de confier des armes à des sujets fideles & zélés ou de faire usage des forces des Colons bien affectionnés pour l'assister à réduire ou à défendre , après la réduction , les villes ou Provinces.

On m'a fait différentes offres de lever des hommes , je n'en ai refusé aucune , pour peu qu'elle parût porter une lueur de succès ; mais je dois ajouter qu'il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui eurent tout le succès proposé.

Mr. *Olivier Delancey* qui passait pour un des Citoyens les plus accrédités de New-York , & le plus propre à engager les Loyalistes (\*) de cette Province à joindre les troupes du Roi , fut nommé Brigadier-Général , & autorisé à lever trois bataillons qui devaient consister en 1500 particuliers , à la tête desquels on aurait mis les personnes les plus respectables , recommandées par lui-même & par le Gouverneur Tryon. Ces Messieurs eurent recours à tous les efforts possibles , non seulement en agissant dans les districts possédés par les troupes du Roi , mais encore en employant des gens pour aller dans la Campagne & inviter les bien-affectionnés à prendre service. Plusieurs des Officiers ( comme j'ai été in-

(\*) J'ai cru devoir employer ce terme , parceque son analogie & son étimologie se trouvent dans la langue Française où il n'a cependant pas d'équivalent , *note du Traducteur.*

informé depuis) fort en peine pour compléter leur corps, recoururent aux recrues, même parmi les prisonniers qui étaient alors en grand nombre : ils en vinrent jusqu'à risquer de les tenter par l'offre éblouissante d'une paye, de la liberté & du pardon : *Nonobstant tous ces efforts & encouragemens, nonobstant le zèle fidèle du peuple & tous ces milliers que l'Auteur prétend avoir couru chercher protection auprès des troupes Britanniques, le Brigadier-Général Delancey n'avait, à l'ouverture de la Campagne de 1777, levé que 597 hommes, au lieu des 1500 qu'il avait promis.*

Mr. Courtland Skinner qui passait pour avoir une influence considérable dans les Jerseys, où il avait géré les fonctions de Procureur-Général avec beaucoup d'intégrité & de réputation, fut aussi nommé Brigadier-Général & autorisé à lever cinq bataillons qui devaient consister en 2500 particuliers, sous le Commandement de personnes du pays, nommées par lui-même. Il eut recours aux mêmes moyens employés pour lever le corps de Delancey ; mais, à l'ouverture de la Campagne en 1777, le nombre de ceux du Brigadier - Général Skinner ne monta qu'à 517, au lieu de cinq bataillons de 2500 hommes qu'il avait espérés.

Au mois de Novembre 1777, le corps du Brigadier-Général Delancey ne s'accrut qu'au nombre de 693, & celui du Brigadier - Général Skinner qu'à 859. — Au mois de May 1778, leurs pro-

grès avaient été si lents que le premier n'avait augmenté qu'à 707, & le second à 1101.

On offrit encore de lever plusieurs autres Corps dans l'Hiver de 1776; on les accepta jusqu'au nombre de treize qui devaient être composés de 6,500 hommes, y compris le brigades de Delancy & de Skinner. Mais, au mois de May, 1778, le nombre de ces treize corps ne montait qu'à 3,609, un peu plus de la moitié du nombre espéré; & , comme je l'ai déjà observé, *il n'y avait parmi eux qu'un petit nombre d'Américains.*

Lorsque nous primes possession de Philadelphie, on employa les mêmes encouragemens & de plus grands encore à l'égard du peuple de Pensylvanie. — Mr. *William Allen* qui passait pour avoir de grandes influences de famille dans cette Province — Mr. *Chalmers*, dont le nom était respecté dans les trois Comtés inférieurs sur la Delaware, & dans le Maryland — Mr. *Clifton*, le chef de ceux qui professent la religion Catholique Romaine, dont on disait qu'il y avait grand nombre à Philadelphie, ainsi que dans l'armée Rébelle, servant contre leur inclination, tous ces Messieurs, furent nommés pour commander les corps, pour recevoir & former au service tous les bien affectionnés qu'on pourrait gagner. — Quels furent les succès de ces efforts? Au mois de May 1778, lorsque je quittai l'Amérique, le Colonel Allen n'avait levé que 152 hommes de troupes réglées. — Le Colonel Chalmer 336 — & le Colonel

Clifton 180; qui, joints à trois Troupes de Dragons légers consistant en 132 hommes, & 174 *vrais Volontaires* de Jersey, sous le Colonel van Dyke, montant à 934 *hommes en tout, composaient toutes les forces qu'on put assembler en Pensylvanie, après neuf mois des efforts les plus infatigables.*

Page 39. Pendant qu'il traversait les Jerseys & que les Rébelles frappés d'une terreur panique fuyaient du pays, on ne fit aucune démarche pour enrôler & armer les amis du Gouvernement, qui desiraient avec une ardeur inquiète d'être employés, pour désarmer les mal-affectionnés, pour faire rentrer la Province dans la soumission due à sa Majesté, & pour la mettre en défense, quand l'armée procéderait dans ses autres opérations nécessaires.

Je n'avais jamais entendu parler auparavant de cette *ardeur inquiète*. — La chose était impossible. — Car *cette partie du New-Jersey* à travers laquelle le Comte Cornwallis prit sa marche depuis le fort Lee jusqu'à Trenton, *était presque dénuée d'habitans mâles: il n'en restait qu'un petit nombre pour faire feu derrière les buissons sur les troupes du Roi, lorsqu'elles passaient.* L'idée d'employer des gens de cette sorte, pour désarmer les mal-affectionnés, pour faire rentrer la Province dans le devoir, & pour la mettre en défense quand l'armée poursuivrait ses autres opérations, est d'une absurdité trop choquante pour mériter un plus long commentaire.

Page 40. A Philadelphie, où l'on aurait pu former une milice suffisante, aidée de mille hommes de troupes

régulières, & de quelques navires de guerre, pour la défendre contre toutes les forces avec lesquelles on aurait pu l'attaquer, pendant que l'armée Britannique aurait agi contre la grande armée des Rébelles, il commit la même négligence impardonnable, quoiqu'il restât dans cette ville près de neuf mois.

Ce que j'ai dit auparavant sur le succès de nos efforts pour lever des troupes à Philadelphie, pourrait servir de réponse suffisante à ce paragraphe. Mais le lecteur trouvera plus satisfaisant de voir un compte exact du nombre des habitans, restant dans la ville de Philadelphie, dans les franchises au nord, & les districts de Southwark, au mois d'Octobre 1777. Il est tiré d'une liste exacte, faite en différens quartiers, sous la direction de Mr. Galloway.

Mâles au dessous de 18 ans	4941
Mâles au dessus de 18 ans & au dessous de 60,	4482
Total	9423

Femelles de tout âge	12,344
Total	21,767

Je laisse à décider ce qu'une milice formée d'après ce calcul aurait pu faire pour la défense de la ville; & pour qu'il soit encore plus facile de tirer un jugement sûr, je vais détailler un fait important, pour montrer à quel point les habitans étaient ardens à favoriser le service du Roi, *même sans porter les armes.*

Aussitôt que nous eumes pris possession de Philadelphie, mon intention était de la fortifier de ma-

niere qu'elle aurait pu être gardée par un petit nombre d'hommes, pendant que la grande armée tiendrait la Campagne & agirait contre le Général Washington. Pour effectuer ce dessein, j'envoyai de German-Town des ordres au chef des Ingénieurs, de construire des redoutes & de former les lignes nécessaires de communication. Pour expédier l'ouvrage, & ménager le travail des soldats, je le chargeai, en même tems, d'employer les habitans & de payer à chacun 8 sols Anglais par jour, outre une ration de provision salée; sans quoi je savais déjà qu'on n'aurait pu leur persuader de travailler du tout.

Mr. Galloway, avec lequel j'avais conféré auparavant sur ce sujet, m'avait assuré qu'il n'y aurait aucune difficulté à trouver cinq cens hommes pour ce travail; & je ne doute pas qu'il ne se soit employé lui-même pour remplir les espérances qu'il m'avait données. Mais malgré tous les soins & la persévérance qu'il employa & tous les moyens imaginés par le chef des Ingénieurs; ceux que l'on pût engager à manier la pioche & la bêche, pour la construction des redoutes & des abbatis, ne monterent jamais à un plus grand nombre qu'entre soixante & quatre vingt, par jour, l'un portant l'autre.

Page 41. Fit il une démarche tendant à rapeler la nation sans les intérêts & le gouvernement de sa Majesté; ou pour l'attirer à l'ancienne obéissance, quoiqu'il eût une commission & des instructions pour cet effet?

*Toutes les démarches furent mises en usage à cet effet par mon frere & moi & les mesures prises pour l'exécution de notre commission civile, furent approuvées par le Ministre du Roi. Nos instructions n'ont pas encore été rendues publiques; il ne serait dont pas prudent de les discuter dans ce lieu.*

Page 41. Quoiqu'il vît les habitans, faire, en différentes parties de la Campagne, toutes sortes d'efforts en leur pouvoir pour l'assister; on voit, cependant, dans toutes ces proclamations, qu'il leur enjoignait de rester tranquilles dans leurs habitations, sans la moindre invitation à prendre les armes en faveur de la Couronne, ni sans la plus légère intimation que leur assistance s'accordait avec ses desirs. Injonction qui équivalait en effet à une prohibition; & rendait, si non illicite du moins dangereuse une conduite différente, parceque la plus exacte obéissance à cet ordre était la seule condition d'après laquelle il leur promettait la protection de sa Majesté.

J'ai déjà suffisamment exposé quels était ces *efforts* & ces *assistances* qu'on nous présentait dans les différentes parties de la Campagne.

Un grand nombre de mes proclamations contenaient des invitations à prendre les armes & de grandes promesses pour servir d'encouragemens. L'auteur fait, peut-être, ici allusion à une déclaration particuliere que je publiai, quand l'armée débarqua à la Tête de Elk. Je donnerai une copie de cette déclaration pour montrer avec quelle odieuse infidélité il l'a citée.



Quant à cette idée que l'injonction faite aux habitans de rester tranquilles dans leurs maisons, équivalait à une prohibition de prendre les armes en faveur de la Couronne & rendait cette prise d'armes, si non illicite du moins dangereuse, parceque l'obéissance la plus exacte à la déclaration était la seule condition d'après la quelle je leur promettais la protection de sa Majesté ; voilà, je pense, une chicane qui ne serait jamais entré dans le tête du plus subtil jurisconsulte d'Angleterre.

Comme cette déclaration était combinée pour le meridien de la Pensylvanie, d'un peuple dont Mr. Galloway prétendait avoir la plus profonde connaissance, je commençai par le consulter avant d'agir ; je la dressai conformément à ses idées, quand elle fut écrite, elle eut son entière approbation.]

Mr. Galloway m'assura que les habitans de cette partie de la Campagne s'empresseraient de passer de notre côté. Peu de tems après notre débarquement, je me plaignis à lui d'avoir été trompé dans l'attente qu'il m'avait fait concevoir. — *Il me donna pour réponse* que les habitans, dans cette partie de la campagne, n'étaient pas aussi bien affectionnés que ceux qui demeuraient plus avant ; & *que je les trouverai, d'autant mieux disposés & plus fideles que je m'avancerais davantage de la capitale de la Pensylvanie. Cette information ne laissa pas de se trouver, également, fausse.* Durant tout le cours de notre marche, depuis la Tête de Elk jusqu'à Philadelphie, les habi-

tans mâles, propres à porter les armes, avaient à l'exception d'un petit nombre, abandonné leurs habitations & *j'avais grande raison de croire qu'ils étaient en armes contre nous.* Les Quakers furent les seuls qui ne donnerent lieu à aucun soupçon.

## DECLARATION.

**S**IR WILLIAM HOWE, vivement pénétré des calamités aux quelles sont exposés les fujets fideles de Majesté, par la continuation de la Rébellion, & non moins desireux de protéger les innocens que déterminé à pōursuivre, avec avec toutes les rigueurs de la guerre, tous ceux que les troupes de sa Majesté peuvent, dans le cours de leurs progrès, trouver en armes contre le Roi, assure, par cette déclaration, les paisibles habitans de la province de Pensylvanië, des comtés inférieurs sur la Delaware; des Comtés de Maryland sur la côte orientale de la Baye de Chesapeake, qu'enfin d'écarter toutes les craintes mal-fondées qu'ils peuvent avoir concues d'être exposés aux déprédations de l'armée sous son commandement, il a donné les ordres les plus stricts aux troupes pour les maintenir dans le bon ordre & la plus severe discipline; & qu'il a signifié que les châtimens les plus exemplaires seront infligés à ceux qui oseraient piller les effets ou molester les personnes de tous les fujets bien affectionnés de sa Majesté!

Semblable sûreté & protection est également étendue à toutes les personnes, habitantes de

cette Province, qui n'étant par coupables de s'être arrogé l'autorité législative ou judiciaire, peuvent avoir agi d'une manière illégale dans des emplois subalternes, qui reconnaîtraient leur délit, & feroient laissées persuader d'abandonner leurs habitations, pourvu qu'elles reviennent promptement & qu'elles restent paisiblement dans les places de leur séjour ordinaire.

Considérant, en outre, que bien des gens en place & des particuliers, actuellement en armes contre sa Majesté, peuvent avoir envie de renoncer à participer à la rébellion, & de retourner au devoir de l'obéissance, Sir William Howe promet, en conséquence, un pardon libre & général à tous, tant Officiers que simples particuliers, qui viendront de bonne volonté se rendre à quelque détachement des forces de sa Majesté, jusqu'au jour où il sera notifié que ladite indulgence reste supprimée.

Donné sous mon seing, aux quartiers-Généraux de l'armée le 27 Août 1779.

W. Howe

Page 42. Des milliers accoururent partout où l'armée porta sa marche , & prêterent serment ; mais la parole royale qui devait leur servir de sûreté , fut honteusement violée : les pauvres malheureux , au lieu de recevoir la protection promise , furent pillés par la Soldatesque. Leurs femmes & leurs filles furent la proie violente de l'infame brutalité des derniers des humains : amis & ennemis furent , indistinctement , les victimes de ces traitemens barbares.

Si le Général Britannique était indolent & négligent à s'opposer à ces horreurs , le Commandant des Rébelles & les Etats de Colonies ne négligerent pas de les tourner à leur profit. Ils tirèrent de ces affreux excès tous les avantages possibles. Ils se procurèrent des dépositions authentiques de chaque pillage & de chaque viol. Ils eurent soin de les publier dans tous leurs papiers-nouvelles pour irriter & porter à son comble la fureur du Peuple contre sa Majesté & contre la nation Britannique. Les Soldats Britanniques furent représentés comme une espèce d'hommes plus féroces que les sauvages. Ce fut par ces moyens que les dispositions de plusieurs furent tournées contre le Gouvernement Britannique & quantité , animés par le désespoir , coururent joindre l'armée des Rébelles. La force des Rébelles s'augmenta , celle de l'Angleterre diminua , la gloire & l'humanité des Bretons furent couvertes d'une tache flétrissante que le tems n'effacera jamais.

Cette rapsodie est imaginée , pour me servir des termes de l'Auteur , afin de glacer ou d'allumer alternativement le sang du Lecteur indigné : l'humanité , aussi bien que mon honneur , me font un devoir de la réfuter comme une insigne fausseté.

On peut se rappeler que , *lorsque l'Angleterre com-*

*mença à porter avec impatience les inconvéniens de cette longue guerre, (Comme on avait souvent flatté le Peuple de la terminer promptement, malgré les assurances du contraire que je faisais passer au Secrétaire d'Etat) on eut recours sans relâche à des expédiens peu généraux pour tourner contre le Général le ressentiment public qu'on avait contre le Ministre. Une des principales accusations publiées contre lui & contre son frere, fut qu'ils étaient trop indulgens, trop partiaux pour les habitans de l'Amérique. La rigueur, dans son acception la plus révoltante, fut regardée comme le seul moyen d'étouffer la rébellion. On pensait que les maux même des innocens opéreraient en notre faveur, en les excitant par la détestation de cette maudite querelle, à se ranger au devoir de l'obéissance. Tel était le langage de ce tems là. Mais le Major Général Grey, apelé à rendre compte devant la chambre des Communes, attesta, „ qu'il n'a-  
 „ vait jamais vu la douceur employée envers les  
 „ Américains, qu'autant qu'elle était tout à fait con-  
 „ venable, & propre à faire beaucoup d'honneur  
 „ au Général & à l'armée Britannique.” — Ain-  
 si l'imputation d'une douceur employée mal à pro-  
 pos ne pouvant plus être soutenue, on changea tout à coup batterie. On fait dire au Major Général Robertson & à Mr. Galloway que les habitans ont été pillés par l'armée du Roi, &, (l'examen dans la chambre des Communes étant fermé à la hâte aux témoins prêts à déposer en ma faveur & capables de contre-balancer le poids de ces sortes d'allé-*

gations.) L'Auteur des Lettres à un Gentil-homme en prend occasion de publier qu'on n'a usé d'aucune sorte de douceur envers les habitans de l'Amérique; mais qu'au contraire on a inspiré & encouragé toutes les especes de cruautés qui font frémir le coeur humain.

Le Général Robertson déclare que les troupes, en traversant les Jerseys, pillèrent les habitans; mais il confesse, en même tems, que le Commandant en chef donna des ordres fréquens pour empêcher le pillage; Il aurait même pu ajouter que le Comte Cornwallis, qui commandait l'armée, lorsqu'elle passait à travers les Jerseys, s'employa lui même pour empêcher ces désordres & tous les autres. Mr. Galloway lui-même, qui atteste dans son témoignage qu'il y eut des pillages, reconnaît en même tems, que, sur un mémoire présenté relativement au pillage d'une grande quantité de vin de Madere (ce fut un des traits les plus violens) l'affaire fut examinée dûment & arrangée.

L'Auteur des Lettres à un Gentil homme fait bien que mes ordres & mes proclamations, en général, contre tout pillage, furent continus; & je crois, dans ma conscience, qu'il n'y eut jamais moins de pillage ni moins de désordre commis par aucune armée en campagne & dans un pays où les habitans étaient en armes contre les troupes, que par celle que j'avais l'honneur de commander. Quand à la violente brutalité commise sur les femmes & filles par l'infame licence des derniers des humains, je

déclare que je n'ai jamais ouï parler de plus que d'un rapt imputé aux Soldats; & cette violence avait été, dit-on, commise dans le Comté de Chester, dans la Province de New-York. On s'assura de la personne de l'accusé, on procéda immédiatement aux informations; mais l'accusateur refusa de poursuivre.

L'Auteur peut avoir raison, lorsqu'il dit que les chefs de la rébellion faisaient circuler dans leurs papiers publics des récits révoltans de la barbarie Britannique. — Un de leurs systèmes invariables fut toujours d'aigrir les esprits contre l'autorité & le gouvernement du Roi. Les papiers-nouvelles en Amérique, ainsi que ceux des autres pays sont les canaux que l'esprit de parti employe pour répandre l'imposture & la calomnie. Mais si de pareils récits avaient eu la vérité pour base, les personnes ou les familles lésées m'auraient probablement fait parvenir leurs plaintes; comme je n'en ai point reçu, j'ai droit de penser que ces récits sont faux.

On ne saurait nier qu'une armée nombreuse ne commette des désordres. Tout ce que je soutiens, c'est que, eû égard aux circonstances, ils furent en petit nombre & non pas d'une espèce révoltante; qu'on mit en usage tous les moyens possibles pour les empêcher; & que les coupables, qui furent convaincus, reçurent toujours un châtiment proportionné à leur délit.



mettre d'autres outrages, indiquait un relâchement dangereux de discipline; cela les rendait avides, négligens dans leur devoir, & indociles dans le commandement.

Que les troupes du Roi en Amérique étaient relâchées dans la discipline, négligentes dans leur devoir & désobéissantes, par principe, au commandement, voilà des assertions tout à fait neuves, & j'ajouterai, scandaleusement fausses, flétrissantes, sans ombre de preuve, pour l'honneur & la conduite de tous les Officiers qui servaient avec moi dans l'armée.

Page 45. Si près de vingt mille hommes, assistés par la flotte Britannique étaient nécessaires pour pousser les opérations en Pensylvanie, pays qu'il avoue avoir été en général bien affectionné pour le gouvernement, il doit suffire certainement qu'un tiers de ce nombre ne suffisait pas pour s'opposer aux forces combinées des cinq Colonies rebelles, les plus mal intentionnées de toutes.

Il donne un compte infidèle du nombre de l'armée méridionale. Elle montait à 13,799 d'ordonnance, y compris les troupes Britanniques, les étrangères & les provinciales. J'ai reconnu que j'avais été informé que le pays de Pensylvanie était, en général, bien affectionné. Les principales informations que je reçus, venaient de Mr. Galloway, qui fut un des plus zélés promoteurs de l'expédition faite dans cette Province.

Page 45. Il ne pouvait faire une démarche plus ef-

ficace pour sacrifier l'armée du Nord, que de porter toutes ses forces au Sud, sans laisser un corps suffisant pour faire diversion en sa faveur.

Voilà une infidélité des plus grossières. Bien loin de porter toutes mes forces au Sud, je laissai à New-York environ 8,500 hommes d'ordonnance, propres au service. Je ne comprends point dans ce nombre les malades & les convalescens de ces corps, ni de l'armée du Sud qui tous ensemble montaient à plus de 3,000 hommes. Sir Henri Clinton fit, avec cette armée, une diversion en faveur de celle du Nord. Mais je persisterai toujours à insister, & cela sur des preuves évidentes, que l'expédition du Sud, en attirant le Général Washington avec toutes ses forces, fut la plus importante diversion qui ait jamais été tentée. — Cet objet est amplement discuté dans mon compte rendu dans la chambre des Communes; & le témoignage du Major-Général Grey est ainsi que je vais le rapporter.

Question. „ L'expédition à Philadelphie ne fut-elle pas une forte diversion en faveur de l'armée du Nord? ”

Réponse. „ Je pense qu'on n'aurait pu tenter une diversion plus forte ni plus importante, que d'attirer le Général Washington & toute l'armée continentale à près de trois cens mille.”

Question. „ La conservation de Philadelphie n'était-elle pas le motif le plus plausible pour obliger le Général Washington à un engagement général; ”

„ néral; je veux dire , n'y avait-il pas de projet  
„ mieux combiné pour attirer le Général Washing-  
„ ton à un engagement ? ”

Réponse. „ Je ne crois pas qu'il y eut d'objet  
„ plus capable d'attirer le Général Washington à  
„ risquer une action générale que la crainte de per-  
„ dre la capitale de la Pensylvanie. ”

Question. „ Y avait-il quelque probabilité de ter-  
„ miner la guerre d'Amérique, cette campagne,  
„ sans forcer le Général Washington à un engage-  
„ ment général. ”

Réponse. „ Non certainement. ”

Question. „ On demande si Mr. Washington,  
„ ayant la liberté de diriger à son gré la marche de  
„ l'armée de Sir William Howe, il aurait désiré  
„ qu'elle montât la rivière de Hudson ou qu'elle se  
„ rendît à Philadelphie ? ”

Réponse. „ Avec les forces que Sir William avait  
„ sous son commandement, je pense que, si le Gé-  
„ néral Washington avait eu à choisir, il aurait dé-  
„ siré qu'elles remontaissent la rivière du Nord. ”

Page 46. D'où venait cet ardent courage dans une ar-  
mée qu'on tenait hors de la vue d'un ennemi dont la for-  
ce était inférieure de moitié, mise à bord d'une flotte &  
exposée à tous les accidens & dangers de l'Océan &c. ?

Les raisons que j'eus de prendre la route de la mer  
sont exposées amplement dans mon compte rendu.

Page 46. Et pourquoi, ayant en vue de marcher vers

l'adelphe, persista-t-il, après avoir trouvé les vents contraires, à suivre cette route si longue &c ?

Les raisons qui m'engagerent à suivre la route de la Baye de Chesapeak sont également exposées dans mon récit ; elles sont amplement confirmées & justifiées par le témoignage de Sir Andrew Snape Hammond devant la chambre des Communes ; & je l'ai citée dans une des remarques suivantes.

Page 47. Au milieu de la victoire l'ardeur des troupes fut arrêtée tout à coup.

Je suppose que l'Auteur fait ici allusion à ma conduite près des lignes de Brooklyn le 27 Août 1776. Comme la chose a subi un examen rigide dans la chambre des Communes, j'alléguerai de bonne foi les témoignages rendus sur ce sujet.

## Examen du COMTE

# C O R N W A L L I S.

Question. „ Votre Seigneurie a-t-elle vu les lignes de l'Ennemi à Brooklyn, durant l'action du 27 Août 1776 ? ”

Réponse. „ Je ne les ai pas vues ce jour là bien exactement ; j'étais sur la gauche avec le second bataillon des Grenadiers, & je ne pouvais former aucun jugement.”

Question. „ D'après la connaissance que vous eûtes de ces lignes après l'action , aurait il été prudent d'avoir attaqué ces ouvrages ce jour là ? ”

Réponse. „ Je crois que cette question est une affaire d'opinion , je n'ai ouï personne insinuer que ces lignes auraient pu être emportées d'assaut. ”

Examen du 3me jour du

M A J O R - G E N E R A L

R O B E R T S O N ,

Question. „ D'après les circonstances de la poursuite du 27 Aout & la manière dont les Rébelles se retirèrent , pensez-vous que les lignes de Brooklyn eussent pu être emportées de force ? ”

Réponse. „ Il y avait une chaîne de hauteurs qui nous séparaient des Rébelles ; ils en étaient en possession & il eût été bien difficile de les forcer : le Général Howe , faisant une marche pendant la nuit , surmonta les plus grandes difficultés ; nous approchâmes du camp des Rebelles , sans qu'ils nous eussent aperçus. Le Général Howe se mit lui-même à la tête des troupes & fit une attaque entre les hauteurs & les lignes des Rébelles ; ce mouvement fit tomber dans nos mains deux mille hommes qui furent faits prisonniers. Il y en eut parmi les troupes qui s'avançaient

„ déjà pour forcer les lignes ; le Général Howe ju-  
 „ gea à propos de leur ordonner de rebrouffer en  
 „ arriere.”

Question. „ Pensez-vous, d'après la maniere avec  
 „ laquelle les Rébelles s'enfuirent dans les lignes,  
 „ où une partie de notre armée les poursuivait,  
 „ que si nos troupes n'eussent pas été rapelées, elles  
 „ eussent emporté les lignes d'affaut ? ”

Réponse. „ Je ne connaissais pas la force de ces  
 „ lignes. Je ne crois pas même que le Général Ho-  
 „ we la connût alors. On m'a dit depuis que ces  
 „ lignes étaient faibles & que Putnam, qui y com-  
 „ mandait sept mille hommes, les avait tous, à la  
 „ reserve de trois cens, envoyé vers les hauteurs :  
 „ mais cette circonstance n'était alors connue de  
 „ personne ; il n'était pas possible que le Général  
 „ Howe en eût connaissance, je ne pensais pas moi-  
 „ même alors qu'il eût été expédient de forcer les  
 „ lignes.”

Question. „ Savez-vous si Sir William Howe eut  
 „ soin de suivre les ennemis, aussitôt qu'il fut in-  
 „ formé qu'ils évacuaient les lignes ? ”

Réponse. „ Sir William Howe était toujours en  
 „ action. J'envoyai mon Aide de Camp aux quar-  
 „ tiers Généraux pour donner avis que ma brigade  
 „ était prête à marcher ; il m'apprit, en revenant,  
 „ que Sir William Howe était, comme je le soupçon-  
 „ nai, déjà parti pour conduire une partie de l'ar-  
 „ mée.”

Question. „ Sur quoi fondez-vous votre opinion

„ que Sir William Howe ne pouvait juger des forces des lignes de l'Ennemi le 27 Août ? ”

Réponse. „ Je marchai à la tête de ma brigade, vers une place près des lignes de l'Ennemi ; je m'emparai d'un poste où je pensai que je pourrais mieux les voir, sans laisser loin ma brigade ; il me fut impossible de juger des forces des Ennemis d'aucune des places d'où je pouvais les voir : cela me fit désirer que les Grenadiers n'avancassent pas ; & je fus charmé d'imaginer que mes idées s'accordaient avec celles de Sir William Howe ; je présimai que le Général ne fit rapeler les troupes que parcequ'il ne pouvait se former une idée juste de la force des lignes.”

Page 48. A Brunsÿwk , au mois de Décembre 1776, Lord Cornwallis était aux trousses de l'Ennemi. — Ils ne se sauverent que de quelques heures & même en rompant un pont sur le Rariton. — Ils durent ensuite leur salut aux ordres que donna ce Lord de faire halte à Brunsÿwk.

Le Rariton est guéable dans ce lieu , toutes les fois que la marée se retire ; — Et si le noble Général avait eu la liberté d'agir à son gré, il eût, sans doute, pu poursuivre les Ennemis affaiblis & frappés de terreur jusqu'à la Delaware qu'ils n'auraient jamais pu traverser sans tomber entre ses mains.

Pour répondre à ces assertions, je crois qu'il suffira d'exposer le témoignage rendu par le Comte Cornwallis.

Question. „ Eût-il été prudent de poursuivre  
 „ les Ennemis de Brunswyk avec ce Détachement  
 „ de vos troupes, qui, le premier, atteignit cette  
 „ place?”

Réponse. „ Comme ma conduite en Amérique  
 „ n'entre aucunement dans l'examen présent, je ne  
 „ me crois certainement pas obligé de rendre actuel-  
 „ lement à cette Chambre compte de mes actions.  
 „ C'est un pure effet de ma bonne volonté qu'il me plai-  
 „ se de déclarer à présent que je n'avais aucun jour à  
 „ gagner un avantage important, que je ne pouvais  
 „ même poursuivre les ennemis sans exposer à des  
 „ inconvéniens considérables les troupes que j'avais  
 „ sous mon commandement.”

Question. „ Comment la poursuite de l'Ennemi  
 „ depuis Brunswyk aurait-elle occasionné des in-  
 „ convéniens pour les troupes que vous comman-  
 „ diez ?”

Réponse. „ Nous arrivâmes à Brunswyk la nuit  
 „ du 1er Decembre. Nous avions ce jour là fait  
 „ une marche de vingt milles, à travers des routes  
 „ extrêmement mauvaises. Nous ne subsistions que  
 „ des farines que nous trouvions dans la Campagne:  
 „ & comme les troupes avaient été dans des mar-  
 „ ches continuelles, même depuis leur première  
 „ entrée dans les Jerseys, elles n'avaient pas le tems  
 „ d'appréter cette farine: les chevaux d'artillerie  
 „ & ceux du bagage de l'armée étaient dans le der-  
 „ nier épuisement, ce qui prouve suffisamment que  
 „ nous n'étions gueres en état d'entreprendre une



„ longue marche. Le pont du Rariton était rom-  
 „ pu , ce que occasionna nécessairement un délai  
 „ d'un jour. Si les Ennemis n'avaient pu passer à  
 „ Trenton, ils auraient marché le long de la côte  
 „ Orientale de la Delaware. Tout ce que j'ai dit,  
 „ prouve , je pense, assez que nous ne pouvions re-  
 „ tirer des avantages considérables de cette pour-  
 „ suite.”

Question. „ Les troupes que commandait votre  
 „ Seigneurie étaient-elles en état de marcher avant  
 „ le 6 du mois ? ”

Réponse. „ Les troupes étaient, sans doute, en  
 „ état de marcher alors.”

Question. „ Puisque les troupes étaient en état  
 „ de marcher avant le 6, quel obstacle vous empê-  
 „ cha donc de poursuivre votre marche de Bruns-  
 „ wyk ? ”

Réponse. „ Comme l'Ennemi avait tant d'avan-  
 „ ce sur nous , je ne vois pas qu'il y eût des raisons  
 „ importantes pour nous déterminer à cette mar-  
 „ che. Nous avions besoin de renforts, afin de lais-  
 „ ser des troupes de communication entre Bruns-  
 „ wyk & Amboy. Il était donc nécessaire de faire  
 „ attention à un détachement considérable de trou-  
 „ pes qui passait alors la rivière du Nord sous le  
 „ Général Lee.”

Question. „ Aviez-vous des ordres pour vous ar-  
 „ rêter à Brunswyk, depuis le premier jusqu'au 6 ? ”

Réponse. „ Je savais que les vues du Général  
 „ étaient qu'on fit halte à Brunswyk ; mais si j'avais

„ vu jour à frapper un coup important, en allant  
 „ plus avant ; j'aurais certainement, pris sur moi  
 „ de l'entreprendre.”

Page 48. L'Armée Britannique s'arrêta près d'une semaine à Brunswyk. Celle de Washington, composée de trois mille hommes, était à Prince-Town à dix-sept milles de là & tous ses gros Canons & son bagage étaient à Trenton sur la Delaware à vingt neuf milles de là.

Le Comte Cornwallis vient d'exposer ci-dessus les raisons de faire halte à Brunswyk.

Les forces de Washington consistaient alors en six mille hommes, sans y comprendre le détachement de quatre mille hommes commandé par Lee. Washington ne perdit pas un moment : il fit passer le plus promptement qu'il lui fut possible, son artillerie & son bagage sur la Delaware à Trenton, avant que nous pussions sortir de Brunswyk. Il fit aussi poster une partie de ses troupes, laissant un corps sur la rive Orientale, afin d'observer nos mouvemens.

Page 46. L'Armée quitta Brunswyk le 7 Décembre à quatre heures du matin & arriva l'après midi vers la même heure à Prince-Town.

Les troupes sur la Colonne gauche n'arriverent dans leurs cantonnemens le soir de la marche vers Prince-Town, que lorsqu'il faisait obscur ; & celles de la Colonne droite que quelques heures dans la  
 nuit.

nuit. Le Comte Cornwallis , pour n'embarrasser sa marche que le moins possible , laissa ses tentes derrière lui.

Page 49. Il resta dix-sept heures à Prince-Town ; marcha le 8me à neuf heures du matin , & il arriva à Trenton à quatre heures l'après midi.

Ce qui fut cause qu'on ne se mit pas en marche de meilleure heure le lendemain , c'est que les Ennemis avaient rompu un pont qu'on ne pouvait plus tôt réparer & mettre en état pour le passage de l'artillerie.

Page 50. Tout le monde attendait qu'il passerait cette rivière ( la Delaware ) vu qu'il est facile de la traverser & que ce passage aurait été suivi des plus grands avantages.

A cela il me suffira d'opposer encore les propres paroles du Comte Cornwallis.

Question. „ Fit-on quelques mouvemens afin de  
„ poursuivre de l'Ennemi à Trenton , dans le dessein  
„ de traverser alors la Delaware ? ”

Réponse. „ La nuit que le Général arriva à Trenton , il me fit partir de Maidenhead pour avancer avec un détachement considérable à Coreil's-Ferry , où les mesures antérieures qu'il avait prises nous avaient fait concevoir l'espérance de trouver des bateaux pour traverser la rivière. Notre

„ attente fut trompée, & nous ne trouvâmes point  
 „ de bateaux.”

Question. „ Ce projet de traverser la Delaware  
 „ était-il facile à exécuter alors?”

Réponse. „ Comme la Delaware n'est pas guéa-  
 „ ble & que nous ne pouvions nous procurer des bà-  
 „ teaux, il était, comme je l'ai dit, impossible de  
 „ la traverser.”

Page 51. Le Général ayant résolu de ne point tra-  
 verser la Delaware, commença à former ses cantonnemens  
 d'hiver. Dans cette occasion il ne montra pas plus de ta-  
 lens militaires, qu'il n'avait montré de vigueur à poursui-  
 vre l'Ennemi. Il dispersa, il étendit ses cantonnemens  
 depuis Barlington, jusqu'à New-York, dans un espace  
 d'environ quatre-vingt-dix milles, divisant ses forces en  
 petits partis détachés, qu'il eût été facile à l'Ennemi  
 d'intercepter & de couper l'un après l'autre. Mais cela  
 ne fut pas ce qu'il y eut de plus reprochable dans sa con-  
 duite. Ces postes avancés ou ceux qui étaient les plus pro-  
 ches de l'Ennemi furent confiés à des étrangers qui n'en-  
 tendaient pas le langage du pays.

J'ai parlé suffisamment de cette accusation dans le  
 compte rendu ; mais pour me justifier encore mieux, je  
 vais ajouter ici le témoignage du Comte Cornwallis.

Question. „ Croyez-vous avoir des raisons de  
 „ penser que Sir William Howe pouvait se justifier  
 „ d'avoir enfermé Trenton dans une chaîne de can-  
 „ tonnemens & d'y avoir posté ainsi qu'à Borden-  
 „ Town les troupes Hessoises avec le 42 Régiment

„ ment sous le commandement du Colonel Do-  
 „ nop ? ”

Réponse. „ C'est encore ici une affaire d'opi-  
 „ nion ; je la range au nombre des questions aux-  
 „ quelles je ne me crois pas obligé de répondre ;  
 „ mais comme je pense que ce fut moi qui donnai la  
 „ première idée au Général d'enfermer Trenton &  
 „ Bordentown dans une chaîne de cantonnemens ,  
 „ je crois que mon honneur est intéressé à ce que  
 „ je réponde à cette question.”

„ L'avantage qui devait naturellement résulter de  
 „ tenir une si grande partie des Jerseys : les grands  
 „ encouragemens que nous rencontrâmes parmi les  
 „ habitans , dont deux ou trois cens vinrent à nous  
 „ au moins pendant dix jours pour prêter serment ,  
 „ les grands avantages que nous aurions retirés en  
 „ nous procurant du fourage & des provisions , me  
 „ firent juger qu'il serait à propos de risquer un can-  
 „ tonnement si étendu. La prudence humaine ne  
 „ pouvait prévoir que la Brigade de Colonel Rhall  
 „ aurait le malheur de se rendre. Je ne craignais  
 „ aucun danger que celui d'avoir nos quartiers bat-  
 „ tus pendant l'hiver ; & suivant mon idée il était  
 „ plus important de s'attacher à terminer la guerre  
 „ que d'obtenir deux ou trois victoires. Quant à  
 „ ce que le Général dit sur la position donnée aux  
 „ Hessois à la gauche de ces cantonnemens , je suis  
 „ obligé d'avouer que j'ai toujours eu & que j'aurai  
 „ toujours la plus haute opinion de ces braves trou-  
 „ pes. Le revers qu'elles éprouverent à Trenton ne

„ fut que l'effet de l'imprudence & de la négligence de l'officier Commandant. Dans toutes les autres occasions, ces troupes se sont toujours conduites &, j'ose le dire, se conduiront toujours, avec le plus grand courage. La conduite de cette même Brigade du Colonel Rhall, à l'attaque du fort Washington, fit l'admiration de toute l'armée.

J'ajouterai à cela le témoignage de Sir George Osborne à qui l'on demandai „ si jamais il entendit le Colonel Donop expliquer son sentiment touchant le poste de Trenton ?” Il répondit en ces termes : „ En conséquence des relations que ma place me donnait dans les troupes Hessoises, j'avais lié amitié avec le Colonel Donop ; & souvent, après le malheur arrivé à Trenton, il ne pouvait s'empêcher de me dire que, si le Colonel Rhall eût exécuté les ordres dont-il l'avait chargé de la part de Sir William Howe, en érigeant des redoutes au poste de Trenton, jamais on n'aurait pu, suivant lui, forcer la Brigade du Colonel Rhall, avant qu'il eût pu venir, lui-même, à son secours de Bordentown.”

Page 59. Lesquelles (savoir toutes les forces de Washington) n'étaient pas moins alors de 4000.

Washington, ayant été joint par le détachement commandé par Lee, n'eut jamais moins d'environ 2,000 hommes.

Page 61. Il n'ouvrit pas la Campagne avant le 12 de Juin.

J'ai répondu ci dessus à cet article.

Page 61. Ce jour là (12 Juin) le Général Britannique assembla ses troupes à Brunswyk. Washington était campé sur une éminence au dessus de Quibble-Town, à neuf milles environ de cette place, sur la rive septentrionale du Rariton, avec moins de six mille hommes de troupes sans discipline & en mauvais état; le Général Sullivan avait encore un détachement de deux mille hommes à Prince-Town, & c'étaient là toutes leurs forces.

D'après les informations que j'eus alors, & sur la vérité desquelles je n'ai, depuis, eu aucune raison de douter, Washington n'avait gueres moins de dix mille hommes dans son camp sur la hauteur au dessus de Quibble-Town.

Page 61. Son Camp à Quibble-Town était bien loin d'être inaccessible ou fortifié. Il était fort & facile à défendre en front, parcequ'il était gardé par le Rariton, & que l'éminence était escarpée & de difficile accès: mais à son arriere-garde, derriere les montagnes, ou à sa droite, vers la Delaware, on pouvait très bien tenter l'attaque.

Son Camp était en total d'un aussi difficile accès à l'arriere-garde qu'en front; Et, d'après toutes les informations que je pus me procurer, une attaque sur son côté droit, eût encore été beaucoup plus dangereux.

Page 62 Ces circonstances montraient clairement à Washington que Sir William Howe n'avait pas intention de traverser la Delaware, & qu'il n'était pas jaloux d'engager une action.

Le Général Washington fut induit à croire que mon intention était de l'attaquer, & s'il n'eût pas compté aussi parfaitement sur la force de son poste, il n'y aurait pas resté longtems.

Page 63. Sir William Howe, avec dix sept mille hommes, était en Campagne, en présence de son méprisable Ennemi.

Je quittai Brunswyk avec environ onze mille combattans. Comme il était nécessaire de laisser les postes d'Amboy & de Brunswyk dans un état particulier de défense, on y mit environ trois à quatre mille hommes. J'ai déjà fait une mention particulière de cette circonstance dans mon compte rendu.

Page 66. Note.

Cette note est une critique sur la variation de mes plans. Sans doute que j'adoptai ou changeai tour à tour de plan, suivant les circonstances. La variation des circonstances & la variation de mes plans sont exposées dans mon récit si amplement qu'il serait inutile de s'étendre en discussions ultérieures.

Page 68 & 69.



L'Auteur adopte ici les argumens vulgaires contre l'expédition dans la Baye de Chesapeak. Si ce que j'ai dit dans mon récit sur cet article ne suffit pas encore, je vais ajouter le témoignage de Sir Andrew Snape Hammond: il est si complet, si clair & si concluant que, selon moi, il est impossible à toute personne impartiale de douter aucunement que cette route n'ait été la meilleure.

*Onze Mars 1779.*

COMMITTE pour considérer les différens papiers qui furent présentés à la chambre par Mr. Grey, le 19 du mois de Mars passé, conformément à l'Adresse faite à sa Majesté.

MR. FREDERICK MONTAGUE ASSIS.

*Sir Andrew Snape Hammond* fut appelé & examiné par Sir William & Lord Howe.

Question. „ Avez-vous servi dans l'Escadre commandée par Lord Howe, dans l'Amérique septentrionale, en 1777 ?”

Réponse. „ Oui, je commandai une escadre détachée sur les côtes de la Delaware & de la Virginie, un an & demi, excepté dans quelques intervalles antérieurs à cette époque.”

Question. „ Avez-vous été employé à commander un détachement de Frégates, pour veiller sur les mouvemens de Rébelles sur la Delaware, plusieurs mois avant l'arrivée de la flotte Britannique.

„ que , à la hauteur de l'embouchure de cette rivie-  
„ re , le 30 Juiliet 1777 ? ”

Réponse. „ J'étais employé dans cette partie du  
„ service plusieurs mois auparavant.”

Question. „ Combien de vaisseaux & d'autres bâti-  
„ mens croyez-vous que contenait cette flotte : je  
„ veux parler de la flotte Britannique qui parut à la  
„ hauteur de la Delaware ? ”

Réponse. „ Deux cens cinquante voiles.”

Question. „ La navigation de la Delaware était-  
„ elle difficile & périlleuse , à raison des bancs de sa-  
„ ble & de la rapidité des marées ? ”

Réponse. „ Oui certainement. Je ne connais point  
„ de riviere dont la navigation soit aussi difficile.”

Question. „ Etait-elle encore moins praticable  
„ pour le prompt passage des grands vaisseaux de  
„ guerre ? ”

Réponse. „ Les grands vaisseaux de guerre ne  
„ peuvent la naviguer que dans certains endroits &  
„ à des tems particuliers de la marée.”

Question. „ Quelle compte rendites-vous à Lord  
„ Howe le 30 Juiliet , sur la position des Ennemis  
„ sur la riviere de la Delaware ? ”

Réponse. „ Le compte que je puis me souvenir  
„ d'avoir rendu ce jour là à Lord Howe était que  
„ j'avais reçu avis le jour auparavant , que le Géné-  
„ ral Washington avait traversé la Delaware & qu'il  
„ marchait de Philadelphie à Wilmington.”

Question. „ Qu'avez-vous pensé de la nature des  
„ côtes de Pensylvanie , relativement à la facilité de

„ communiquer avec les parties intérieures du pays  
 „ jusqu'au Reedy-Island ? ”

Réponse. „ La côte de la Delaware du Cap Hin-  
 „ lopen jusqu'au Reedy-Island est partout un ter-  
 „ rein bas & marécageux, rempli de criques, & ne  
 „ communiquant avec le pays élevé que par des chaus-  
 „ sées.”

Question. „ Quelle était la nature de la rivière  
 „ du même côté, depuis le Reedy-Island jusqu'à New-  
 „ Castle ? ”

Réponse. „ Dans quelques endroits, elle était  
 „ marécageuse, il y avait dans d'autres quelques pla-  
 „ ces commodes pour la descente.”

Question. „ Quelle étendue de débarquement  
 „ pensez-vous que la flotte eût occupé dans une  
 „ partie du Canal navigable de la Delaware, depuis  
 „ le Reedy-Island jusqu'à Chester ? ”

Réponse. „ La principale partie du Canal de la  
 „ rivière est si étroite, jusqu'à ce qu'on ait passé  
 „ Wilmington, ou plutôt jusqu'au de là de New-  
 „ Castle, que je pense qu'il ne faudrait pas moins  
 „ de quatre milles, & peut-être plus.”

Question. „ A quelle distance faudrait-il que les  
 „ navires & autres batimens se tinssent de la rive,  
 „ dans une pareille descente ? ”

Réponse. „ A une portée de fusil des deux ri-  
 „ ves, à une portée de canon dans toutes les places,  
 „ & dans quelques endroits à la portée du mous-  
 „ quet.”

Question. „ Combien les marées de la Delaware font-elles de milles en un heure ? ”

Réponse. „ Environ trois ou quatre. ”

Question. „ Qu’entendez-vous par la *Garde-d’eau* que les Rébelles avaient pourvue , pour obstruer la navigation de la riviere , c’est-à-dire toute la force de la riviere ? ”

Réponse. „ Il y avait deux frégates à Philadelphie , qui n’étaient pas complètes en nombre d’hommes. Au Mud-Island où était le fort , il y avait un vaisseau appelé le Province Ship , monté de dix-huit canons de dix-huit livres ; La Frégate la Delaware de vingt-huit canons de douze ; Deux Chebecks , ayant chacune deux canons de 24 à leur avant , deux de 18 à la poupe , & chacun quatre de 9 au milieu — un Brigantin monté de six canons de 12. — Deux Batteries flottantes , l’une de douze canons de 18 , l’autre de 10 ; ces canons étaient mobiles des deux côtés — Treize galeres à rames , ayant chacune un canon depuis 18 jusqu’à trente deux livres — Trente six barques à rame ou demi-galeres ayant chacune un canon ou de 6 ou de 4. — Je pense qu’il n’y avait rien autre , excepté vingt-cinq à trente deux radeaux à-feu , chacun composé de cinq étages liés ensemble. ”

Question. „ Trouvâtes vous ensuite que votre compte au sujet de la Garde-d’eau était bien fondé ? ”

Réponse. „ J’ai vu le tout par moi-même. ”

Question. „ Les bateaux attachés aux vaisseaux

„ de guerre, étaient-ils d'une construction & d'une  
„ force, propres à résister à leur Garde-d'eau pen-  
„ dant le service de nuit ? ”

Réponse. „ Certainement non.”

Question. „ Les petits bâtimens armés de la flot-  
„ te, étaient-ils propres à cet objet, en exceptant  
„ la Galere Cornwallis ? ”

Réponse. „ Point du tout.”

## E X A M E N

*fait par les autres membres.*

Question. „ Quelle est la nature de la rive au  
„ dessus du Reedy-Island & au dessous de Wilming-  
„ ton, relativement à la situation plate du pays &  
„ à la facilité de couvrir une descente par les vais-  
„ seaux ? ”

Réponse. „ J'ai dit auparavant que la rive entre le  
„ Reedy-Island & New-Castle est marécageuse en  
„ quelques lieux & qu'il y a des endroits où l'on  
„ peut débarquer au dessus de New-Castle jusqu'à  
„ la crique de Wilmington.”

Question. „ L'armée eût-elle pu débarquer, ou  
„ à New-Castle, ou dans quelques parties de la ri-  
„ ve occidentale de la Delaware entre New-Castle  
„ & le Reedy-Island ? ”

Réponse. „ Une armée peut descendre partout  
„ où elle ne rencontre aucune opposition.”

Question. „ Pensez-vous que dans le tems où

„ vous rendites compte, la position des Rébelles  
 „ était telle, qu'ils auraient pu faire une opposi-  
 „ tion, de façon à empêcher la descente de nostrou-  
 „ pes, soutenues par la flotte? ”

Réponse. „ Voilà une question à laquelle il m'est  
 „ impossible de répondre; il aurait fallu que j'eusse  
 „ connu les forces qui se seraient probablement op-  
 „ posées à nous.”

Question. „ A combien penseriez-vous que ces  
 „ forces pourraient être portées? ”

Réponse. „ D'après les meilleures informations  
 „ je sus que le Général Washington était dans la  
 „ Campagne avec toute son armée.”

Question. „ Dansquelle partie de la Campagne? ”

Réponse. „ On me dit que c'était à Wilming-  
 „ ton.”

Question. „ Vu la situation de Wilmington re-  
 „ lativement à New-Castle, aurait-on pu employer  
 „ des troupes portées à Wilmington pour empêcher  
 „ une descente à New-Castle ou au dessous de New-  
 „ Castle? ”

Réponse. „ Je pense que l'armée Rébelle aurait  
 „ marché vers l'endroit où l'armée Britannique au-  
 „ rait voulu débarquer; je ne crois pas que l'armée  
 „ Rébelle fût dans l'intention de rester postée à  
 „ Wilmington.”

Question. „ Pensez-vous que les troupes Rébel-  
 „ les auraient pu s'emparer de New-Castle, si elles  
 „ s'y étaient rendues? ”

Réponse. „ Il n'y a qu'un officier de terre qui  
„ puisse répondre à cette question.”

Question. „ Croyez-vous à présent que les trou-  
„ pes Rébelles étaient à Wilmington ou près de  
„ là ?”

Réponse. „ D'après les ouvrages que j'ai vus à  
„ Wilmington, j'ai raison de penser que l'armée des  
„ Rébelles y était alors le 30 Juillet.”

Question. „ Savez-vous qu'il y a une grande rou-  
„ te à l'Occident qui conduit de New-Castle à la  
„ tête de Elk ?”

Réponse. „ Je l'ai ouï dire.”

Question. „ Pensez-vous qu'on eût pu empêcher  
„ l'armée Rébelle de prendre sa marche de la tête  
„ de Elk, de la manière qu'ils l'auraient fait se-  
„ lon vous, pour marcher de Wilmington à New-  
„ Castle ?”

Réponse. „ J'ai peu de connaissance sur la mar-  
„ che des armées.”

Question. „ Quelle est la distance de New-Castle  
„ à la tête de Elk ?”

Réponse. „ La carte indique dix-sept milles.”

Question. „ Quelle est la distance par mer du  
„ Cap Hinlopen à la tête de Elk ?”

Réponse. „ D'environ trois cents cinquante milles.”

Question. „ N'y a-t-il pas bien des difficultés  
„ pour naviguer à la tête de Elk ?”

Réponse. „ Il y a quelques difficultés; mais la  
„ navigation de Chesapeake est, en général, extrê-  
„ mement facile.”

Question. „ Quelle est la distance du Reedy-Is-  
„ land à New-Castle ? ”

Réponse. „ De cinq ou six milles.”

Question. „ La flotte n'aurait-elle pu ancrer en  
„ sûreté au dessous du Reedy-Island, à peu de di-  
„ stance du Reedy-Island ? ”

Réponse. „ Il n'y a pas une partie de la Dela-  
„ ware entre les bancs de Sable, où elle eût pu s'ar-  
„ rêter, sans être exposée aux radeaux à-feu.”

Question. „ La flotte, en retournant à la Dela-  
„ ware, n'était-elle pas nécessairement exposée aux  
„ brûlots ? ”

Réponse. „ Quand la flotte arriva de Chesapeak,  
„ les vaisseaux vinrent par détachemens, & nous  
„ étions en possession des Chevaux de Frise de l'En-  
„ nemi depuis le Reedy-Island.”

Question. „ A quelle distance du Reedy-Island  
„ étaient les Chevaux de Frise ? ”

Réponse. „ A environ dix-huit à vingt milles.”

Question. „ La flotte n'aurait-elle pu aller par  
„ détachemens le 30 Juilliet & au commencement  
„ d'Aout ? ”

Réponse. „ Cela dépend de la manière dont l'Of-  
„ ficier commandant jugerait à propos de les con-  
„ duire.”

Question. „ Quand vous rendites votre compte  
„ le 30 Juilliet, à bord de l'aigle, exposâtes-vous  
„ ce que vous saviez relativement à Wilmington,  
„ comme une raison propre à engager le Comman-  
„ dant en chef de monter la Delaware ? ”



Réponse. „ Je n'avais d'autre motif que de m'acquiescer de mon devoir & d'exposer particulièrement  
 „ au Commandant en chef toutes les informations  
 „ que j'avais recueillies.”

Question. „ N'y eût-il pas d'autres informations  
 „ données dans le même tems ? ”

Réponse. „ Je ne m'en rapelle aucune.”

Question. „ Pour quelle raison croyez-vous que  
 „ le Commandant en chef se rendit à Chesapeake,  
 „ au lieu d'aller à la Delaware ? ”

Réponse. „ Comme on ne me donna pas des raisons qui fussent publiques , je pense que la Chambre ne trouvera pas mauvais que j'évite de m'expliquer sur les raisons particulières qui me furent  
 „ communiquées.”

Question. „ Quelle est la largeur de la rivière  
 „ opposée à New-Castle ? ”

Réponse. „ La largeur de la rivière qui est vis-à-vis New-Castle est d'environ trois milles.”

Question. „ Quelle est la largeur du Canal navigable dans cette place ? ”

Réponse. „ Elle est dans cet endroit d'environ deux milles , & plus bas beaucoup plus étroite.”

Question. „ Quelle est sa largeur dans les endroits les plus étroits du bas , entre les bancs de  
 „ Pickpat & le fort Penn ? ”

Réponse. „ Dans les lieux les plus étroits , il n'y a pas plus d'un demi mille d'un banc à l'autre.”

Question. „ Depuis le 30 Juilliet , combien de  
 „ jours la flotte aurait-elle employés pour venir

„ à l'ancre devant le Reedy-Island, de manière à  
 „ pouvoir débarquer les troupes ? ”

Réponse. „ Comme la chose dépend entièrement  
 „ des vents, il est impossible de répondre directe-  
 „ ment ; mais je croirais qu'il ne faudrait pas moins  
 „ de quatre ou cinq jours. ”

Question. „ Et combien, en supposant un vent  
 „ favorable ? ”

Réponse. „ Trois ou quatre jours avec un vent  
 „ favorable. ”

Question. „ Toute la flotte, vaisseaux de guerre  
 „ & transports ? ”

Réponse. „ J'ai déjà dit, auparavant, que les  
 „ Vaisseaux de guerre ne pouvaient passer qu'à tra-  
 „ vers certains bancs, à des tems particuliers de la  
 „ marée. ”

Question. „ Pensez-vous que les forces navales de  
 „ l'Ennemi auraient été le plus grand obstacle au  
 „ débarquement des troupes au dessus du Reedy-  
 „ Island ? ”

Réponse. „ Oui je le pense. Les galeres à rames  
 „ surtout sont construites de façon à naviguer dans  
 „ les eaux les plus basses. Elles pourraient se tenir  
 „ sur les bas-fonds de la rivière, à des distances où  
 „ le canon des Vaisseaux ne pourrait les atteindre. ”

Question. „ Le canon des Vaisseaux n'aurait-il  
 „ pu porter sur l'angle de New-Castle ? ”

Réponse. „ Oui certainement. ”

Question. „ Connaissez-vous la rivière St. Lau-  
 „ rent ; savez-vous combien elle coule de *noeuds* au  
 „ tems de la Marée ? ”

Ré-

Réponse. „ Je n'y ai jamais été.”

Question. „ N'avez-vous jamais été instruit par  
„ des avis fidèles, combien elle coule de noeuds?”

Réponse. „ J'ai appris que la marée y était ra-  
„ pide, mais je n'ai jamais su d'une manière posi-  
„ tive à quel degré. ”

Question. „ Croyez-vous que la rivière St. Lau-  
„ rent soit aussi rapide que la Delaware ?”

Réponse. „ Je ne puis en parler avec certitude.”

Question. „ Savez-vous avec quelle rapidité l'Hum-  
„ ber coule dans les tems de marée ?”

Réponse. „ Je ne le fais pas.”

Question. „ Connaissez-vous la Severne ?”

Réponse. „ Je ne la connais pas.”

Question. „ Diriez-vous qu'une marée qui coule  
„ trois noeuds & demi dans une heure est rapide ?”

Réponse. „ Ce serait, selon moi, une marée très  
„ rapide.”

Question. „ N'avez-vous pas appris que la rivière  
„ St. Laurent coule dix noeuds en une heure.”

Réponse. „ Je ne l'ai jamais su.”

Question. „ La rapidité de la marée & la largeur  
„ de la rivière ne font-elles pas une grande diffé-  
„ rence dans le danger à craindre des radeaux à  
„ feu ?”

Réponse. „ Je penserais que plus la marée est  
„ rapide, plus le danger des radeaux à feu est grand,  
„ si le Canal est le même.”

Question. „ Les radeaux à feu n'auraient-ils pas  
„ flotté sur quelque partie de cette largeur de trois

„ milles , dans une haute marée ou dans une marée de trois quarts ? ”

Réponse. „ Ils auraient certainement flotté dans tous les endroits de la rivière vis-à-vis New-Castle ; mais comme ils n'étaient conduits que par les galeres , il est à présumer qu'on n'en aurait fait usage que dans le Canal.”

Question. „ Ayant dit que les frégates pourraient avancer assez pour que leur canon portât à l'angle de New-Castle , si le débarquement des troupes eût été tenté sous les frégates ; & les frégates étant rangées autour pour les protéger , les galeres de l'Ennemi se seraient-elles avanturées sous le feu des frégates ? ”

Réponse. „ Les forces navales de l'Ennemi étaient construites de façon à faire feu dans le courant de la marée ; la marée était trop rapide pour que les vaisseaux de guerre pussent naviguer dans tous les sens. Je m'étais d'abord aperçu que les galeres étaient fort incommodées sans qu'il fût beaucoup en mon pouvoir de leur causer du mal ; & je conçois , en conséquence , que si on les avait augmentées depuis la dernière fois que j'avais été dans la rivière , on n'aurait sûrement pas été négligent dans un article d'une aussi grande importance.”

Question. „ Les galeres s'avanturèrent-elles jamais à la portée de vos canons , assez près pour engager l'action ? ”

Réponse. „ Oui , à la portée d'un feu direct.”

Question. „ Eurent-elles aucun engagement avec  
„ vous ? ”

Réponse. „ Elles eurent deux engagements avec  
„ moi, une fois pendant cinq heures, une autre fois  
„ pendant six heures, deux jours différens.”

Question. „ Quels jours cela arriva-t-il ? ”

Réponse. „ Le sept & le huit du mois de May  
„ 1776. ”

Question. „ N’y avait-il que des galeres ? où s’y  
„ trouvait-il des frégates ? ”

Réponse. „ Il n’y avait que treize galeres, ac-  
„ compagnées de brûlôts.”

Question. „ Quel mal causerent-elles dans votre  
„ Vaisseau ? ”

Réponse. „ Elles tuerent deux hommes, en bles-  
„ sèrent six, endommagerent considérablement les  
„ mâts & mirent tous les voiles hors d’état de ser-  
„ vice.”

Question. „ Cela se fit-il dans ces onze heures  
„ des deux engagements de deux jours ? ”

Réponse. „ Oui. J’ai parlé pour ce tems là.”

Question. „ Quelles forces aviez-vous alors ? ”

Réponse. „ Nous avions le Roebuck de 44 ca-  
„ nons, le Liverpool de 28, & deux alléges ar-  
„ mées.”

Question. „ Etais-ce là le dommage causé à tous  
„ les vaisseaux, ou ne parlez-vous que du vôtre ? ”

Réponse. „ Ce que j’ai dit auparavant n’est que  
„ pour le Roebuck.”

Question. „ Quel fut le dommage causé aux autres Vaisseaux ? ”

Réponse. „ Le Liverpool fut endommagé dans les mâts & les voiles, plusieurs des gens à bord furent blessés; mais je ne me rappelle pas s'il y en eut de tués.”

Question. „ Combien Lord Howe avait-il de frégates le 30 Juillet ? ”

Réponse „ Trois autant que je puis me rappeler. Il y en avait encore trois de plus, dans la Delaware avec le Roebuck.”

Question. „ Combien de Vaisseaux de cinquante canons ? ”

Réponse. „ Deux je pense.”

Question. „ Savez-vous le dommage que vous causâtes aux galeres ? ”

Réponse. „ Je n'en ai jamais ouï parler d'une manière positive; je crois aussi que nous ne leur fîmes pas grand mal: elles étaient si petites qu'il était difficile de les atteindre à la portée du canon.”

Question. „ Les galeres auraient-elles pu atteindre leur but & employer avec succès leurs radeaux à feu, sans venir à la portée du canon des frégates ? ”

Réponse. „ Quand les Rébelles mettaient le feu à des radeaux-à-feu, leurs galeres ne les quittaient jamais, qu'elles ne fussent à demie portée du canon.”

Question. „ Quels Vaisseaux pouvez-vous dire  
 „ que les Rébelles ont attaqué avec les radeaux-à-  
 „ feu, & quel en a été l'effet ?”

Réponse. „ Ils attaquèrent à différentes reprises  
 „ l'Escadre que je commandais avec des radeaux-à-  
 „ feu : La première fois à la hauteur de Chester ,  
 „ où le canal a environ un tiers de mille de lar-  
 „ ge ; les Vaisseaux étaient alors à prendre des  
 „ gens à bord, lorsque les Ennemis firent avancer  
 „ leurs radeaux-à-feu. Ils vinrent à demi portée du  
 „ canon avant de mettre le feu aux radeaux : ils fi-  
 „ rent en même tems une décharge de leurs gale-  
 „ res. — La marée était très forte. — Les vais-  
 „ seaux furent obligés de couper leurs cables, pour  
 „ éviter les radeaux-à-feu, & pour fournir aux ba-  
 „ teaux la facilité d'écarter ces radeaux. Quand les  
 „ Vaisseaux eurent jetté, leur canon atteignit les  
 „ galeres, ce qui les dispersa, & par ce moyen les  
 „ bateaux eurent la facilité de pousser les radeaux-  
 „ à-feu sur le rivage ; mais dans le même tems les  
 „ Vaisseaux coururent grand risque de toucher ; ce  
 „ fut un grand bonheur qu'ils échappèrent à ce  
 „ danger.”

Question. „ N'avez-vous pas dit que cela arriva  
 „ dans un endroit où le fleuve n'avait que le tiers  
 „ d'un mille de large ; & qu'à New - Castle il y a  
 „ un canal navigable de deux milles ?”

Réponse. „ Oui je l'ai dit. Ce que j'ai raconté,  
 „ arriva à la hauteur de Chester, où il y a une Isle,  
 „ directement située vis à vis le lieu d'où s'étend

„ un banc de sable qui resserre la largeur du Canal  
 „ à un tiers de mille.”

Question. „ Avez-vous jamais vu quelque exem-  
 „ ple d'un radeau-à-feu, s'accrochant à un de nos  
 „ Vaisseaux & y mettant le feu ? ”

Réponse. „ Je n'en fais aucun. Les précautions  
 „ qu'on prenait, l'ont toujours empêché.”

Question. „ Le noble Amiral n'aurait-il pas pu  
 „ également, par sa prudence & son habileté, l'em-  
 „ pêcher à New-Castle, si la flotte se fût avancée  
 „ jusques là, après le 30 de Juilliet ? ”

Réponse. „ Si la flotte était arrivée toute entière  
 „ devant Wilmington, je pense que les ennemis au-  
 „ raient regardé cet événement comme pouvant en-  
 „ traîner de si grandes conséquences, que, dans la  
 „ nuit, ils auraient employé toutes leurs forces  
 „ pour effectuer ce dessein ; s'ils l'avaient entrepris  
 „ & s'ils eussent conduit leur expédition avec quel-  
 „ que courage, ils auraient sûrement jetté la flotte  
 „ dans une grande confusion, vû que nous n'avions  
 „ aucunes sortes de bateaux pour faire face à leurs  
 „ bateaux à trente six rames & à leurs treize ga-  
 „ leres.”

Question. „ Si les frégates avaient été placées au  
 „ dehors autour des batimens employés à débarquer  
 „ les troupes, comment les galeres & les barques à  
 „ rames auraient-elles passé les frégates ; comment  
 „ même se feraient-elles avanturées de les passer  
 „ suivant votre opinion ? ”

Réponse. „ Comme les Ennemis étaient en pos-



„ fession des deux rives opposées, je pense qu'il eût  
 „ été très possible aux galeres de passer sous les fré-  
 „ gates & de jouer dans la flotte leurs radeaux-à-  
 „ feu.”

Question. „ Le fleuve étant considéré comme  
 „ ayant trois milles de large, quelle protection les  
 „ Rébelles, étant en possession de la côte Orientale,  
 „ auraient-ils été en état de donner aux galeres &  
 „ aux barques à rames, descendant le fleuve près  
 „ de la rive occidentale, à trois milles de distance,  
 „ ce qu'elles auraient fait nécessairement pour in-  
 „ quiéter nos troupes dans leur débarquement ? ”

Réponse. „ Les galeres n'avaient besoin d'au-  
 „ cune protection du côté de la rive; elles pouvaient  
 „ aller dans tous les endroits & s'arrêter dans les  
 „ eaux basses jusqu'à ce qu'elles fussent venues à  
 „ bout de leur dessein; elle se feraient alors reti-  
 „ rées dans quelques criques au dessus ou au des-  
 „ sous, autant qu'il aurait convenu à leur dessein.”

Question. „ Les eaux basses ne s'étendent-elles  
 „ pas à l'Elk du Canal où nos Vaisseaux se feraient  
 „ placés pour couvrir le débarquement des trou-  
 „ pes ? ”

Réponse. „ Il y a des eaux basses partout des  
 „ deux côtés, excepté à la ville de New-Castle.”

Question. „ Ainsi comme il n'y a point d'eaux  
 „ basses à New-Castle, les galeres qui seraient des-  
 „ cendues pour entrer dans les eaux basses, à l'est  
 „ du Canal, auraient-elles pu empêcher le débar-  
 „ quement de nos troupes, en dirigeant les ra-

„ deaux-à-feu contre elles ou d'une autre maniere .”

Réponse. „ Je ne pense pas que les galeres se fe-  
 „ raientarrêttées des deux côtés: on les aurait em-  
 „ ployées pour empêcher le débarquement sur la  
 „ rive occidentale.”

Question. „ Les galeres auraient-elles alors réti-  
 „ ré quelque avantage des eaux basses ?”

Réponse. „ Certainement: J'ai seulement dit qu'il  
 „ n'y avait point de bas-fonds à New Castle: il n'y  
 „ a point d'eaux basses au dessus ni au dessous.”

Question. „ Les galeres se feraient-elles arrêttées  
 „ quelque part sous nos frégates à la rive Orientale?  
 „ auraient-elles pu rendre quelque service sans être  
 „ exposées à notre feu ?”

Réponse. „ Oûi tel est mon sentiment. Il y a  
 „ tant de passages & de criques, au dessus & au  
 „ dessous de New - Castle, que leurs galeres pou-  
 „ vaient aller s'y placer ; & par l'avantage d'un ma-  
 „ rais fort bas, faire beaucoup de ravage avec le  
 „ canon, tandis que nos frégates n'auraient pu voir  
 „ que leurs mâts.”

Question. „ Le feu des frégates n'aurait - il pu  
 „ porter sur la rive ?”

Réponse. „ J'ai déjà déclaré qu'il y a seulement  
 „ une portée de canon d'une rive à l'autre, excepté  
 „ justement au dessus de New-Castle.

Question. „ Combien près une frégate de 36  
 „ canons peut elle s'approcher du rivage vis à vis  
 „ New-Castle ”

Réponse. „ Exactement auprès du quai.”

Ques-

Question. „ Combien un Vaisseau de 50 canons  
„ pourrait-il s'en approcher ? ”

Réponse. „ A peu près d'aussi près.”

Question. „ Savez-vous, si avant le 30 Juilliet, il  
„ y avait une batterie de l'Ennemi, montée le long  
„ de la riviere, au dessous de Billingsport ? ”

Réponse. „ Non. Je n'en ai rien su.”

Question. „ Avez-vous su s'il y avait quelque  
„ corps de troupes dans quelque endroit le long  
„ de la rive occidentale du fleuve ? ”

Réponse. „ J'ai déjà dit que j'avais appris par  
„ des informations que le Général Washington était  
„ là avec son armée.”

Question. „ Vos informations vous avaient elles  
„ appris que le Général Washington ou quelque par-  
„ tie de son armée étaient arrivés jusqu'a Wilming-  
„ ton ? ”

Réponse. „ Les informations que je reçu ve-  
„ naient de personnes qui ne m'avaient jamais trom-  
„ pé : ainsi j'avais toutes les raisons de penser qu'el-  
„ les étaient vraies. Les informations que je don-  
„ nais à l'Amiral étaient que le Général Washing-  
„ ton avait traversé la Delaware avec son armée &  
„ qu'il était allé prendre poste à Wilmington.”

Question. „ L'Ennemi avait-il des gardes d'eau  
„ ou des défenses à flot ou des défenses à bord dans  
„ la Baye de Chesapeak, quand la flotte remonta la  
„ riviere ? ”

Réponse. „ Il n'en avait point.”

Question. „ Les Rébelles avaient-ils des troupes  
„ postées sur la rive ? ”

Réponse. „ Aucune que je sache. ”

Question. „ Quelle est la largeur du Canal na-  
„ vigable de la Delaware à New-Castle ? ”

Réponse. „ De près de deux milles. ”

Question. „ Je suppose qu'on eût entrepris de  
„ débarquer à New-Castle , les uns en bateaux , &  
„ d'autres à bord , & que les galeres à rames eus-  
„ sent obligé les Vaisseaux de couper leurs cables  
„ pour éviter les radeaux à feu , ou qu'elles eussent  
„ causé d'autres désordres dans la flotte avec ces ra-  
„ deaux à feu ; quelles auraient été les suites de cet  
„ événement ? ”

Réponse. „ Je pense que les conséquences au-  
„ raient été des plus funestes : dans un Canal aussi  
„ étroit , il n'aurait pas été possible à la flotte de  
„ mettre à la voile pendant la nuit. ”

Question. „ Cela n'aurait-il pas exposé la partie  
„ des troupes débarquées à être coupée ? ”

Réponse. „ Cela aurait dépendu des forces ve-  
„ nues pour les attaquer. ”

Question. „ Quoiqu'il n'y ait pas de batteries  
„ élevées , ne serait-il pas au pouvoir d'un Ennemi  
„ pourvu de forces considérables & de canon , de  
„ conduire les choses de façon à causer beaucoup de  
„ mal aux Vaisseaux dans une rivière ? ”

Réponse. „ Oui certainement. ”

Question. „ Prendriez-vous sur vous , considé-  
„ rant toutes les circonstances que vous pouviez ob-

„ ferver, d'indiquer la Delaware comme une rivière  
 „ propre au débarquement d'une armée, eût égard  
 „ aux forces placées sur la rive & à la quantité des  
 „ forces qui seraient sur la rivière ? ”

Réponse. „ J'ai toujours été d'opinion qu'il fal-  
 „ lait éviter de débarquer en présence d'un ennemi,  
 „ s'il était possible de s'acquitter du service d'un  
 „ autre façon.”

Question. „ N'y avait-il pas alors dans la Dela-  
 „ ware quelque chose de particulier dans les cir-  
 „ constances des choses qui fit une exception dans  
 „ cette règle générale en faveur d'une descente ? ”

Réponse. „ Rien que j'aye su,”

Question. „ Indépendamment des informations  
 „ que vous reçues concernant l'armée du Général  
 „ Washington, avez-vous appris qu'il y eût dans  
 „ ce tems là, d'autres troupes sur la rive Occiden-  
 „ tale de la Delaware ? ”

Réponse. „ Je fus que la milice appartenante à  
 „ chacun des Comtés était postée là, & que, de  
 „ Cedar-Creek au Reedy-Island, il n'était pas pos-  
 „ sible de faire débarquer un bateau, sans qu'il ac-  
 „ courût des hommes armés pour s'opposer à la  
 „ descente.”

Question. „ Avez-vous quelques avis sur le nom-  
 „ bre des troupes dont les milices étaient alors  
 „ composées sur la rive Occidentale de la Dela-  
 „ ware ? ”

Réponse. „ Les Régimens de milices étaient,  
 „ dans tous les Comtés, généralement portés à

„ 4 ou 500 hommes. Il y avait , pour les com-  
„ mander , un Brigadier -Général nommé Rod-  
„ ney.”

Question. „ Entendez vous par ces milices , cel-  
„ les des Comtés inférieurs sur la Delaware ?”

Réponse. „ Oui.”

Question. „ Combien y a-t-il du Cap Hinlopen  
„ au Cap Charles , à l'embouchure de la Baye de  
„ Chesapeake ?”

Réponse. „ Entre 140 & 150 milles.”

Question. „ Donnâtes-vous , le 30 Juilliet , votre  
„ avis & votre opinion à Lord Howe de laisser la  
„ Delaware & d'aller par la Baye de Chesapeake ?”

Réponse. „ Comme je ne fus jamais consulté pu-  
„ bliquement , je ne donnai jamais d'avis publics.”

Question. „ Les différens obstacles que vous avez  
„ exposés contre le débarquement de l'armée dans  
„ la Delaware , & le voyage de la flotte en remon-  
„ tant la rivière , n'étaient-ils pas connus avant que  
„ Lord Howe arriva à l'embouchure de la Delawa-  
„ re , tous étant , à la réserve de l'armée du Général  
„ Washington , en marche vers Wilmington ?”

Réponse. „ Je n'informai jamais l'Amiral de ces  
„ fortes d'obstacles. — Je ne puis dire s'il en eut  
„ connaissance de quelque autre part.”

Question. „ L'Amiral n'aurait-il pu recevoir des  
„ informations complètes sur cet objet , avant qu'il  
„ mit à la voile de New-York ?”

Réponse. „ Il l'aurait certainement pu : je pen-  
„ serais même qu'il en reçut.”

Question. „ Combien la flotte diffèra-t-elle fa-  
„ marche à la hauteur de la Delaware ? ”

Réponse. „ Le delai ne fut pas de deux heu-  
„ res.”

Question. „ Quel vent aviez-vous alors ? ”

Réponse. „ Un vent du Nord. — Le tems a-  
„ vait été au sud peu auparavant. Le vent du Nord  
„ venait justement de s'élever.”

Question. „ Combien le vent du Nord dura-t-il ? ”

Réponse. „ Jusqu'au soir du même jour & pas  
„ plus longtems.”

Question. „ Quels sont les vents qui regnent  
„ le plus fréquemment sur la côte vers la fin de  
„ Juilliet ? ”

Réponse. „ C'est le vent du Sud ; mais souvent  
„ aussi celui d'Ouest & de Nord-Ouest , surtout pen-  
„ dant la nuit.

Question. „ Quand vous parliez du dommage  
„ que l'on aurait pu nous causer par les radeaux-à-  
„ feu , n'aviez-vous pas intention de parler seu-  
„ lement de ce qu'ils auraient fait pendant la nuit ? ”

Réponse. Oui , c'est ce que j'entend. Mais com-  
„ me l'Ennemi avait encore des brûlôts , je pense  
„ qu'on aurait employé ceux-ci pendant le jour , avec  
„ autant d'effet contre une flotte à l'ancre qu'on  
„ en aurait pu craindre des radeaux à feu pendant  
„ la nuit.”

Question. „ Pensez-vous qu'avec un vent du Sud  
„ l'Ennemi aurait pu porter obstacle à la flotte de

„ façon à arrêter son cours, avant qu'elle arrivât au  
 „ Reedy-Island ? ”

Réponse. „ Je ne le pense pas, si toutefois nous  
 „ eussions pu compter sur la durée du vent du Sud.  
 „ J'observerai que les vents du Sud ne soufflent que  
 „ pendant le jour & les vents du Nord pendant la  
 „ nuit.”

Question. „ En combien d'heures peut-on navi-  
 „ guer du Reedy-Island à New-Castle, avec un  
 „ bon vent & une marée courante ? ”

Réponse. „ En une heure tout au plus avec un  
 „ seul Vaisseau. Mais la chose est bien différente  
 „ avec une flotte.”

Question. „ Supposé que les Vaisseaux eussent  
 „ remonté dans le jour à New-Castle avec un vent  
 „ du Sud & une marée courante, aurait-il été pos-  
 „ sible aux brûlôts, aux radeaux à feu & aux galeres  
 „ de les troubler ou d'empêcher le débarquement des  
 „ troupes, si l'Ennemi posté sur la rive n'eût osé  
 „ faire aucune attaque ? ”

Réponse. „ Je pense que si la flotte eût remonté  
 „ la Delaware, les Rébelles n'auraient pas manqué  
 „ de faire descendre leurs forces navales contre la  
 „ flotte; & que si la flotte eût trouvé dans son  
 „ cours l'avantage que l'honorable Monsieur vient  
 „ de mentionner, ils auraient certainement navigué  
 „ devant la flotte, & lors qu'ils se seraient arrêtés  
 „ pour débarquer les troupes, les galeres auraient  
 „ naturellement conservé leur position.”

Question. „ Si tous ces obstacles que vous ex-



„ posés, s'étaient offerts, seraient-ils venus de toutes les galeres & non des brûlôts ou des radeaux feu ? Est ce-là ce que vous voulez dire ? ”

Réponse. „ Les brûlôts & les radeaux-à-feu n'auraient rien pu faire, si nous avions eu l'avantage d'un bon vent & d'une marée courante.”

Question. „ Pensez-vous qu'un certain nombre de galeres, à la hauteur de New-Castle, que vous dites être si élevé jusqu'au rivage, qu'une frégate pouvait avancer jusqu'au quai, & un Vaisseau de cinquante canons presque à la même distance, auraient pu opposer des obstacles importans au débarquement d'une armée dans cette place ? ”

Réponse. „ Je n'ai jamais prétendu nier qu'il ne fût possible de débarquer une armée dans la Delaware. — Je me suis borné à dire sous quel rapport cela serait expédient.”

Question. „ Savez-vous quelle est la profondeur de l'eau dans le détroit de la Delaware ? ”

Réponse. „ Les détroits sont des passages entre deux bancs, où la profondeur de l'eau n'est pas de plus de six à sept brasses ; mais ces détroits sont extrêmement étroits.”

Question. „ Quelle est la profondeur de l'eau dans les bas fonds d'au-dessus ? ”

Réponse. „ Les bas-fonds de Morris-Liston sont les plus dangereux bas-fonds de la riviere ; il n'y a, quand les eaux sont hautes, que vingt cinq ou vingt six pieds, je veux dire quand les eaux sont à leur plus grande hauteur.”

Question. „ Connaissez-vous la riviere du Nerd  
„ ou de Hudson ? ”

Réponse. „ Je ne la connais que jusqu'à la Baye  
„ de Haver-Straw. ”

Question. „ Connaissez-vous île Kings-Ferry ? ”

Réponse. „ Non. ”

Question. „ Quelle est la profondeur de l'eau à  
„ Morris-Lifton, quand les eaux sont basses ? ”

Réponse. „ La marée s'élève & s'abaisse de huit  
„ pieds ”

Question. „ Avez-vous su que le 30 Juillet,  
„ l'Ennemi avait un corps de troupes à Wilming-  
„ ton ? ”

Réponse. „ J'en ai été instruit ”

Question. „ Avez-vous été informé comment on  
„ pouvait communiquer de New-Castle dans les  
„ parties intérieures du pays jusqu'à la tête de Elk ? ”

Réponse. „ Il y a sur la droite la riviere de Chris-  
„ tien qu'il faut remonter environ dix à douze mil-  
„ les avant de la trouver guéable. ”

Question. „ New-Castle est-il situé sur une Pe-  
„ ninsule ? ”

Réponse. „ Je ne suis gueres instruit des par-  
„ ties intérieures de sa situation; la riviere George  
„ est à la droite; mais à quelque distance. ”

Question. „ D'après la supériorité de canon des  
„ Vaisseaux des Rébelles dans la Delaware, n'au-  
„ raient-ils pu les placer de façon à endommager  
„ des frégates, même assistées d'un Vaisseau de cin-  
„ quante canons qu'on aurait destiné à couvrir le

„ le

„ le débarquement d'un corps de troupes, sans  
„ être endommagé d'une manière considérable par  
„ ces Vaisseaux ? ”

Réponse. „ Je pense que s'ils eussent eu le tems  
„ & l'occasion, ils auraient pu rendre le débarque-  
„ ment très difficile.”

Question. Savez-vous combien il y a de New-  
„ Castle à Cecil court house ? ”

Réponse. „ Environ dix-sept milles.”

Question. „ En allant de New-Castle à Cecil-  
„ Court-house, aurait-il été nécessaire de passer à  
„ gué le Christien ou quelque autre rivière ? ”

Réponse. „ Je n'ai de connaissance des parties in-  
„ térieures de ce pays que par la carte.”

Question. „ Dans quelle partie de la Delaware  
„ étaient les forces navales des Rébelles, le 30 Juil-  
„ liet ? ”

Réponse. „ Une partie au Reedy-Island, une au-  
„ tre partie au Mud-Island.”

Question. „ Quelle partie était au Reedy-Is-  
„ land ? ”

Réponse. Plusieurs de leurs galères & quelques-  
„ uns de leurs bateaux à rames.”

Question. „ Quelle partie avaient-ils à Mud-Is-  
„ land ? ”

Réponse. Tout le reste de leurs forces.”

Question. Quelle est la distance du Mud-Island  
„ au Reedy-Island ? ”

Réponse. De vingt cinq ou vingt-six milles en  
„ suivant le cours de la rivière.”

Question. Jusqu'à quel endroit un Vaisseau de  
„ soixante-fix Canons peut-il remonter la Dela-  
„ ware ? ”

Réponse. „ S'il n'y avait point d'obstacles dans  
„ la riviere, un Vaisseau de soixante quatre canons  
„ pourrait alier jusqu'a Philadelphie quand l'eau est  
„ fort haute.”

Question. „ Où se trouve le premier obstacle dans  
„ la riviere ? ”

Réponse. A Billingsport.”

Question. „ Combien y-a-t-il de New-Castle à  
„ Billingsport ? ”

Réponse. Environ vingt milles.”

Question. „ Un Vaisseau de soixante quatre ca-  
„ nons peut-il mouiller en sûreté à une distance  
„ considérable de New-Castle dans tous les tems de  
„ la marée ? ”

Réponse. Un Vaisseau de soixante quatre peut  
„ toujours mouiller jusqu'a Chester.”

Question. La flotte n'eût-elle pas été obligée de  
„ mettre à l'ancre toutes les nuits en remontant la  
„ Delaware ? ”

Réponse. „ Cui certainement. Il n'aurait pas été  
„ possible de la tenir sans les voiles.”

Question. „ Combien aurait-il fallu de Mariniers  
„ pour conduire les bateaux plats destinés au débar-  
„ quement de l'armée ? ”

Réponse. Je ne saurais dire combien : mais je fais  
„ que lorsque tous les équipages des bateaux plats

„ étaient complets , nous n'avions que peu de mon-  
 „ de dans les Vaisseaux.”

Question. Ne fallait-il pas prendre les matelots  
 „ nécessaires pour les bateaux plats dans les Vais-  
 „ seaux de ligne ? ”

Réponse. „ Telle était la coutume pour ne pas  
 „ tout-à-fait dégarnir les frégates & en tirer parti.”

Question. Quel nombre de bateaux fallait-il em-  
 „ ployer pour le débarquement ? ”

Réponse. Soixante & dix-neuf, autant que je puis  
 „ me le rappeler.”

Question. N'aurait-il pas fallu employer plus de  
 „ 800 matelots, pour les équiper d'une manière  
 „ convenable ? ”

Réponse. On mettait dans chacun douze hommes,  
 „ outre un conducteur, & un autre Officier.

Question. Quand vous disiez que le premier ob-  
 „ stacle pour naviguer dans la Delaware se trou-  
 „ vait à Billingsport, vous avez voulu dire que la  
 „ marche de la flotte ou le débarquement de l'armée  
 „ ne pouvaient rencontrer aucun obstacle, dans aucun  
 „ endroit du rivage au dessous de Billingsport ? ”

Réponse. „ Quand j'ai fait mention du premier  
 „ obstacle qui se trouvait à Billingsport, je voulais  
 „ parler des chevaux-de-Frise avec lesquels l'Enne-  
 „ mi avait obstrué le Canal sous l'eau.”

Question. Aviez vous intention de dire qu'au-  
 „ cune armée de terre qui n'aurait pas eu de bat-  
 „ terie élevée sur terre au dessous de celle des che-

„ vaux de Frise , aurait été un obstacle pour une flotte qui eût remonté la Delaware ? ”

Réponse. „ Si la flotte se fût avancé dans la rivière , elle ferait entrée plusieurs milles dans un Canal , ou il n’y avait en plusieurs endroits qu’une petite portée de Canons d’une rive à l’autre : il n’est donc pas à présumer que les Ennemis eussent perdu une si belle occasion d’inquieter la flotte de tous les postes avantageux.

Question. „ Ce que vous dites là se rapporte-t-il à la rivière au dessus de New-Castle , ou dans l’endroit même ou au dessous ? ”

Réponse.. „ Cela se rapporte principalement aux endroits situés au dessus de New-Castle , mais aussi à quelques endroits au dessous.”

Question. „ La flotte en remontant la Baye de Chesapeak n’était - elle pas obligée de jeter l’ancre toutes les nuits quand même les ennemis n’apportaient aucun obstacle ? ”

Réponse. Oui certainement. Il n’eût pas été possible que dans une navigation si étroite , une flotte pût rester sous les voiles pendant la nuit.”

Question. „ D’après toutes ces difficultés dans la Baye de Chesapeak , n’y débarqua - t - on pas les troupes un mois plus tard qu’on ne l’aurait fait à New - Castle , si l’on eût pu y faire un débarquement ? ”

Réponse. „ Je ne crois pas qu’on puisse regarder comme une difficulté qu’une flotte soit obligée de mettre à l’ancre pendant la nuit. L’ar-

„ mée. débarqua certainement environ trois semaines plus tard qu'on ne l'aurait fait en remontant la Delaware; mais cette route était très peu fréquentée. Quand la flotte quitta l'embouchure de la Delaware, le vent était au nord, & il y avait grande raison d'attendre que la flotte aurait monté jusqu'à la tête de Chesapeake en moins d'une semaine. Il en arriva autrement, parce qu'il vint des vents de sud, accompagnés de chaux leurs si fortes que les troupes auraient souffert extraordinairement, si elles s'étaient trouvées à bord dans ce tems là. ”

Question. „ Combien la flotte était-elle loin de l'embouchure de la Delaware quand elle fut surprise par les vents du sud? ”

Réponse. „ D'Environ dix lieues. ”

Question. „ Quel nombre des soldats chaque bateau prenait-il outre les matelots qui devaient le conduire? ”

Réponse. „ Cela dépend de la longueur de la route qu'ils ont à naviguer & de la facilité du débarquement. Ayant une eau douce & unie, & peu de chemin à faire, ils pourraient porter quarante cinq hommes. ”

Question. „ Dans combien de reprises les soixante & dix-neuf bateaux auraient-ils pu débarquer toute l'armée? ”

Réponse. „ Cela dépend entièrement de la route qu'ils ont à faire. C'est une matière de calcul.

cul. Je ne fais combien il y avait de troupes à débarquer."

Question. „ Quel chemin pensez-vous que pourrait faire une flotte composée de vaisseaux de guerre & de transport contre une marée de trois noeuds & demi avec un vent contraire, mais qui ne les empêcherait pas de tenir leur cours, en supposant que le tems fût tempéré."

Réponse. „ Le canal de la Delaware est tellement étroit entre les bancs de sable qu'à moins d'avoir un vent favorable la flotte n'aurait pu avancer que bien lentement."

Question. „ Ayez la bonté de répondre à la même question, mais en supposant que le vent fût bas ou si près d'être bas que les vaisseaux fussent obligés de faire route en tournant ou virant à l'autre bord; en supposant encore que le tems fût tempéré & toujours dans la Delaware?"

Réponse. „ La flotte, ayant le vent & la marée contraires, ne pourrait pas avancer du tout, elle serait obligée de rester à l'ancre."

Question. „ N'avez-vous pas acquis beaucoup d'expérience dans la Delaware?"

Réponse. „ J'ai longtems été employé sur ce fleuve.

Question. „ Combien de tems, à votre sù, un seul vaisseau a-t-il été arrêté pour monter le fleuve dans les mois de Juillet & d'Aout, après être entré dans les Laps?"



Réponse. „ Environ trois jours entre les Caps  
 „ & le Reedy - Island. Je ne parle que d'un seul  
 „ vaisseau & non d'une flotte.”

Question. „ Les batimens de transport ne four-  
 „ nissaient-ils pas des matelots pour les bateaux  
 „ destinés au débarquement des troupes?

Réponse. „ C'est ce que les navires de trans-  
 „ ports ont souvent fait quand ils étaient dans une si-  
 „ tuation sûre & tranquille, mais non pas quand  
 „ ils étaient obligés d'agir: ils ne pouvaient alors  
 „ rien se procurer des équipages qui leur étaient  
 „ nécessaires.”

Question. „ Combien de tems le vent restait-il  
 „ au sud depuis que vous eutes quitté la Dela-  
 „ ware? ”

Réponse. „ Le vent était sujet à des variations :  
 „ il y avait des calmes fréquens qui retardaient  
 „ la marche de la flotte.

Question. „ En général le vent était-il Nord  
 „ ou Sud? ”

Réponse. „ En général Sud.”

Question. „ Un tel vent n'était-il pas favora-  
 „ ble pour conduire la flotte a New-Castle? ”

Réponse. „ Si la flotte eût été dans la Dela-  
 „ ware, c'était suerement un bon vent.”

Question. „ En combien de marées la flotte au-  
 „ rait-elle été depuis les Caps jusqu'à New-Castle  
 „ avec un tel vent?

Réponse. „ Il est impossible de répondre à cette

„ question. Cela dépend des circonstances. La  
 „ flotte était très mal pourvue de pilotes. Il n’y  
 „ avait que huit à neuf pilotes pour deux cens  
 „ cinquante voiles.”

Question. „ Les vents & les marées étant de  
 „ cette sorte, & toutes circonstances pées, com-  
 „ bien de tems croyez-vous que la flotte aurait mis,  
 „ pour aller jusqu’à New - Castle ? ”

Réponse. „ En m’assurant que la flotte se fût  
 „ tenue dans le bon canal, & qu’il ne lui fût point  
 „ survenu d’accident, je me ferais fort de répon-  
 „ dre à cette question.

Question. „ Votre vaisseau n’était - il pas le pre-  
 „ mier en station vers Brooklyn - Ferry, le 27 &  
 „ 28 Aout 1776 ? ”

Réponse. „ Mon vaisseau était employé avec les  
 „ autres dans cette occasion.”

Question. „ Votre vaisseau ou quelqu’autre n’é-  
 „ tait - il pas stationné de maniere à avoir la vuë de  
 „ Brooklyn - Ferry tellement à découvert, qu’il  
 „ fût en état de voir nécessairement tous les ba-  
 „ teaux qui passaient & repassaient entre Brook-  
 „ lyn & New york ? ”

Réponse. „ Il n’y eut dans une pareille station  
 „ ni mon vaisseau ni celui d’aucun autre.”

Question. „ En remontant le Chafapeak ou la  
 „ Delaware, les vaisseaux & les transports n’étaient-  
 „ ils pas obligés de se tenir entrèment ferrés  
 „ l’un avec l’autre, en traversant les canaux é-  
 „ troits ? ”

Réponse. „ Les navires de transports étaient  
„ obligés de se tenir ferrés l'un avec l'autre & le  
„ plus près possible des vaisseaux de guerre, pour  
„ ne pas échouer; & le peu de pilotes que nous  
„ avions, nous ne pouvions les distribuer que dans  
„ les vaisseaux de guerre.”

Question. „ Dans le tems que les batimens de  
„ transport étaient dans cette situation gênante,  
„ étant obligés par le changement de vent & la  
„ fin de la marée de jeter l'ancre, n'auraient-ils  
„ pas été dans la nécessité de se séparer considéra-  
„ blement l'un de l'autre, pour empêcher qu'ils  
„ ne se rencontraient de bords les uns avec les  
„ autres.”

Réponse. „ C'est ce que les vaisseaux auraient  
„ certainement fait autant que cela leur eût été  
„ possible.”

Question. „ Combien de tems les Rébelles au-  
„ raient-ils mis pour conduire leurs forces navales  
„ de Mud-Island jusqu'au Reedy-Island? ”

Réponse. „ Un reflux de la marée.”

Question. „ Combien durent le flux & le reflux  
„ dans la Delaware? ”

Réponse. „ Le flux dure environ cinq heures  
„ & le reflux environ sept.”

Question. „ En supposant que le vent qui était  
„ au nord quand la flotte quitta l'embouchure de  
„ la Delaware, eût continué dans cette position,  
„ combien la flotte aurait-elle mis de tems à mon-  
„ ter jusqu'à New-Castle? ”

Réponse. „ La flotte n'aurait pas remonté jusqu'à New-Castle en dix jours avec un vent du nord.”

Question. „ En combien de tems un grand vaisseau aurait-il navigué du Reedy-Island à New-Castle avant les grandes eaux? ”

Réponse. „ En supposant que le vaisseau fût à l'ancre au Reedy-Island je pense qu'avec un tems modéré, & ne rencontrant aucun accident il aurait pu se rendre à New-Castle un heure avant l'arrivée de la marée.”

Question. „ Combien de vaisseaux auraient pu mouiller à New-Castle où selon vous l'eau est si profonde près même de la rive? ”

Réponse. „ Je ne le fais pas exactement: mais plusieurs auraient pu y jeter l'ancre.”

Question. „ Combien de vaisseaux de la flotte de 250 voiles auraient pu y entrer? ”

Réponse. „ Une très petite partie seulement.”

Question. „ Le reste n'aurait-il pu jeter l'ancre quelques milles plus haut & plus bas? ”

Réponse. „ Il l'aurait certainement fallu. Je ne pense pas que cette flotte eût pu mouiller sur une étendue de moins de quatre à cinq milles.”

Question. „ Dans cet état, n'auraient-ils pas, dès que le reflux serait venu, été exposés à l'attaque des galeres, des brûlots & des radeaux à feu de l'Ennemi, nonobstant les frégates qu'on aurait placées vis à vis New-Castle.”

Réponse. „ Les vaisseaux auraient sûrement essu-

„ yé cette attaque: car je ne pense pas que les En-  
 „ nemis eussent perdu une si belle occasion.”

Question. „ Aurait-on pu stationner quelque  
 „ vaisseau pour ouvrir Brooklyn-Ferry de façon qu'on  
 „ eût pu observer les bateaux allant & revenant  
 „ de New Port? ”

Réponse. „ Je ne le pense pas: le vaisseau aurait  
 „ été exposé aux batteries de l'Ennemi.”

Question. „ Instruit, comme vous l'étiez,  
 „ de la navigation de la Baye de Chesapeak &  
 „ de celle de de la Delaware, ainsi que des dé-  
 „ fenses d'eau que vous saviez être préparées  
 „ pour obstruer ce trajet, si vous eussiez comman-  
 „ dé la flotte de 250 voiles, le quel auriez vous  
 „ préféré, de remonter la Delaware ou la Baye  
 „ de Chesapeak? ”

Réponse. „ Instruit comme je l'étais de toutes  
 „ les circonstances relatives à la Baye de Chesepcak  
 „ & à la Delaware, je pensais alors & je pense  
 „ encore aujourd'huy que c'était une mesure fort  
 „ sage & fort convenable de remonter la Baye de  
 „ Chesapeak.”

Page 73, 74, & 75.

Ces pages sont une critique de la bataille de  
 Brandywine & de la conduite que je tins ensuite.  
 Pour y répondre, je crois devoir m'en rapporter  
 à l'opinion du Comte Cornwallis & du Major Ge-  
 neral Grey, juges tous deux de l'art.

*Témoignage du* C O M T E

## C O R N W A L L I S.

Question. „ Votre Seigneurie s'est-elle accordée  
 „ avec Sir William Howe sur le projet de diviser  
 „ l'armée pour attirer l'Ennemi à une action à  
 „ Brandywine? ”

Réponse. „ Les dispositions qui firent engager  
 „ l'action de Brandywine font certainement le plus  
 „ grand honneur au Général. Comme j'ai déjà re-  
 „ fusé d'informer la chambre si j'eus part à d'au-  
 „ tres opérations, je n'ai aucun droit de m'attri-  
 „ buer quelque mérite dans celle-ci.

Question. „ Votre seigneurie a-t-elle remarqué  
 „ si l'on a laissé échapper quelque avantage que le  
 „ succès de cette bataille aurait pu procurer? ”

Reponse. „ Je ne me suis pas aperçu qu'on ait  
 „ laissé échapper aucun avantage.”

*Témoignage du*

## M A J O R - G E N E R A L

## G R E Y.

Question. „ Etiez-vous d'opinion que la divisi-  
 „ on de l'armée pour attirer l'Ennemi à une action  
 „ à Brandy-wine fût judicieuse & convenable? ”

Réponse. „ Je regarde la division de l'armée

„ avant la bataille de Brandywine comme un coup  
„ de maître qui trompa les Ennemis & fit engager  
„ l'action presque avec la certitude du succès.”

Question. „ Avez vous remarqué si l'on a laissé  
„ échaper quelque avantage qu'on avait lieu d'atten-  
„ dre à la suite du gain de cette bataille? ”

Réponse. „ Je n'en sçais aucun.”

Qu'il me soit permis d'inserer ici un extrait de  
ma lettre du 10 Octobre 1777, au Secrétaire d'E-  
tat : elle contient un journal de mes opérations  
avant & après la bataille de Brandywine.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE SIR  
**WILLIAM HOWE,**  
 à LORD  
**GEORGE GERMAIN**

No. 68, *Date des Quartiers - Généraux, de German-Town, 10 Octobre 1777.*

„ **L**e 3 Septembre, Le Major Général Grant  
 „ restant avec six bataillons à la tête de Elk  
 „ pour conserver la communication avec la flotte &  
 „ les deux Colonnes (commandées par le Comte  
 „ Cornwallis & le Général Knyphausen se joigni-  
 „ rent à Pencadder, à quatre milles à l'Est de Elk,  
 „ sur la route de Christien-Bridge. Dans la mar-  
 „ che de ce jour, les Chasseurs de Hesse & d'An-  
 „ spach & le second bataillon de l'infanterie légère,  
 „ qui étaient à la tête de la Colonne de Lord Corn-  
 „ wallis rencontrèrent un détachement choisi de  
 „ mille hommes de l'armée Ennemie, postés avan-  
 „ tageusement dans les bois: ils le défirent sans es-  
 „ fuyer d'autre dommage que deux officiers de  
 „ blessés, trois hommes de tués & dix-neuf bles-  
 „ sés, tandis que l'Ennemi n'eut pas moins de cin-  
 „ quante tués & de beaucoup plus qui furent bles-  
 „ sés. ”

„ Le 6 le Major - Général Grant joignit l'armée  
 „ après que le Capitaine Duncan qui avait la surin-



„ tendance du département de la Marine, eût  
 „ détruit les vaisseaux & les munitions qu'on  
 „ ne pouvait transporter de la tête de Elk. Le tout  
 „ marcha le 8 par Newark & campa le soir dans le  
 „ territoire de Hokeffer sur la route qui conduit  
 „ de New-Port à Lancaster; car c'est dans la  
 „ première de ces places que le Général Washing-  
 „ ton avait pris poste, ayant la gauche appuyée à  
 „ Christien-creek, & son front couvert par Red-  
 „ clay-creek.”

„ Les deux armées dans cette situation, n'étant  
 „ qu'à quatre milles l'une de l'autre, l'Ennemi se  
 „ mit en marche de Wilmington, le huit de grand  
 „ matin, par la route de Lancaster, & le lende-  
 „ main vers les dix heures, il traversa la Crique  
 „ de Brandywine à Chads-Ford, prenant poste  
 „ sur les hauteurs du côté de l'orient.”

„ Le 9 dans l'après midi, le Lieutenant Géné-  
 „ ral Knyphausen marcha avec la gauche de l'ar-  
 „ mée vers New-Garden & Kennets Square,  
 „ pendant que Lord Cornwallis marchait avec la  
 „ droite vers Hokeffen Meeting-house, & ils se  
 „ joignirent tous les deux le lendemain matin à  
 „ Kennets-Square.”

„ Le onze à la pointe du jour, l'armée s'avan-  
 „ ça sur deux Colonnes, la droite étant comman-  
 „ dée par le Lieutenant Général Knyphausen, a-  
 „ yant quatre bataillons de troupes de Hesse, sous  
 „ le Major Général Storn; la première & la se-

„ Conde Brigades de troupes Britanniques, trois  
 „ bataillons du second & onzieme Régiment ;  
 „ celui de Rangers Americain de la Reine, & un  
 „ Escadron de Dragons sous le Major - Général  
 „ Grant, ayant six pieces moyennes de douze li-  
 „ vres, quatre autres avec l'artillerie légère appar-  
 „ tenante aux Brigades: cette Colonne dirigea sa  
 „ marche vers Chads-Ford, à dix milles de Ken-  
 „ nets Square, & arriva vers les dix heures sur le  
 „ front de l'Ennemi, escarmouchant la plus gran-  
 „ de partie de la marche avec le troupes avancées:  
 „ ceux du Rangers Americain de la Reine, com-  
 „ mandés par le Capitaine Wemys du quarantie-  
 „ me Régiment, se distinguerent d'une maniere  
 „ particuliere.”

„ L'autre colonne, sous le Commandement de  
 „ Lord Cornwallis, du Major Général Grey & des  
 „ Brigadiers Généraux Matheu & Agnew, com-  
 „ posée des chasseurs montés & démontés, deux  
 „ Escadrons du 16 Régiment des Dragons, deux  
 „ Bataillons de l'infanterie légère, deux Batail-  
 „ lons de troupes Britanniques & trois de Grena-  
 „ diers de Hesse, deux Bataillons de Gardes; la  
 „ troisieme & la quatrieme Brigades, avec quatre  
 „ pieces legères de douze & l'artillerie des Brigades,  
 „ marcherent environ douze milles, jusqu'aux four-  
 „ ches de Brandywine, traverserent le premier bras  
 „ du ruisseau appelé le Trimble, le second à Jeffery-  
 „ Ford, l'après midi vers les deux heures, prenant de là  
 leur

„ leur route vers Dilworth , afin de tourner la droite de l'Ennemi vers Chads - Ford. ”

„ Le Général Washington , instruit de ce mouvement , vers l'après midi , détacha le Général Sullivan vers la droite avec près de dix milles hommes , qui s'emparèrent d'un poste très fort sur un terrain qui commande Birmingham - Church , ayant sa gauche près de Brandywine , les deux flancs étant couverts de bois très épais , & son artillerie avantageusement située. ”

„ Aussitôt qu'ond eut observé cela ( il était environ quatre heures ) les troupes du Roi s'avancèrent sur trois colonnes , & dès que l'ennemi s'approcha , elle formerent la ligne , ayant Brandywine à la droite. Les Gardes étaient sur la droite & les Grenadiers Britanniques sur la gauche , soutenus dans une seconde ligne par les Grenadiers de Hesse : sur la gauche du Centre il y avait deux Bataillons de l'infanterie légère avec les Chasseurs de Hesse & d'Anspach , soutenus par la quatrième Brigade. La troisième Brigade formait le corps de réserve. ”

„ Lord Cornwallis , ayant formé la ligne , l'infanterie légère & les Chasseurs commencèrent l'attaque ; les Gardes & les Grenadiers s'avancèrent aussitôt de la droite , le tout sous un feu vif du canon & du mousquet : ils ne laisserent pas de pousser en avant avec une impétuosité qui ne pouvait être soutenue par les Ennemis , qui tombant dans

„ les bois sur leur arriere , ouvrirent le chemin aux  
 „ troupes du Roy , qui s'y enfoncerent avec eux ,  
 „ & les poursuivirent l'épée dans les reins près de  
 „ deux milles.

„ Après ce succès , une partie de la droite des  
 „ Ennemis prit une seconde position dans un bois ,  
 „ à environ un demi mille de Dilworth , d'où le  
 „ second Régiment de l'infanterie légère & les chas-  
 „ seurs ne tarderent par à la déloger , & depuis ce  
 „ tems , ils ne se rallierent plus en détachemens  
 „ considérables.”

„ Les premiers Grenadiers Britanniques , les Gre-  
 „ nadiers de Hesse & les Gardes , s'étant , dans la  
 „ poursuite , embarrassés dans un bois très épais ;  
 „ ne furent plus engagés de tout le jour.”

„ Le second Régiment de l'infanterie légère , &  
 „ le second des Grenadiers , & la quatrième Bri-  
 „ gade s'avancerent un mille au delà de Dilworth ,  
 „ où ils attaquèrent un détachement de l'Ennemi  
 „ qui n'avait pas encore été engagé & s'était pos-  
 „ té dans une forte situation pour couvrir la re-  
 „ traite de l'armée le long des routes de Chads-  
 „ Ford à Chester & Wilmington ; & le corps n'a-  
 „ yant été forcé que lorsqu'il faisait nuit , dans un  
 „ tems où les troupes venaient d'essuyer beaucoup de  
 „ fatigue dans une marche de dix-sept milles ,  
 „ sans compter ce qu'elles souffraient depuis le  
 „ commencement de l'attaque ; cet incident fut cau-  
 „ sé que l'Ennemi évita une défaite complète qui  
 „ eût été la suite d'une heure de jour de plus.”

„ La troisieme Brigade n'eut point de part  
 „ à l'action, mais fut tenue en réserve à l'arrière  
 „ de la quatrieme Brigade : car on ne fut pas avant  
 „ la nuit à quel point l'attaque du Lieutenant-  
 „ Général Knyphausen avait réussi, & il n'y avait  
 „ pas moyen d'employer la cavalerie.”

„ Le Lieutenant Général Knyphausen, ainsi qu'  
 „ on l'avait concerté d'avance, amusa l'Ennemi  
 „ pendant le jour avec le canon, en paraissant  
 „ vouloir forcer le ruisseau, sans être dans l'inten-  
 „ tion de le traverser jusqu'à ce que l'attaque sur  
 „ la droite de l'Ennemi eût lieu. En conséquen-  
 „ ce, des qu'elle eût commencé, le Major-Géné-  
 „ ral Grant traversa le ruisseau avec le 4 & le  
 „ 5e Régimens ; le quatrieme pressant le premier  
 „ força les retranchemens des batteries de l'Enne-  
 „ mi, lui prit trois piéces de Campagne de fonte  
 „ & une autre moindre qu'on avait placés là pour  
 „ défendre le ruisseau.”

„ L'Ennemi fit peu de résistance de ce côté,  
 „ lorsque l'ouvrage fût emporté ; les gardes se mon-  
 „ trant alors sur le flanc droit, la retraite devint  
 „ générale : mais la nuit étant survenue, avant que  
 „ le détachement du Lieutenant Général Knyp-  
 „ hausen pût atteindre les hauteurs, il n'y eut plus  
 „ d'action de ce côté là.”

„ D'après les informations les plus exactes, je  
 „ juge que la force de l'armée des Ennemis, op-  
 „ posée au Lieutenant Général Knyphausen & à  
 „ Lord Cornwallis n'était pas moindre de 15,000

„ hommes : une partie se retira à Chester & y  
 „ resta la nuit : mais la grande armée ne s'arrêta  
 „ pas avant d'avoir atteint Philadelphie : Leur perte fut  
 „ considérable , en officiers tués & blessés. Ils eurent  
 „ environ trois cens hommes de tués , six cens de  
 „ blessés & laisserent près de quatre cens prison-  
 „ niers.”

„ La perte du côté des troupes de la Majesté,  
 „ l'artillerie & les munitions prises à l'Ennemi , tout  
 „ cela se trouve dans le compte ci inclus.”

„ L'armée passa la nuit sur le Champ de batail-  
 „ le : Et le 12 de mois , le Major - Général Grant  
 „ & la première & seconde Brigades se rendirent  
 „ à Concorde. Lord Cornwallis , avec l'infanterie  
 „ légère & les Brigadiers Britanniques , le joignit  
 „ le lendemain & marcha vers Ashtown , à cinq  
 „ milles de Chester.”

„ Le même jour (le 13) le 71<sup>ste</sup> Régiment fut  
 „ envoyé à Wilmington où l'Ennemi avait élevé  
 „ des ouvrages sur la terre & sur la rivière ; sur cette  
 „ dernière il y avait sept pièces de canon ; mais ces  
 „ ouvrages étant évacués , le Major Mac - Donel  
 „ s'empara de la place sans opposition & fit prison-  
 „ nier Mr. Kinley , le dernier président qu'on ve-  
 „ nait de nommer pour les Comtés inférieurs sur  
 „ la Delaware.”

„ Le 14 le Lieutenant - Colonel Loos , avec le ba-  
 „ taillon combiné de la Brigade de Rhall , escorta  
 „ les blessés & les malades jusqu'à Wilmington

„ où le bataillon de Mirbach fut envoyé deux  
 „ jours après pour le joindre.”

„ L'armée marcha sur deux Colomnes vers Gos-  
 „ hen le 16; & sur des informations que l'Ennemi  
 „ s'avancait sur la route de Lancastrre ,& n'était  
 „ qu'à cinq milles de Goshen, on détermina sur  
 „ le champ de faire avancer les deux Colomnes &  
 „ de l'attaquer; Lord Cornwallis, en prenant sa  
 „ route par Goshen Meeting-house, & le Lieute-  
 „ nant Général Knyphausen par la route de Dow-  
 „ ning-town.”

„ Les deux divisions poursuivirent leur marche;  
 „ mais une violente pluye étant survenue & ayant  
 „ continué à tomber le jour & la nuit sans inter-  
 „ ruption, rendit impraticable l'attaque projetée.”

„ Le premier Régiment de l'infanterie légère,  
 „ à la tête de la Colonne de Lord Cornwallis, ayant  
 „ rencontré une partie des gardes avancés de l'En-  
 „ nemi, environ un mille au delà de Goshen, les  
 „ défit, en tua douze & en blessa un plus grand  
 „ nombre, sans avoir perdu un seul homme de son  
 „ côté.”

„ A peu près vers le même tems, les Chasseurs,  
 „ du front de la Colonne du Lieutenant Général  
 „ Knyphausen, rencontrèrent un autre parti, dont  
 „ ils tuèrent un officier & cinq hommes, & firent  
 „ cinq officiers prisonniers, sans autre perte que  
 „ trois hommes blessés.”

„ Les Ennemis instruits par là de l'approche de-

„ notre armée, marcherent avec la dernière préci-  
 „ pitation toute la nuit du 16 & gagnèrent le ma-  
 „ tin les Sources jaunes (yellow Springs) ayant  
 „ eu, comme on l'a su depuis, toute leur petite  
 „ artillerie endommagée par les grandes pluies.  
 „ Le matin du 17, Lord Cornwallis s'avança sur  
 „ la route de Lancaſtre & prit poſte à environ  
 „ deux milles de celui du Lieutenant Général  
 „ Knyphaufen.”

„ L'armée ſe joignit le 18 ſur la route de Lan-  
 „ caſtre au Cheval Blanc (White Horſe) & marcha  
 „ vers Truduffrin d'où l'on fit partir immédiate-  
 „ ment un détachement de l'infanterie légère vers  
 „ Valley - Forge ſur le Schuilkill où l'Ennemi  
 „ avait beaucoup de munitions & une grande  
 „ quantité de farine. Le premier bataillon de l'in-  
 „ fanterie légère & les Grenadiers Britanniques  
 „ prirent poſte le lendemain & furent joints par  
 „ les Gardes le jour d'après qui était le 20.”

„ Les Ennemis traversèrent le Schuilkill le 18.  
 „ au deſſus du French - creek, & camperent ſur  
 „ la rivière ſur chaque rive du Perkyomy - creek,  
 „ ayant détaché des troupes vers tous les forts du  
 „ Schuilkill avec du Canon au Suedes - Fort &  
 „ dans les autres forts ſitués plus bas.”

„ Sur l'avis que le Général Wayne était dans les  
 „ bois avec un détachement de 1500 hommes &  
 „ quatre pièces de canon, à environ trois milles  
 „ de là, & ſur l'arrière de l'aile gauche de l'ar-  
 „ mée, le Major - Général Grey fut détaché le 20



„ bien avant dans la nuit , avec le second Régiment  
 „ de l'infanterie légère & le quarante deuxieme  
 „ & le quarante quatrieme pour surprendre ce dé-  
 „ tachment. Le Général ayant pris les précauti-  
 „ ons les plus efficaces pour empêcher ses troupes  
 „ de faire feu , il atteignit la gauche de l'Ennemi  
 „ vers une heure ; & ayant , avec la Bayonette  
 „ seulement , forcé leurs sentinelles extérieures  
 „ & leurs piquets , il se précipita dans leur camp ,  
 „ guidé par la seule lueur des feux , leur tua ou  
 „ blessa jusqu'à trois cens hommes sur la place , fit  
 „ 70 à 80 prisonniers , s'empara de la plus grande  
 „ partie de leurs armes , & de huit chariots char-  
 „ gés de bagage & de provisions. A la premiere  
 „ alarme le canon fut emporté , & le reste de ce  
 „ détachment ne dut son salut qu'à l'obscurité de la  
 „ nuit. Il n'y eut dans cette attaque qu'un Ca-  
 „ pitaine de l'infanterie légère & trois soldats de  
 „ tués & quatre blessés. Jamais la bravoure des  
 „ troupes & la bonne conduite du Général ne pa-  
 „ rurent avec tant d'éclat que dans cette action  
 „ critique.”

„ Le 21 l'armée marcha près de Valley - Forge ,  
 „ campa sur les bancs du Schuylkill , s'étendant  
 „ depuis Fat - land - Ford jusqu'à French - Creek.  
 „ D'après ce mouvement , l'Ennemi quitta son pos-  
 „ te & marcha vers Pots - Grove le soir du même  
 „ jour.”

„ Le 22 , les Grenadiers & l'infanterie légère

„ des Gardes traversèrent la rivière pour prendre  
 „ poste , & les Chasseurs traversant aussitôt après  
 „ à Gordon-Ford , vis à vis la gauche de la ligne,  
 „ y prirent poste aussi : L'armée se mit en mouve-  
 „ ment à minuit , l'Avant garde étant conduite  
 „ par Lord Cornwallis ; & tout le corps traversa la ri-  
 „ vière sans opposition à Fat-land-Ford. Le Ma-  
 „ jor Général Grant qui commandait l'arrière-gar-  
 „ de avec le bagage passa la rivière avant deux  
 „ heures après midi , l'armée campa le 23 ayant sa  
 „ gauche sur le Schuilkill , & la droite sur la rou-  
 „ te de Monatony , Stony-run en front. Les  
 „ deux bataillons de l'infanterie légère furent dé-  
 „ tachés vers le Suedes-Ford , qui fut aussitôt a-  
 „ bandonné par un détachement peu considérable  
 „ d'Ennemis qui laissèrent en même tems fix pie-  
 „ ces de canon de fer derrière eux.

„ Le 25 l'armée marcha sur deux Colonnes vers  
 „ German-Town ; & Lord Cornwallis , à la tête des  
 „ Grenadiers Britanniques & de deux bataillons de  
 „ Grenadiers Hessois prit possession de Philadelphie,  
 „ le lendemain matin.”

Page 76. La pluie qui vint à tomber empêcha l'at-  
 taque projetée.

On voit bien que l'Auteur , en répétant ces  
 mots , a voulu faire un sarcasme. Le témoignage  
 du Major-Général Grey prouve que „ le tems  
 „ fut tellement un obstacle à cette attaque qu'il  
 „ fut

„ fut impossible de rien entreprendre. ” C’est à dire que le tems empêcha que les troupes & l’artillerie ne pussent avancer. L’artillerie ne put arriver sur le terrain des Ennemis que dans la nuit. Mais comme l’Auteur regarde comme une chose ridicule qu’une pluie subite ait pu empêcher les opérations d’une armée, je vais ajouter le témoignage du Comte Cornwallis qui a été examiné sur le même sujet.

Question. „ Dans une occasion où notre armée „ était déjà sous les armes pour attaquer l’Enne- „ mi, ne survint-il pas une pluie qui l’en em- „ pêcha? ”

Réponse. „ Les Ennemis étant tombés en arrie- „ re sur les hauteurs près de North-Castle, avaient „ laissé un corps avancé sur les hauteurs des plai- „ nes blanches (White plains). On donna des or- „ dres pour attaquer ce corps; mais une pluie „ violente empêcha de les exécuter. Nous ne res- „ tames pas sous les armes.”

Question. „ D’après la situation de l’armée ré- „ belle & la nôtre, le vent chassait-il cette pluie „ contre vos visages ou contre les leurs? ”

Réponse. „ Je ne sache pas que l’attaque fut „ empêchée par la pluie chassée par l’orage con- „ tre le visage de l’une ou de l’autre armée. L’ora- „ ge & la pluie produisent d’autres effets; par „ exemple de gâter les chemins & d’empêcher qu’on „ ne transporte l’artillerie sur des hauteurs escar- „ pées.”

„ Page 58. Le Capitaine Montresor, chef des Ingé-  
 „ nieurs, avait, avant que la rébellion éclatât, jetté les  
 „ yeux sur le Mud-Island: il avait mesuré la portée &  
 „ la distance des deux rives du fleuve. Il vit la néces-  
 „ sité absolue de réparer ces digues, & de boucher les  
 „ eaux, avant qu'on eût avancé beaucoup dans l'érection  
 „ des batteries. Une personne dont l'influence était con-  
 „ sidérable dans la ville, proposa de faire achever ces ré-  
 „ parations en peu de jours. Tout cela fut exposé au  
 „ Commandant en chef; mais on ne fait d'après quel  
 „ motif inconnu jusqu'à ce jour, on ne voulut pas per-  
 „ mettre d'y travailler. Les ouvriers, obligés de travailler  
 „ dans l'eau & dans un terrain mouvant, firent des ou-  
 „ vrages inutiles. Ce qu'ils avaient achevé au reflux de  
 „ la marée, était entraîné par le flux. C'est ainsi qu'on  
 „ perdit un mois entier & qu'on ne fit aucun progrès  
 „ pour prendre le fort. A la fin, Lord Cornwallis en-  
 „ voya chercher la personne qui avait proposé de répa-  
 „ rer les digues, lui déclara que ces réparations devaient  
 „ être achevées avant l'érection des batteries & la pria  
 „ de vouloir l'entreprendre. C'est ce qu'elle fit avec joie;  
 „ & quoique les breches fussent encore aussi larges que  
 „ lors qu'il avait proposé les réparations, l'ouvrage ne  
 „ laissa pas d'être achevé en six jours. Les batteries  
 „ furent aussitôt élevées sans aucune difficulté & ouver-  
 „ tes le 10. ”

On a déjà observé auparavant qu'on donna ordre  
 au Chef des Ingénieurs, à l'entrée des troupes du  
 Roi à Philadelphie, de construire des redoutes &  
 de former les lignes de communication nécessaires

pour la meilleure défense de la ville, & qu'à ma sollicitation particulière, il devait employer les habitans que Mr. Galloway avait promis de fournir pour soulager les soldats & qu'il s'en fallut beaucoup que ce secours ne répondît aux espérances qu'il nous avait données.

La nécessité de réparer les digues de la Province & des Isles de Blackeley avant qu'on n'eût fait de grands progrès dans l'érection de batteries contre le Mud-Island était un objet d'une bien plus grande conséquence; & toutes les propositions qu'on aurait faites à cet égard, bien loin d'être rejetées, auraient été acceptées avec la plus grande joie. Je puis assurer qu'on ne m'en fit jamais aucune & j'ai les preuves les plus convaincantes pour avancer que ceux qui étaient chargés immédiatement de l'exécution de cet ouvrage n'ont jamais su que pareille proposition ait été faite. La conduite de cet ouvrage fut sous la direction du Comte Cornwallis, jusqu'au tems où je pris le chemin de Philadelphie avec la grande armée le 19 Octobre; & ceux qui ont une connaissance exacte du zèle de ce seigneur pour l'avancement du service de sa Majesté par tous les moyens possibles, auront bien de la peine à croire qu'il n'eût pas été plus diligent dans un objet d'une si grande importance.

Je trouve qu'on envoya onze digueurs au chef des Ingénieurs le 22 Octobre; je suis disposé à avouer qu'ils furent d'une grande utilité pour le

peu de jours qu'ils nous assistèrent. Mais il est impossible de concevoir qu'ils aient en six jours, réussi à boucher les breches qu'on dit avoir été encore aussi larges qu'au commencement, malgré les efforts & les travaux de tous les charpentiers dépendans de l'Ingénieur, de tous ceux de l'Inspecteur des ponts & de tous les soldats employés à la journée. L'Auteur ne laisse pas d'assurer hardiment que, par leur assistance, les batteries furent aussitôt élevées sans difficulté & ouvertes le 10 de Novembre.

Ce qui est vrai, c'est que les charpentiers & les autres ouvriers de l'armée, travaillèrent sans relâche pour réparer les digues, depuis le 7 Octobre sous un feu continu du Mud-Island & des batteries flottantes; que malgré les grandes interruptions causées par de violentes pluies & de fortes inondations dans la Delaware, 12,800 verges de rives furent réparées sans compter les routes & les ponts, de façon qu'on pût ouvrir les tranchées le 15 Octobre; mais les travaux ne suffisant pas faute de canon plus fort, on fut obligé de s'en procurer en les prenant dans les vaisseaux du Roi.

Depuis le 15 Octobre que les premières batteries furent ouvertes & jusqu'à l'arrivée des canons de batterie de l'Aigle & du Sommerfet, le tems ne fut pas *perdu indignement*, mais employé sans relâche à continuer les grandes lignes (deux milles & demi), à transporter les matériaux pour jeter deux ponts sur le Schuilkill & à construire deux têtes-de-ponts.

Page 80. Plein de ces idées le Colonel Sorling desira de prendre possession du Red-Bank , mais on ne le lui permit pas.

Voilà un récit des plus infidels. L'affaire de Red-Bank est discutée dans mon compte rendu ; & les témoignages du Comte Cornwallis & du Major-Général Grey font une réponse complète à tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

Page 85. Des gens parfaitement instruits du terrain occupé par le camp de Washington ( à Whitemarsh ) de la facilité d'en approcher par l'arrière garde , de la grande quantité de bonnes routes qui y conduisaient , en prenant à la droite ou à la gauche , & des grands avantages qu'auraient eu les troupes Britanniques en faisant un mouvement autour du Camp , furent étonnés de le voir retourner sans avoir rien effectué , surtout dans un tems où on savait que les troupes de Washington étaient dans la plus grande terreur & confusion & se préparaient nuit & jour à fuir pendant que l'armée Britannique était si près d'elles.

J'étais instruit par les meilleures informations que le poste de l'Ennemi n'était pas attaquant sur l'arrière ; & la vérité de ces informations a été appuyée par quelques uns de nos propres officiers qui se rendirent sur le terrain au printemps suivant. J'étais dans l'intention d'attaquer Washington , si je l'avais trouvé à propos quand je vins sur les lieux & non de rester en campagne dans cette saison rigoureuse. Le faire sortir de son poste n'était pas un objet important.

Voici ce que dit le Major - Général Grey dans son témoignage sur ce sujet.

Question. „ Pensez-vous qu'il eût été convenable de tenter une attaque sur l'armée de l'Ennemi à Whitemarsh ? ”

Réponse. „ Je pense qu'il eût été de la dernière imprudence d'attaquer l'Ennemi dans un poste aussi fort que celui qu'il avait choisi à Whitemarsh.”

Les Pages 186, 87, 88 & 89 contiennent une description de la position de Washington à Valley-Forge dans l'hiver de 1777 & dans le printemps de 1778 ; & l'on m'accuse en même tems de ne l'avoir pas attaqué dans cette situation.

Le projet de l'auteur d'attaquer l'Ennemi à Valley-Forge est de la dernière absurdité. Si j'avais fait une division dans les troupes de la manière qu'il propose, je les aurais exposées à être battues en détail. J'ai, dans mon compte rendu, donné raison pour quoi je devais éviter une attaque avec si peu de lieu de succès. Cependant le témoignage du Major - Général Grey paraîtra, peut-être, plus concluant.

Question. „ Pensez-vous qu'il eût été convenable d'attaquer l'Ennemi à Valley-Forge, l'hiver, pendant le séjour de l'armée à Philadelphie. ”

Réponse. „ D'après l'état où se trouvaient les



„ affaires en Amerique , je pense qu'attaquer l'En-  
 „ nemi dans un poste aussi bien fortifié par la na-  
 „ ture & l'art que celui de Valley-Forge , au-  
 „ rait été une mesure très imprudente.”

Question. „ Vous souvient-il que Sir William  
 „ Howe ait perdu quelque occasion d'attaquer l'En-  
 „ nemi , lors qu'il aurait pu le faire avec quelque  
 „ lueur de succès , eu égard à toutes les situati-  
 „ ons & circonstances respectives du tems.

Réponse. „ *Eu égard à toutes les circonstances ,  
 „ aux grandes difficultés de pousser la guerre dans le  
 „ plus fort pays du monde , contre un peuple uni presque  
 „ unanimement pour le défendre , & le grand nombre des  
 „ troupes que le Commandant en Chef avait à vaincre ,  
 „ je ne sache pas que Sir William Howe ait laissé  
 „ échapper aucune occasion d'attaquer l'Ennemi  
 „ ou qu'il ait négligé quelque chose qu'il fût pos-  
 „ sible de faire pour l'avancement du service de sa  
 „ Majesté & l'honneur des armes Britanniques.”*

Page 90. Il négligea d'assister le Général Burgoine & même de faire en sa faveur une diversion sur la Baye de Massachusset , quoiqu'il fût que tel était le plaisir de sa Majesté.

Je n'ai besoin , pour répondre à cela , que de renvoyer à ce que j'ai dit dans mon Compte rendu ci-devant page 24 & 35.

Page 90. Il empêcha Sir Henri Clinton de rendre des importans services , faute de lui laisser des troupes suffisantes ; quoique l'armée rébelle fut alors réduite à moins d'un tiers de ses forces effectives. — Les forces Britanniques étaient de dix huit mille hommes de vieilles troupes , celles des Rébelles n'étaient que de huit mille , nouvelles levées & sans discipline.

Dans mon compte rendu page 47 & 48 j'ai déjà montré que jelaissai à New-York sous le commandement de Sir Henri Clinton „ environ 8,800 „ hommes sans compter les malades ni les convalescens, sans compter un petit corps de milices „ dans le Long-Island. ” Dans un compte que j'ai par devers moi , daté de New-York 1 Octobre 1777 je trouve qu'il avait alors sous son commandement immédiat, sans compter le corps d'artillerie & des chevaux - légers ,

D'infanterie, troupes régulières, & propres au service.	-	-	8340.
Ditto dans des services publics.	-	-	52.
Ditto sous Commandement.	-	-	419.
Ditto Malades.	-	-	1,356.
			<hr/>
			10,167.

Mes instructions à Sir Henri Clinton (page 45) prouvent que je ne perdis pas de vue des opérations offensives sur la rivière de Hudson, au cas que Washington me suivit en Pensylvanie.

Quoi-

Quoique l'expédition en Pensylvanie ait été approuvée par le Secrétaire de sa Majesté dans le département de l'Amérique, elle a été longtems un des principaux objets de discussion dans le parlement & dans les écrits publics. C'est pour cela que j'ai, dans mon compte rendu, détaillé cette affaire d'une manière fidele & complete. Quant à ceux qui voudraient des éclaircissémens ultérieurs, je les renvoye aux témoignages qu'a rendus ensuite le Major-Général Grey dans la chambre des Communes, relativement à cette expédition.

Page 92. Il s'endormit au point de se laisser surprendre à German-Town.

J'ai fait dans mon compte rendu un exposé fidele des circonstances relatives à l'attaque faite sur les troupes du Roi à German-Town. Pour en montrer la vérité, je vais citer le témoignage de Sir George Olborne dans la chambre des Communes.

Question. „ Vous rappelez-vous d'avoir reçu „ des ordres la veille de l'action à German-Town? ”

Réponse. „ Le jour que j'étais à la droite „ de l'infanterie à la tête des Grenadiers des Gar- „ des de sa Majesté, Sir William Howe vint avec „ ses Aides-de-Camp, dans les quartiers où j'étais „ un peu avant le Coucher du Soleil, me donna „ ordre d'avancer en front avec les Grenadiers &

„ l'infanterie légère des Gardes au poste du Ma-  
 „ jor Sinicoe , à un demi-mille environ au front  
 „ de la ligne de l'infanterie ; il m'apprit en même  
 „ tems que je pourrais attendre l'Ennemi le len-  
 „ demain matin à la pointe du jour. Je puis donc  
 „ déclarer que le feu de l'Ennemi , le matin de l'at-  
 „ taque de German-Town , commença exactement  
 „ au moment ou presque au moment où Sir Wil-  
 „ liam Howe m'avait averti la veille que cela arri-  
 „ verait.”

Question. „ Ainsi d'après les témoignages que  
 „ vous avez rendus , penseriez-vous que Sir Willi-  
 „ am Howe eut des informations certaines la veil-  
 „ le de l'attaque de German-Town que l'Enne-  
 „ mi marcherait contre lui ? ”

Réponse. „ Je pense que je me suis assez bien  
 „ expliqué dans ma réponse à la première question ;  
 „ en disant que Sir William Howe vint dans l'en-  
 „ droit où j'avois mon poste & m'informa que  
 „ l'Ennemi commencerait l'attaque à l'heure mê-  
 „ me où elle fut commencée en effet ”

Question. „ Malgré la déclaration du Comman-  
 „ dant en chef de l'armée , pensez-vous que notre  
 „ armée fut surprise à German-Town ou d'une  
 „ autre manière ? ”

Réponse. „ Ce que je dis pour rendre témoig-  
 „ nage ne se rapporte qu'à ma situation : & j'espère  
 „ qu'il n'y a pas de présomption en disant qu'après  
 „ les informations reçues du Commandant en chef ,  
 „ je ne courois aucun risque d'être surpris. ”

Question. „ Pensez - vous que quelqu'autre partie de l'armée ait été surprise? ”

Réponse. „ Je ne puis répondre à cela d'après mes propres idées : et par conséquent je prie qu'eu égard à la situation où je suis, on me permette de ne pas répondre à cette question.”

Question. „ L'opinion générale des officiers avec qui vous avez eu des conversations, était - elle que quelque partie de l'armée fut surprise ou non, après l'action? ”

Réponse. „ Cette question étant exactement la même que celle qu'on m'a déjà faite, en d'autres termes, je ne puis qu'ajouter que les officiers avec les quels je conversai, pendant que j'avais l'honneur de servir sous Sir William Howe, furent toujours très satisfaits du soin qu'il avait de l'armée.”

J'ai actuellement parcouru tout le pamphlet , excepté l'appendix qui n'exige aucune observation particulière , parcequ'il ne contient qu'une fausse comparaison des forces Britanniques & de celles des Rébelles.

Ma réputation a été en proie aux traits de plusieurs autres Ecris anonymes : mais il serait inutile de refuter leurs productions, attendu que leurs assertions , leurs raisonnemens & leurs mauvaises plaisanteries paraissent avoir été tous recueillis & redigés en ordre dans les *Lettres à un Gentilhomme*. Les remarques que j'ai faites sur cette production se sont bornées principalement à des faits : quant

aux mauvais raisonnemens, j'ai quelquefois taché de les relever: quant aux mauvaises plaisanteries je les ai toujours passées sous silence. Le mépris est la seule vengeance que méritent les instrumens venals de la Calomnie; quoique ceux qui ont l'infame bassesse de les mettre en œuvre méritent bien pis.

F I N.









